

P.506

STUDIA UNIVERSITATIS BABEȘ-BOLYAI

PHILOLOGIA

2-3

1993

CLUJ-NAPOCA



REDACTOR ȘEF: Prof. A. MARGA

REDACTORI ȘEFI ADJUNCȚI: Prof. N. COMAN, prof. A. MAGYARI, prof. I. A. RUS, prof. C. TULAI

COLECTIVUL DE REDACȚIE AL SERIEI FILOLOGIE: Prof. M. BORCILA, prof. M. MUTHU (redactor coordonator), prof. M. PAPAHAĞI, conf. L. COTRAU, conf. L. FLOREA, conf. KOZMA DESZO, conf. I. T. STAN, conf. I. ȘEULEANU, conf. E. VIOREL, lector ȘT. OLTEANU, lector E. POPESCU, asist. ȘT. GENCARAU (secretar de redacție)

NUMAR COORDONAT DE: lector L. POP

STUDIA UNIVERSITATIS BABEȘ-BOLYAI

PHILOLOGIA

2 - 3

Redacția : 3400 CLUJ-NAPOCA str. M. Kogălniceanu nr.1 ▶ Telefon : 116101

Problèmes grammaticaux, solutions discursives

(coordonné par Liana POP)

SUMAR - CONTENTS - SOMMAIRE

<i>PRESENTATION</i> (LIANA POP)	3
<i>ARTICLES</i>	
Ioan BACIU, Coordination avec une incise	5
Denisa CRISTEA, De l'épithète détachée et antéposée (Approche discursive)	11
Victoria MOLDOVAN, Aspecte pragma-semantice ale negației românești	17
Mihai ZDRENGHEA, The pragmatics of the passive	25
Ligia FLOREA, La mise en thème comme mise en discours	35
Liana POP, Le souci de grammaticalité	45
Carmen VLAD, Utterance as testimony of the text	57
Geneviève CEALEN-HAUMONT, Du sens du texte aux indices mélodiques: une étude expérimentale ..	71
Dominique LE FUR, Juxtaposition, argumentation et intonation à l'oral	93
Mary-Annick MOREL, Plan locutoire et plan délocutoire dans l'énoncé oral français	125
Ștefan OLTEAN, A point-of-view narrative style and the dual voice hypothesis	137
Elena DRAGOȘ, Ipostaze enunțative	153
Teresa TOMASZKIEWICZ, Passage du code oral au code écrit pendant le sous-titrage des films de fiction	165

COMPTES RENDUS

Cl. Blanche-Benveniste et alii (éds.) Le français parlé. Etudes grammaticales (M. DONE, A.E. ISĂILĂ, A. MARCU)	181
Langages no. 104/décembre 1991, Intégration syntaxique et cohérence discursive (L.POP)	184
***Structuration du dialogue oral, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 1993 (G. BAICA)	186
S. Stati, Le transphrastique, PUF, Paris, 1990 (E.DRAGOȘ)	189
J. Mowitz, Text. The Genealogy of an Antidisciplinary Object (D. BUCERZAN)	191
S.E. Nikitina, Ustnaja narodnaja kul'tura i jazykovoc soznanie (O. VINȚELER)	193

PRÉSENTATION

Ce numéro rassemble des études effectuées sur plusieurs concepts-problèmes de la grammaire classique, comme *la proposition/phrasé, l'intégration syntaxique, la coordination, ou la juxtaposition*, à travers l'observation de quelques phénomènes susceptibles de les remettre en cause.

Y sont réhabilités comme unités d'analyse des *énoncés plus élaborés et plus amples que les propositions/phrases* - telle *la période* (D. Le Fur), des bribes de propositions/phrases ou des *énoncés plus ou moins amorphes*, difficiles à rattacher à une unité classique de la grammaire car "moins bien structurés" - telles *l'épithète détachée* comme prédication à part (D.Cristea), *la négation discursive* (V. Moldovan) ou des séquences se situant, sur une évidente *échelle de grammaticalité*, entre l'incorrection et l'expressivité (L.Pop).

Quelques contributions discutent largement et de points de vue distincts des *phénomènes hybrides* de non-intégration/rupture grammaticale, où, par contre, une intégration de type discursif se fait évidente: *la coordination avec une incise* (I. Baciú), *l'épithète détachée* (déjà mentionnée), *la mise en thème comme mise en discours* (L. Florea), *le passif* (M. Zdrenghea), etc.

Un volet à part a été réservé dans ce numéro à des études menées en France sur *l'intonation comme marqueur d'unités syntaxiques: le suprasegmental - comme indice de quelques rapports sémantico-logiques ou de l'intégration non intégration syntaxique* (G.Caelen-Haumont, D. Le Fur) - représente l'objet de deux études très minutieusement conçues et très consistantes.

Une ouverture plus évidente vers le discursif est proposée au lecteur par quelques contributions où des solutions s'entrevoient pour *l'intégration de plans discursifs distincts*, celles notamment de M.A. Morel, de D. Le Fur déjà citée et de Șt. Olteanu, ayant trait à *la structuration énonciative par des marques personnelles, à l'intégration intonative du discours direct rapporté, respectivement à l'intégration du discours indirect libre, de type polyphonique*.

Enfin, des problèmes du *transcodage oral-écrit* sont soulevés et résolus par E.Dragoș et T.Tomaskiewicz dans deux approches, l'une des textes dialectaux et épistolaires roumains du XVI^e et du XVII^e siècles, l'autre des transformations discursives impliquées par la traduction du dialogue filmique.

Autant de phénomènes qui attestent une fois de plus l'incapacité de la grammaire de tout expliquer dans la formule homogène de la phrase et à l'aide des rapports de gauche à droite sagement inscrits sur la linéarité, et qui posent de façon plus ou moins explicite la nécessité d'un appareil conceptuel plus "puissant", qui soit en mesure d'intégrer les "inanalysables" et les hétérogénéités discursives. Autant de phénomènes justifiant, comme d'autres, de poser comme unité fondamentale d'une "*syntaxe intégrée*" la prédication, et comme expression de celle-ci, non plus la phrase, mais l'*énoncé* plus ou moins "structuré". Ce concept, tel qu'il est défini par C. Vlad (v. infra) semble faire preuve non seulement d'une "composition" plus permissive, mais aussi d'une capacité d'enchaîner à des *niveaux/plans discursifs distincts*. De tels plans distincts se révèlent dans presque toutes les contributions de ce numéro, appuyant, dès l'énoncé minimal, l'image d'un discours très hétérogène, et réclamant une multiplicité de niveaux comme "cadre" descriptif, dans une vision complètement éclatée de la linéarité.

Il est donc sûr qu'adopter une perspective plus floue vis-à-vis de la majorité des concepts n'apparaît dorénavant plus comme une incapacité de définir ou de décrire les phénomènes linguistiques, mais comme une nécessité pour les approcher de façon plus appropriée. Des entités ou relations définies de façon "trop" grammaticale - comme la phrase, la relation de type linéaire -, ou les dichotomies grammaticales analysable vs non analysable, intégré vs non intégré, doivent céder la place à des concepts plus flexibles tels

- l'*énoncé* (qui s'avère capable d'inclure des séquences plus ou moins grammaticales dans une vision scalaire de la grammaticalité: à partir de ce qu'on aime appeler "phrase" jusqu'aux énoncés moins corrects ou "amorphes", segments détachés, expressions figées/marqueurs, ratés etc.);
- des *enchaînements/intégrations non linéaires* ou *hétérogènes* - s'effectuant entre des plans discursifs distincts, tel par exemple un type plus englobant de "coordination" correspondant à une *relation de type grammatical et ou de type discursif* (comme la "coordination" avec une incise), les *détachements*, la *période* etc. On pourrait ainsi espérer que l'oral, à travers de telles solutions, sera plus "accepté", soit mieux intégré, avec l'écrit, dans un modèle discursif; de même que le dialogal avec le monologal.

Liana POP

COORDINATION AVEC UNE INCISE

Ioan BACIU¹

ABSTRACT. Co-ordination with a parenthetical sentence. Are discussed sentences as (a) *Je suis fatigué*, (b) *a-t-il dit* et (c) *il s'est assis*, where (c) seems to be coordinated with (b), although: 1. (b) is a parenthetical with inverted subject and (c) is not, 2. **(b) et (c)** can not be inverted in **(c) et (b)**. 3. (c) can be deleted, **(a), (b)** being acceptable, but (b) can not be deleted, **(a) et (c)** being unacceptable. L'explication could be that sentences as the discussed one maintain the coordination of an initial sentence as: (b) *Il a dit: (a) "Je suis fatigué" et (c) il s'est assis*. Finally are explained by coordination with a parenthetical deleted sentences as: *Lui, bien sûr! et elle se leva*, derivable of: *Lui, bien sûr! se dit-elle et elle se leva*, which is derived of: *Elle se dit: "Lui, bien sûr! et elle se leva*.

1. Une incise comme *dit-il* dans "*Va-t'en, dit-il*" est une proposition insérée dans une phrase appelée **base**, avec laquelle elle n'entretient de relation ni syntaxique ni anaphorique. Sur ce dernier point, elle se distingue des incidentes du type "*Tout le monde était là, on vous l'a dit*", où LE reprend dans l'incidente l'idée de la base.² L'absence d'anaphore ne veut pas dire absence de lien sémantique entre incise et base. Au contraire, la présence d'un tel lien permet de distinguer les propositions intercalées, vraies parenthèses, comme: "*Du haut de ces pyramides - Oh! là! là!, ce qu'il fait chaud! - quarante siècles vous contemplent*".

On a affirmé, mais tout le monde est loin d'être d'accord là-dessus, que les incises proviennent d'anciennes régissantes et que leur base est leur ancienne complétive. Cela semble être corroboré par: 1/. l'absence de compléments d'objet direct dans les incises, bien que le verbe en soit d'habitude³ transitif direct: cela s'expliquerait par une base objet direct

¹ Université "Babeș-Bolyai", Faculté des Lettres, 3400 Cluj- Napoca, Romania

² L'incise se distingue de l'incidente par l'impossibilité de la placer en tête de la base: "**Dit-il, va-t-en!*", mais "*On vous l'a dit, tout le monde était là*".

³ Il y a bien des incises comme *semble-t-il*, *paraît-il* dont la base est l'ancien sujet dans cette hypothèse.

du verbe de l'incise à l'origine; 2/. l'inversion du sujet, obligatoire dans les incises⁴, pourrait s'expliquer par une exigence de la syntaxe ancienne: un régime en tête de la phrase demandait le rejet du sujet après le verbe. La base, sentie encore comme complétive, donc régime, serait responsable de l'inversion du sujet dans les incises. Cela est confirmé par le point suivant. 3/. L'incise ne peut jamais être en tête de la phrase (elle y serait à sa place d'ancienne régissante), donc il y a toujours (une partie de) la base, c'est-à-dire du régime qui précède et impose l'inversion. Enfin, la section 3. de ces lignes essaye d'ajouter un argument supplémentaire en faveur de cette hypothèse.

2. La coordination copulative à l'aide de **ET** réunit des termes équivalents fonctionnellement et pouvant donc commuter dans les mêmes contextes. C'est aussi une entorse au principe d'exclusion réciproque entre les membres d'un paradigme et d'unicité de la fonction: elle permet une projection du paradigme dans le syntagme, c'est-à-dire la coexistence à la même place, dans le même cadre structurel, de deux membres du même paradigme qui autrement s'excluraient réciproquement. En principe, dans **A et B**, les termes coordonnés peuvent être intervertis, **B et A**, ou supprimés alternativement **sans** que la structure en souffre (**A et B viennent; B et A viennent; A vient; B vient** sont des structures du type sujet + verbe).

3. Soit maintenant la phrase suivante:

(1) "C'est donc lui, se dit Miguel et il essaya de soutenir le regard perçant du chauffeur /.../"⁵,

qui se décompose dans les propositions suivantes: (a) **c'est donc lui**, (b) **se dit Miguel**, (c)

⁴ Sauf, à l'époque moderne, l'inversion de JE à certains temps et le début d'une tendance récente à ne plus inverser le sujet, en quoi le français pourrait rejoindre l'italien: "« Tu me crois, maintenant? - Non >>, **elle me répondit.**" (Elle): "Ecoute, **elle a ajouté**, c'est pas que je ne veuille pas travailler." (ibid.); "Ton crétin de fils a bu de l'encre, **il a fait à mon dabe.**" (San Antonio), etc.

⁵ Cette phrase traduit une phrase roumaine: "Acesta este deci, își spusese Miguel și încercă să se împotrivescă privirii pătrunzătoare a șoferului /.../" (A Ivasiuc). Tout ce qui est dit du français est valable du roumain à une seule différence près: le sujet n'y étant pas toujours explicite, on n'en voit pas toujours l'inversion dans les incises.

il essaya de soutenir le regard perçant du chauffeur. On observe qu'il y a une incise, (b), et une proposition qui semble lui être coordonnée, (c). Or, cette coordination fait tout de suite problème parce que:

1) il n'y a pas d'homogénéité: (b) est une incise, commentaire du discours rapporté de (a), alors que (c) n'est pas une incise, elle n'est pas un commentaire de (a) et d'ailleurs on ne peut y faire l'inversion du sujet;

2) on y a (b) et (c), mais l'ordre inverse, (a) - (c) et (b) est impossible, même en rétablissant l'ordre Miguel - il dans la relation anaphorique;

3) pour peu que la base soit assez longue pour permettre plusieurs points d'insertion de l'incise, celle-ci peut s'écarter de sa coordonnée (qui ne peut pourtant la suivre dans sa migration vers la gauche), comme dans:

(2) "*Je crois, se dit Miguel, qu'il me suspecte, et il essaya de soutenir le regard du chauffeur*",

qui ne présente aucune différence de sens avec:

(3) "*Je crois qu'il me suspecte, se dit Miguel et il essaya desoutenir le regard du chauffeur*

où les deux propositions se sont rapprochées de nouveau. Or, dans une coordination normale deux coordonnées ne peuvent être séparées que par une subordonnée de la première ou, justement, par une incise, une incidente ou une intercalée, ce qui n'est pas le cas ici;

4) dans (b) et (c), on peut supprimer (c), ce qui donne C'est donc lui (et) il essaya de soutenir le regard perçant du chauffeur.

Alors, puisque la coordination (b) et (c) soulève tant de problèmes, faut-il en déduire qu'on a affaire à une relation (a)...et (c), où ce qui est coordonné à (c) serait la base de l'incise? Difficile à admettre, même si (2) pouvait donner un instant cette impression grâce à la contiguïté de (a) et de (c), (b) étant déplacé vers la gauche et inséré à l'intérieur de (a), car (c) étant une principale (au cas contraire elle serait une complétive coordonnée à *qu'il me suspecte* et un *que* devrait se répéter devant (c)), elle ne peut être coordonnée qu'à la principale *Je crois*. Mais comment pourrait-on coordonner une phrase de discours direct rapporté (*Je crois*) et une phrase de discours descriptif, non rapporté? Et comment expliquerait-on la bizarrerie de *Je crois... et il essaya...* où JE et IL sont coréférentiels? Enfin,

il suffit de supprimer l'incise (opération en principe permise, puisque l'incise n'entretient pas de rapport structurel avec la base) pour voir que la coordination entre la base et (c) est fautive: **C'est lui et il essaya de soutenir le regard...: *Je crois qu'il me suspecte et il essaya de soutenir le regard...* Cela est encore plus patent quand la base se réduit à un appellatif, à un nom propre, à une interjection, comme dans:

"Vanessa! m'écriai-je, et je lui saisis et secouai brusquement les mains comme à une folle." (J Guacq)

Comment pourrait-on y coordonner **Vanessa et je lui saisis les mains?*

Si l'on admet que (1) est dérivé de (4)

(4) *"Miguel se dit: <<C'est donc lui>>, et il essaya de soutenir le regard perçant du chauffeur"*,

où il est évident que ce que relie ET sont *Miguel se dit...* et *il essaya de soutenir...* et que l'on examine les objections 1) à 4) ci-dessus appliquées à (4), on constate qu'elles n'ont plus d'objet:

1') il y a coordination entre deux régissantes, dont l'une, la première, a pour objet direct une phrase rapportée;

2') l'ordre séquentiel peut être inversé: *Miguel essaya de soutenir le regard perçant du chauffeur et il se dit: <<C'est donc lui>>*, où, naturellement, la complétive suivra sa régissante;

3') cette objection devient même un argument pour la dérivation de (1) à partir de (4), où la distance entre deux propositions coordonnées est maximale (aux deux extrémités de la phrase);

4') on ne pouvait supprimer (b) parce qu'on ne peut supprimer dans (4) *Miguel se dit* sans supprimer en même temps son complément (*C'est donc lui*).

Ainsi, dans (1), y a-t-il une coordination copulative transmise de (4), mais dans des conditions modifiées (l'un des termes de la coordination a changé de statut devenant une incise) qui lui confèrent un statut atypique. On pourrait dire que dans (1) ce qui est coordonné avec (c) c'est l'ensemble (a) - (b) qui joue le rôle du terme A dans les formules à la fin du paragraphe 2.

Enfin, les coordinations du type **(b) et (c)** de (1) pourraient servir de contexte

diagnostique pour l'identification d'un type bien délimité d'incises d'où seraient éliminées, par exemple, des incises du type *semble-t-il, paraît-il*⁶ qui correspondent pourtant aux critères esquissés sous le paragraphe 1. ci-dessus. Il s'agirait d'incises construites sur un verbe décrivant un type d'activité d'énonciation ou de réception⁷.

4. Si notre explication de phrases comme (1) a des chances d'être la bonne, elle permettrait d'expliquer ET de phrases comme: "Les films de Ferreri, **et c'est important, presque'un rite**, se tourneront au dénouement, vers la mer." (L'Express); "*L'auteur, et plus d'un lecteur y sera sans doute sensible - dépasse constamment les plans philosophiques et poétiques /.../*" (Le Français dans le monde); "*Il était moins rare encore, et elle ne devait jamais perdre cette habitude, qu'elle s'entretint avec des mots /.../*" (R. Brasillach); "*Comme ça, quand je monte au bastion - et il y montait presque chaque jour - je les vois tous /.../*" (Scipion); "*Comme on le voit - et cela nous ramène à la France - plus la politique d'une nation se rapproche de la nôtre, moins son sort est enviable.*" (Le Figaro littéraire); "*Je crus (et ce n'est, après tout, pas impossible) qu'elle réclamait l'enfant.*" (H. Bazin); "*/.../ les biologistes n'ont en aucun cas isolé un hypothétique gène de l'alcoolisme qui se transmettrait de parents à enfants. Mais - et cela tous les spécialistes de l'adolescence ont pu le remarquer - , dans une famille où l'un des parents boit démesurément, le lien affectif se distend /.../*" (Elle); "*D'où cette fuite en avant vers une nouvelle mouture de l'«option double zéro»>>. Mais, et c'est là l'essentiel, en transformant leur faiblesse en une force, les Soviétiques en profitent aussi /.../*" (Le Point); "*Il y pensait, et il y pensait avec force, mais*

⁶ Dans: "*<<Faute énorme!>> il paraît que se lamentait après coup mon grand-oncle, /.../*" (J. Gracq), [il paraît sert à modaliser la vraie incise qui, elle, présente le sujet inversé (. se lamentait . mon grand-oncle). Quant à: "*/.../ Desmond Tutu /.../ rencontrait /.../ le président /.../*, pour, il est vrai y est synonyme de c'est vrai. Il y a une valeur anaphorique et la proposition est incidente.]

⁷ Sont à exclure des phrases comme: "*Chateaubriand, le savait-elle, considérait ses arbres comme ses enfants: /.../*" (Elle) où l'inversion est insolite, car on a une incidente à anaphorique LE; "*/.../ tous tes calculs sont à refaire, ce n'est même pas à partir de maintenant, vois-tu, qu'il faut recommencer tes /.../*" (M. Butor), où *voir* n'a rien d'énonciatif et où, d'ailleurs, *vois-tu* pourrait passer en tête de la phrase, ce qui est impossible pour une incise, en fait, *vois-tu* y est pour *le vois-tu* et l'inversion s'explique par une ancienne interrogation estompée. En échange, l'incise peut être modalisée par un verbe modal qui recevra l'inversion du sujet: "*«Va-t'en»>>, peut-on dire.*"

/.../" (R.Brassillach), etc.

Ce qu'il y a de commun à ces phrases c'est que la proposition introduite par **ET**:

- a un caractère parenthétique, ce qui est marqué par des virgules, des tirets et même des parenthèses qui la sépare de la phrase porteuse;

- entretient un lien anaphorique explicite avec la phrase porteuse, ce qui indiquerait que c'est une incidente;

- à la différence, pourtant, des incidentes, elle ne peut être déplacée en tête de la phrase, et cela parce que

- elle débute par un **ET** qui, dans la plupart des cas, pourrait être supprimé sans que cela change grand-chose: tout au plus, pour en compenser l'absence, faudrait-il faire une pause plus marquée avant d'attaquer la proposition en question (ce qui pourrait faire croire que ce **ET** est une marque de rupture, une sorte de parenthèse sonore).

Portant, malgré la possibilité théorique de ne pas employer ce **ET**, il est très fréquent en français, comme en roumain (et à coup sûr dans beaucoup d'autres langues). Quel est le terme de gauche auquel il rattache la proposition en tête de laquelle il apparaît? Nous formulons l'hypothèse qu'il relie cette proposition à une incise précédente implicite (et qu'il n'est pas toujours facile d'explicitier avec précision, il faut le reconnaître). Soit le passage suivant: "*Anna perçut un léger coup de sonnette à la porte de l'escalier de service. Lui, bien sûr! et elle se leva, sans que Thérèse fit un soupir, traversa le vestibule /.../" (Fr. Mauriac). Il est facile d'y voir une phrase de départ du genre: "*Lui, bien sûr!, se dit-elle et elle se leva /.../"*, qui nous ramène au type (1) ci-dessus.*

DE L'ÉPITHÈTE DÉTACHÉE ET ANTEPOSEE Approche discursive

Denisa CRISTEA¹

REZUMAT. Detașarea și antepunerea atributului adjectival sînt considerate aici cazuri de predicății distincte în interiorul inșei al "frazei". În perspectiva plurinivelară a discursului (cf. Pop, 1987-1991), aceste poziții sînt apreciate drept cazuri interesante de compatibilitate între o funcție discursivă (predicație distinctă de tip subiectiv, presupozitional etc.) și o funcție gramaticală (marcată prin acord).

1. Pour notre analyse de l'épithète détachée ou antéposée, nous adoptons une théorie plurinivellaire du discours (cf. Pop, 1991) où les informations se présentent à travers des opérations discursives/prédications à fonctions distinctes, impossibles à être situées - à l'analyse - sur le plan unique et linéaire de la manifestation verbale.

2. Que la grammaire traditionnelle ne voie dans l'épithète détachée qu' une fonction grammaticale, est un fait bien normal. Mais à propos de la même épithète, elle se trouve souvent obligé de recourir à des considérations dépassant le cadre du strict grammatical, ce qui peut par exemple être remarqué dans la séquence suivante du "Bon usage":

"Quand l'épithète (adjectif et surtout participe) ne restreint pas l'extension du nom, mais apporte une indication supplémentaire, descriptive ou explicative, elle est souvent séparée de ce nom." (1988:544, c'est nous qui soulignons, D.C.)

L'épithète détachée est séparée du nom-centre (et donc du reste de la phrase) par une pause à l'oral et une virgule à l'écrit. Nous nous proposons de voir dans ce qui suit si les virgules ne seraient pas les marques d'une fonction autre que grammaticale.

2.1. D'autres remarques du "Bon usage" nous paraissent intéressantes pour notre analyse. D'abord sur l'apparition fréquente de l'épithète détachée à côté de noms propres, en raison de l'extension de ceux-ci qui n'a ordinairement pas à être précisée. Ensuite, sur le parallélisme entre l'épithète détachée d'une part, et la proposition relative non déterminative d'autre part Grevisse n'explique pas ce parallélisme, mais on peut facilement voir que ce qui

¹ Etudiante à l'Université "Babeș-Bolyai", Faculté des Lettres, 3400 Cluj-Napoca, Romania.

rapproche ces trois éléments c'est justement leur détachement par rapport au terme "régent".

2.2. De leur côté, Wagner et Pinchon (1962:149) nomment "apposition" l'emploi de l'adjectif comme "épithète détachée", donc phonétiquement autonome. Ils soutiennent que l'apposition a toujours un caractère prédicatif (1962:30). C'est pour cela que Faucher la considère "attribut sans copule" (1971). Il faut remarquer le parallélisme avec la définition de l'apposition dans "Le bon usage":

"un élément nominal placé dans la dépendance d'un autre élément nominal et qui a avec celui-ci la relation qu'a un attribut avec son sujet, mais sans copule"(1988:552).

Notons que Faucher appelle encore l'épithète détachée "sténogramme de prédication secondaire" (1971:123).

2.3. Nous pensons qu'il s'agit là de la relation de **prédication implicite**, dont parle Marc Wilmet (1986:132), et qui est localisée à la charnière du substantif et de l'adjectif quantifiant et/ou caractérisant. Marc Wilmet distingue l'épithète "attachée" de l'épithète "détachée" par les fonctions distinctes qu'on peut leur attribuer:

*"la fonction déterminative - interprétable en termes de quantification et/ou de caractérisation - par opposition à la fonction prédicative, elle-même divisible en (I) attributive (p.ex. *Que vous êtes JOLI! Que vous me semblez BEAU!*: un verbe "copule" exprime le rapport de vous à joli et de vous à beau) et (II) appositive (cas de l'"épithète détachée", où la mélodie assure la prédication; par ex. *Le corbeau, HONTEUX et CONFUS, juru...*) (1986:132).*

2.4. Retenons donc la fonction prédicative de l'épithète détachée affirmée par plusieurs linguistes et le fait que la complexité du phénomène lui a valu plusieurs appellations dans les grammaires: "adjectif en apposition", "apposition", "apposition prédicative", "attribut indirect" (cf. Baciu, 1987:66).

3. Faisons l'hypothèse que tout mot-centre d'un syntagme peut avoir deux types de **valences**:

obligatoires (fonctions grammaticales en l'absence desquelles la proposition/phrase est grammaticalement incorrecte, la logique même de la langue étant contredite), et

facultatifs (dont la non-actualisation dans la chaîne parlée n'affecte pas la

communication et la correction grammaticale des phrases/énoncés) (cf Pop, 1987). Il s'agit généralement de ce qu'on appelle "fonctions circonstancielles". Par exemple, à part la fonction sujet, le verbe **acheter** a comme valence grammaticale obligatoire le complément d'objet direct; dans ce cas, le complément circonstanciel constitue une fonction grammaticale facultative.

D'autre part, des fonctions comme l'**explicative** et/ou la **descriptive** ne peuvent s'identifier, au niveau du type de relation qu'elles engagent, avec les fonctions "grammaticales" de type intrapropositionnel: représentant des prédications distinctes, elles apparaissent bien comme **fonctions de type discursif**, comme "**actes**".

3.1. En comparant de ce point de vue l'épithète "attachée" et l'épithète "détachée", on peut dire que l'épithète "attachée" - (conjointe) ou déterminative - actualise une valence obligatoire du nom-centre du syntagme, puisqu'elle restreint la sphère du substantif déterminé: en son absence, l'identification de l'objet n'est pas possible. Dans

Mathilde n'aimait que son fils aîné.

l'épithète **aîné** restreint la sphère sémantique du substantif **fil** (identifie un seul exemplaire dans l'ensemble des fils de Mathilde). Dans

La petite fille, épouvantée, regardait l'orage par la fenêtre.

l'épithète **épouvantée** ne restreint pas l'extension du nom, mais apporte une indication qu'on aime appeler complémentaire (supplémentaire), et qui s'avère être de type **descriptif** ou **explicatif**. Les virgules (respectivement les pauses à l'oral) qui séparent cette épithète du reste de la phrase sont la preuve de la *non-obligativité de l'actualisation de cette valence grammaticale*. L'épithète détachée n'est pas obligatoire à la phrase

Nous aimerions préciser qu'il y a obligativité/ facultativité par rapport à deux types de valences/fonctions: **grammaticales** et **discursives**. Les prédications à part satisfont à une valence discursive (entre des énoncés distincts) et acquièrent donc des fonctions discursives. Elles peuvent très bien s'insérer à l'intérieur de ce qu'on appelle "phrase", sans nécessairement y manifester de dépendance de type grammatical (cf. Pop, 1991). Rappelons que Searle, dans son "Speech Acts", inclut la prédication comme composante de l'acte de langage pouvant avoir comme fonctions celles d'**explication** ou de **description**. Ce sont bien des fonctions se réalisant à l'aide de l'épithète détachée; la grammaire - nous l'avons déjà dit - n'hésite pas de remarquer le caractère plus ou moins superflu de cette partie du discours, plus précisément le contenu "explicatif" ou "descriptif" de l'épithète détachée. Les pauses qui la séparent du reste de la phrase indiquent une **rupture** - significative - dans la chaîne verbale.

3.2. Dans la structure plurinivellaire du discours (cf. Pop, 1987-1991), le passage d'un niveau à l'autre se fait avec ou sans marque grammaticale. Quand les liaisons grammaticales manquent, les passages d'un niveau à l'autre se font plus évidents - posant problème pour les analyses grammaticales du moins.

Les exemples analysés par E. Faucher (1971) nous semblent pertinents:

(1) *La prude Genève refuse le Carnaval.*

(2) *Genève, toujours prude, refuse le Carnaval.*

E. Faucher parle du "caractère parenthétique" non seulement de la relative non déterminative, mais aussi de l'épithète détachée et de l'adjectif antéposé.

"Mais tandis que le caractère parenthétique de la relative et de l'épithète détachée (la prédication secondaire) demande à être marqué par la ponctuation (l'intonation et la pause), l'adjectif se contente de sa position antéposée pour se désigner comme probablement extérieur au groupe visant l'objet de discours" (cf. Faucher, 1971: 123; c'est nous qui soulignons)

3.3. Dans le cas (1), la liaison grammaticale entre l'adjectif **prude** et le nom **Genève** est évidente et incontestable, de par la coprésence obligatoire de l'adjectif antéposé et de l'article. Mais il faut cependant remarquer que la présence de cet adjectif dans (1) est une marque de la subjectivité de l'émetteur de la phrase. Dans le schéma discursif proposé par Pop (1991), cette séquence se placerait au niveau subjectif (s) du discours, représentant une **fonction stylistique** (certains grammairiens considèrent l'ordre adjectif-nom comme ordre subjectif et l'ordre nom-adjectif comme ordre objectif).

Il s'ensuit donc qu'il y a, dans le cas de l'adjectif antéposé **prude**, coexistence de deux fonctions distinctes: **grammaticale** et **discursive**. La fonction grammaticale se réalise à un seul niveau - de l'information principale ou du discours proprement-dit (D) - par l'accord en genre et en nombre avec le substantif **Genève**.

s prude

D la (prude) Genève

Mais, comme l'adjectif **prude** détient aussi une fonction stylistique, on le placera au niveau subjectif (**s**) et de l'objet discursif (**D**) à la fois. Il faut remarquer que l'emploi stylistique, subjectif, de l'adjectif ne dérange pas ici la structure grammaticale. L'ordre subjectif des mots (l'antéposition de l'adjectif) y est présent en tant que marque d'une fonction discursive-stylistique. (Si l'antéposition n'est là obligatoire). *Le passage d'un niveau à l'autre s'y fait "en douceur", c'est-à-dire à l'aide des marques grammaticales.*

3.4. Les choses sont beaucoup plus évidentes dans l'exemple (2), où l'épithète **prude** est détachée. Tout comme les incises, les appositions ou les relatives explicatives, l'épithète détachée introduit une discontinuité dans la chaîne discursive, un détachement net par rapport au discours où elle s'insère, appartenant donc, par sa fonction (**explicative** ou de **rappel**), à un autre niveau discursif que le niveau "de départ". Dans le cas (2), c'est bien le niveau présuppositionnel (**pp**), propre aux actes de rappel, et qui est distinct du niveau "de base" du discours (**D**).

pp toujours prude

D Genève, (toujours prude), refuse

3.5. La rupture de l'épithète détachée d'avec le discours-base n'est pourtant pas totale (comme dans le cas des incises ou de l'apposition détachée). L'accord en genre et en nombre se maintient au-delà du détachement, ce qui indique de nouveau une liaison grammaticale bien forte, elle-aussi, prouvant le maintien d'une évidente **fonction grammaticale** à côté de la **fonction discursive** susmentionnée. *Le discursif et le grammatical ne se trouvent pas ici non plus nettement séparés.*

4. Étant une explication supplémentaire (présuppositionnelle **pp** et/ou subjective **s**, "atteinte" par l'emphase) par rapport au discours "objectif" (**D**), on peut donc reconnaître à l'épithète détachée une **fonction discursive à l'intérieur même de la phrase**. Par l'accord qu'elle garde, la **fonction grammaticale** qu'elle accomplit n'est pas moins évidente.

L'épithète détachée et l'épithète antéposée s'avèrent ainsi être deux cas intéressants

où la fonction discursive et la fonction grammaticale sont en évidente concurrence.

BIBLIOGRAPHIE

- Baciu, I. (1987) *Grammaire française contemporaine*, Universitatea din Cluj-Napoca, Facultatea de Filologie.
- Fanchet, E. (1971). *La place de l'adjectif. Critique de la notion d'épithète*, FM, 2: 117-127.
- Gălățeanu, O. (1984) *Actes de langage et didactique des langues étrangères*, Universitatea din Bucuresti, Facultatea de Limbi și Literaturi Străine.
- Grevisse, M. (1988) *Le bon usage*, Paris, Duculot.
- Pop, L. (1987) *Valences discursives*, RRL, XXXII, 4: 377-394. (1989) *Les opérations discursives dans une perspective plurinivellaire*, RRL, XXXIV, 5: 483-493. (1991) "Incidentă " incidentelor. Din nou despre nivelele discursului", SCL, XLII, 3-4: 73-87.
- Wagner, R.L., Pinchon, J. (1962) *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1962.
- Wilmot, M. (1986) *La détermination nominale*, Paris, PUF.

ASPECTE PRAGMA-SEMANTICE ALE NEGAȚIEI ROMÂNEȘTI

Victoria MOLDOVAN¹

REZUMAT. Aspecte pragma-semantice ale negației românești. La négation - acte définitives pour le statut humain - sera analysée par rapport à ses multiples significations et fonctions pragmatiques, telles qu'elles apparaissent dans les actes de communication. Le corpus "négatif" étant très riche, nous avons limité notre étude aux moyens affectifs inclus dans la négation du type: *nici de leac, cu nici un preț, citu-i lumea, odată cu capul, în vecii vecilor, la Paștele cailor, Doamne ferește, știe dracu", știe Han-tătar, etc.*

0. În definiția noastră ca oameni, un rol important îl are negația, după unele teze, componenta negativă fiind primordială. Ne raportăm la tot ceea ce ne înconjoară prin acceptarea sau neacceptarea unor situații, a unor idei prin asumarea sau respingerea conceptelor sau a responsabilităților; aprobăm și contrazicem, conjurăm sau blestemăm, definindu-ne adesea atitudinile prin opoziție. O bună parte a manifestărilor noastre lingvistice se realizează deci prin negație².

1. E firească așadar, regăsirea negației în toate componentele gramaticii. Morfologia înregistrează părțile de vorbire implicate în construirea negației: adverbe, pronume și adjective negative, prepoziții și interjecții³. Sintaxa⁴ vizează funcționarea și regulile de utilizare a negației în limbă. Semantica⁵ structurează lexicul și în funcție de antinomii. La rîndul său,

¹ Universitățile "Babeș-Bolyai", Facultățile de Letre, 3400 Cluj-Napoca, România.

² O demonstrație a importanței acesteia este și faptul că mai multe domenii științifice - lingvistica, logica, epistemologia și psihologia - își conjugă eforturile pentru cercetarea negației. Cf. volumul La négation. La négation sous divers aspects. Notes du colloque Neuchâtel 22-23 octombrie 1987, "Travaux du centre de Recherches Sémiologiques" Nr. 56, Septembre 1988, Université de Neuchâtel.

³ Dintre studiile românești dedicate problemei amintim: Byck, 1950; Guția, 1952, 1953; Ion, 1966; Ciompec, 1985; Nica, 1988.

⁴ Cf. Săteanu, 1962; Iordan, 1966; Rizescu, 1966; Dragonurescu, Moise, 1972; Avram, 1978; Vasiliu, 1978; Graur, 1984; Popârda, 1989.

⁵ Cf. Guția, 1957; Beneș, 1958; Otobiciu, 1958; Ficșinescu, 1967. Florea, 1968

discursul, specializat sau cotidian, are propriile particularități de realizare a negației⁶.

1.1. La fiecare dintre nivelurile menționate, mărcile de negație sînt altele (prefixe negative, cuvinte specializate, intonație). Semnificația negativă, departe de a fi aceeași în toate situațiile de comunicare, împrumută valori complexe:

- infirmare: - *E adevărat?* - *Nu*.
- refuz: - *Vii?* - *Nu*.
- respingere: - *Îți place ?* - *Nici vorbă*.
- contrazicere: - *Plec*. - *Ba nu*.

1.2. Negarea unui enunț poate fi totală (- *Măninci?* - *Nu*.) sau parțială (- *Măninci?* - *Nu acum*.); ea poate fi categorică (- *Îți trebuie ?* - *Nu!*) sau atenuată (- *Îți convine?* - *Nu prea*. - *E bun?* - *Nu tocmai*.)

1.3. În unele cazuri, negația și afirmația pot folosi aceleași mijloace lingvistice, cuvinte sau sintagme, purtătoarea mărcii respective fiind intonația; *cum să nu* interogativ înseamnă " da", " sigur" (- *Mergi cu el?* - *Cum să nu ?*); aceeași expresie rostită pe un ton ușor exclamativ, prelungit, cu o nuanță de nemulțumire, înseamnă "nu" (- *Mergi cu el?* - *Cum să nu!*).

1.4. La fel de interesantă și complexă apare problema negației în plan diacronic. Și aici evoluția sistemului de negare poate fi urmărită atît la nivelul cuvîntului cît și la cel al discursului.

2. Din acest imens și tentant subiect am optat pentru negația actualizată în dialogul cotidian privită din perspectiva pragma-semantică⁷. Pentru mai multă claritate ne vom preciza termenii: dialogul, ca unitate minimală suficientă pentru manifestarea / cercetarea negației, este o suită de două replici (R₁ - R₂) susținute de locutori diferiți, cu puncte de vedere total sau parțial diferite. În plan lingvistic, diferențele de opinie, manifestate prin negarea verbului sau a unei părți a frazei, conduc la negația totală sau esențială în primul caz și la cea parțială

⁶ Multe dintre studiile semnalate se bazează pe investigarea discursului poetic, dar cele mai recente abordează și problemele discursului uzual sau specializat: Vianu, 1952; Dragomirescu, Moise, 1972; Lupșuș, 1973; Iordan, 1975; Tohăncanu, 1975; Avram, 1978; Stanciu, 1980; Munteanu, 1981; Popârda, 1989.

⁷ Esențial pentru cercetarea dialogului din perspectiva pragma-semantică este studiul Lianeii Pop, 1984, p. 1-38.

în al doilea caz.

2.1. De acord cu Richard Hudson⁸, considerăm întrebarea, exclamația și aserțiunea categorii semantice - avînd ca marcă de forță intonația - foarte utile în circumscrierea și caracterizarea negației.

2.1. În lucrarea noastră, prezentăm mijloacele și modurile de realizare a negației românești în dialog. În detaliu, încercăm să răspundem la întrebările: unde, cînd și cu ce scop se folosesc " mijloacele afective de redare a negației "⁹și, implicit, ce sens au ele, ce încărcătură semantică sau culturală conțin.

3. Categoria care ne interesează - mărcile negative, cu apariție preponderentă în răspunsuri (R₂) - este extrem de bogată și neomogenă. Ea include particulele negației, pro-frazele¹⁰, unitățile lexicale simple - adverbe, interjecții, pronume și adjective negative, fiind mult îmbogățită și lărgită prin sintagme, expresii, locuțiuni, propoziții și chiar fraze cu rol de negație. O înregistrare completă este dificil de realizat, dar prezentăm o bună parte a lor: nu, ba, ba nu, aș, nș, eș, da?, nici, deloc, defel, nimeni, nimic, nicăieri, nicicînd, niciunde, niciodată, nicum, nicidecum, nici vorbă, nici gînd, nici mîc, nici un fir, nici un pic, nici un strop, nici oleacă, nici o țîră, nici o iotă, nici de leac, nici de sămînță, nici cît negru sub unghie, cu nici un chip, cu nici un preș, sub nici o formă, în nici un caz, nici atîta (atîtica) + gest, cîtu-i lumea, cîtu-i soarele, cîtu-i lumea și pămîntul, odată cu capul, în vecii vecilor, Doamne ferește, ferească Dumnezeu / sfîntul, dracul știe, știe sărăcia, naiba știe, știe han-tătar, pe dracu, pe naiba, pe sărăcia, fii serios, să fim serioși, cîtuși de puțin, cuvinte din argou - canci, cuvinte vulgare, anumite verbe negate - nu cred, nu văd, nu știu, n-aș zice, nici prin gînd nu-mi trece, nici să nu te gîndești, nici să n-aud că, etc.

Din această foarte cuprinzătoare categorie, ne oprim cu precădere asupra expresiilor

⁸ Cf. Hudson, 1975, p.1-32.

⁹ Sub acest titlu sînt tratate o parte dintre negațiile supuse analizei noastre în Gramatica limbii române, 1966, p.59.

¹⁰ Pentru toate detaliile referitoare la termenul "pro-frază" și la alți termeni vehiculați în studiile de specialitate, cf. Nica, 1988, p.140.

care, pe lângă sensul negativ, încorporează în conținutul lor semantic o nuanță în plus - o nuanță afectivă care trădează însă obiceiuri religioase sau culturale specifice: nevoia de expresivitate, responsabilă de creativitatea din limbă¹¹, conduce și la utilizarea unei mari varietăți de răspunsuri negative.

4. Avînd în vedere toate acestea, considerăm util pentru descriere aspectul semantic al principalelor elemente incluse în negație. Din această perspectivă, definiții pentru structurarea negațiilor de tip afectiv sînt:

a) elementele, de obicei substantive, care exprimă o cantitate infimă, măsurabilă cu cele mai mici unități - **fir, bob, strop, pic, picătură, firimitură, lingură, gram, cuvînt, iotă, clipă etc.** Sintagmele care rezultă din aceste combinații reprezintă echivalente stilistice pentru "deloc"¹²:

b) elementele naturii (**soare, pămînt, hău**) percepute ca fiind infinite în timp și spațiu, veșnice, durată lor, depășind anumite limite proprii omului, a generat construcții lingvistice sinonime, dar mult mai expresive, pentru "niciodată";

c) verbe și substantive din sfera semantică a comunicării (**a vorbi - vorbă, a pune - pomeneală, a gîndi - gînd**), acestea intră în construcții echivalente cu **deloc, defel, nu**

d) în sfera comunicării se includ și expresii care fac referire la presupuziții pragmatice ale acesteia, în speță sinceritatea, credibilitatea: **să fim serioși, fii serios, nu vorbi prostii! da" cine te crede! să crezi tu! să-i spui lui mutu etc.**

e) **intonația** ne apare ca modificador semantic; intonația ușor interogativ-exclamativă, de obicei cîntată sau lungită transformă o afirmație în negație: **da** afirmativ devine **da?!** și poate însemna **nu cred, nu este posibil, nu-i adevărat.**

5. În descrierea negației avem în vedere și aspectul formal. Din această perspectivă se conturează două tipuri de negații.

¹¹ Pentru această problemă cf. Coșeriu, 1992.

¹² I. Gușia semnala în articolul său din 1953 că utilizarea în limba română a termenilor enumerați în construcții de negație continuă tradiția latinei populare, în care punctum, micam, digitum, pedem erau folosiți pentru a da intensitate negației. Același sistem de negare este familiar francezei.

5.1. Primul tip e reprezentat de negațiile organizate în jurul mărcilor negative. Pentru limba română contemporană sînt productive adverbele nu și nici.

5.1.1. În negațiile totale **nu** selectează anumite verbe din sfera comunicării în general (**a crede, a zice, a spune, a auzi, a înțelege**) care, folosite la indicativ prezent și perfect compus sau la condițional prezent și perfect, oferă o gamă variată de răspunsuri negative și implică tot atîtea nuanțe semantice. Decodarea corectă a acestui tip de răspuns negativ trebuie să aibă în vedere întregul context: context lingvistic, situația de comunicare, precum și tipul relației dintre locutori. Unei replici asertive de tipul - **Merg la film**, i se poate răspunde negativ, cu ajutorul verbelor menționate, cam așa:

- **Nu cred.** / **N-aș crede.** / **N-am știut!**

- **Nu înțeleg.** / **N-aș fi așa sigur.** / **N-am auzit.** / **N-am înțeles.** Comun tuturor acestor răspunsuri este refuzul, inacceptarea aserțiunii din R_1 , datorită unor cauze pe care emițătorul le cunoaște, dar cărora a încercat să nu le acorde nici o importanță. Din R_2 transpare relația de autoritate, care guvernează și pretinde explicații suplimentare.

5.1.2. **NICI** ca marcă negativă oferă posibilități de combinare mai numeroase și mai variate. Nu ne vom referi aici la compusele cu **nici** sudat: (**niciicînd, niciodată, nicicum** etc.

a) **NICI** intră în sintagme negative alături de:

- substantive nearticulate sau interjecții: **nici vorbă, nici gînd, nici pomeneală, nici pas, nici pîs, nici mic**¹³. (*Ce-a zis? -Nici pîs.*);

- substantive cu articol nehotărît: **nici un pic, nici un fir, nici un strop, nici o picătură, nici o iotă**, sinonime pentru "defel", "deloc". (*Ai dormit? - Nici un pic. A mîncat? -Nici o firimitură. - A băut? - Nici o picătură.*);

- substantive însoțite de prepoziția de: **nici de leac, nici de sămînță, nici de prăsilă, nici de roadă** - semnificînd o cantitate minimă necesară pentru supraviețuire sau pentru perpetuarea speciei, deci tot sinonime pentru "deloc" sau "defel".

b) **NICI** intră și în sintagme prepoziționale:

- **cu nici un chip / un preț**

- **în nici un caz / un chip**

¹³ Cf. Tohăneanu, 1975. Analiza menționată are în vedere utilizarea expresiei în poezia lui Eminescu.

- **sub nici o formă / un motiv**; toate aceste structuri marchează imposibilitatea acceptării acțiunii propuse de interlocutor în R₁ sau respingerea categorică a unei aserțiuni și înseamnă "nu". (- *Divorțezi? - În nici un caz / Sub nici o formă*; - *Accepți? - Cu nici un preț*; - *Eu plec. - În nici un caz!*)

c) **NICI** intră și în structuri comparative echivalente, de asemenea, cu "deloc". Ele ar putea fi considerate perechile negative ale unor expresii care arată cantități infime: **nici cât negru sub unghie**, **nici afița** însoțit de un gest care indică vârful degetului arătător.

d) **NICI** selectează și verbe. Limbajul popular și limbajul poetic conservă forma negativă arhaică, realizată din **nici** + verb afirmativ. În limba actuală, în aspectul ei cotidian, vorbit, e frecventă expresia *nici că-mi pasă* (*nici că-i pasă*) explicată de G.I. Tohăneanu printr-o elipsă de tipul "*Nici* (să nu-ți închipui, să nu te gîndești) *că-mi pasă*." . Mult mai frecvente sînt însă structurile cu verbul negat la conjunctiv: **nici să n-aud / nu văd, nici să nu vorbești / pomenești / gîndești** sau la indicativ: **nici nu mă gîndesc, nici prin gînd / cap nu-mi trece**. - *Vrei să-l vezi? - Nici nu mă gîndesc*. - *Mă ajuți? - Nici prin gînd nu-mi trece.*)

5.2. O a doua categorie o formează negațiile cu structuri formal afirmative. Acestea sînt și ele mult diversificate:

a) Structuri comparative: **ca sarea-n ochi** = "deloc" (- *Îți place? - Ca sarea-n ochi.*)

b) Structuri temporale: **cîtu-i lumea / soarele / hăul / lumea și pămîntul;**
cînd mi-oi vedea ceafa; cînd o face plop pe;
odată cu capul¹⁴, în vecii vecilor;

acest tip de negații reprezintă sinonime mult mai expresive pentru "niciodată", avînd ca punct de plecare elementul natural infînit sau făcînd apel la acțiuni imposibil de realizat.

c) Structuri exclamative, ce pot fi grupate în funcție de elementul lor central: forța divină este adesea invocată pentru a proteja, a împiedica realizarea unor acțiuni defavorabile: **Doamne ferește! Ferească Dumnezeu / sfîntul! Ferit-a sfîntul!** echivalează toate cu un "nu" puternic. - *Mîine plouă. -Doamne ferește!*

Forțele malefice au un rol esențial în a încurca lucrurile. Există credința că "dracul și-a vîrît coada" acolo unde ceva nu merge cum trebuie. Pentru un răspuns negativ, echivalent cu

¹⁴ Pentru explicarea expresiei negative cu formă aforistică odată cu capul vezi Iordan, 1975.

"nu știu", se apelează adesea la exclamații ca: **Dracu știe! Naiba știe! Sărăcia știe!** sau cu verbul la început - **Știe Dracu! Știe sărăcia! Știe han-tătar!**

Superstițiile pot interveni și ele pentru a marca dezacordul cu R_1 . Învocarea unor practici mai mult sau mai puțin oculte au drept scop oprirea, întreruperea, bararea realizării unor afirmații. Unor aserțiuni sau interogații a căror realizare nu e de dorit se răspunde cu: **Pușchea pe limbă! Mușcă-ți limba! Bate-n lemn!** (- *Vine și el?* - *Mușcă-ți limba!*).

d) Interjecțiile **ași! ții! nți!** sînt sinonime cu vorbă să fie, ferească Dumnezeu, da de unde nici vorbă: prin ele se respinge o afirmație sau se arată că o acțiune nu s-a realizat (- *Mă ajuți? -Nți! -E greu?-Ași!*).

e) Anumite cuvinte exotice - grupăm sub această etichetă cuvinte argotice, familiare și populare de origine țigănească sau turcească, precum și cuvinte vulgare. În negație, mai uzuale sînt: **canci, ioc, sanchi**. Cuvintele de la periferia vocabularului sînt utilizate de anumite grupuri sau în anumite medii: **canci**, termen de argou de origine țigănească, înseamnă "absolut deloc", "nimic" (- *Bani ai?-Canci!*); **ioc și sanchi** sînt de origine turcă, primul însemnînd "nu", "nimic", "defel", "cîtuși de puțin", iar al doilea "vorbă să fie", "cum s-ar zice," așa să crezi", utilizate în limbajul familiar și popular.

f) Structuri interogative formate dintr-un adverb simplu de afirmație rostit interogativ (**da?, așa?**) cu sensul "nu cred că e adevărat". **Cum?, ce?, poftim?**, în situația menționată au și ele același sens. Într-o altă situație, particula afirmativă se întonează interogativ și se dublează prin altă întrebare: - *Plec. -Da? Cum să pleci?* - *Afară plouă.- Da? Cum să plouă?* Prin a doua întrebare se cer date care să justifice un fapt ce nu trebuia să aibă loc, imposibil de realizat. Același sistem se întîlnește și în negarea cu ajutorul interjecțiilor în structuri exclamative: - *Doarme. /! - Ee! Doarme!* și are sensul "nu doarme", "imposibil să doarmă".

6. Toate tipurile de negație utilizate în R_2 au valori de intensificare sau nuanțare a actului negativ; elementele expresive sînt foarte diverse, avînd rol în realizarea negației vehemente (**nu și nu**), categorice (**Nu. / Ba. / Nici vorbă.**) sau atenuate (**nu prea, n-aș zice, n-aș crede, nu tocmai, nu chiar**): - *Am de ales? - Nu prea / n-aș zice / n-aș crede.*

6.1. Replicile negative (R_2) cunosc o varietate deosebită, dar ele sînt în relație obligatorie cu R_1 constituind, de fapt, răspunsuri adecvate din punct de vedere stilistic la

stimulul din R_1 . "Stimuli" aceștia pot fi de natură logică (adevărat / fals), de natură semantică - materializată lexical, intonațional sau gestual

7. Dintr-o analiză detaliată a $R_1 - R_2$ rezultă că structurile negative cu **nici** (în nici un caz, nici nu mă gândesc, nici să n-aud), cele temporale (cîtu-i lumea, în vecii vecilor, odată cu capul) precum și cele care încorporează experiența culturală, ne referim la religie, superstiții, rudimente istorice (- Doamne ferește, Bate-n lemn! sînt bine cristalizate și acoperă o sferă semantică mai bogată în înțelesuri. Generalitatea lor maximă permite echivalarea cu "nu", "niciodată".

7.1. Celelalte tipuri de răspuns negativ sînt mai specializate fiind condiționate de context, de situația de comunicare, de relația dintre interlocutori, trebuind să se nuanțeze permanent și să se adapteze la stimuli multipli conținuți de R_1 .

7.2. Pentru cercetarea negației în discursul oral se impune inventarierea tuturor posibilităților de negare, o riguroasă clasificare a acestora și mai ales o descriere tipologică cu scop practic

ON THE PRAGMATICS OF THE PASSIVE

Mihai Mircea ZDRENGHEA¹

REZUMAT. Lucrarea abordează problema diatezei pasive din perspectivă pragmatică, analizând rolul participanților la discurs. Se arată că în acest fel se rezolvă o serie de probleme care nu își găsesc altfel soluția.

1.0. The passive construction has been one of the most problematic and controversial constructions in discussions of language structure. It seems that modern linguistic theory has added little to our understanding of the meaning and function of the passive except some reformulations in the terminology. While it once looked as though treatment of the passive was a relatively simple matter of stating the formal relationship between the active and the passive constructions, recent linguistic investigations have indicated that usage of the passive constructions is determined not only by syntactic requisites, but also by contextual considerations, such as **focus** and **theme** (1).

If we begin with an analysis of the uses of the passive, the contexts in which it occurs, the real-world situations in which we need it, and the criteria we use for judging acceptable agent deletion, we may come to a better understanding of the construction, and perhaps provide the basis for an intuitively satisfying grammatical description.

The assumption that passive are synonymous with their "underlying" active versions provided one of the early demonstrations in transformational theory of the explanatory power of abstractly-formulated syntactic rules. More recently, generative semanticists have expressed dissatisfaction with such descriptions of the passive, but their solution stops short of a systematic description of the structure

1.1. If we can establish the contextual conditions under which we choose to use the passive, the same criteria that we rely on in interpreting such usages, then we might arrive at an explanation of the relationship between the active and the passive constructions (2). Both characteristics of the passive, **the shift of focus from agent to object** and **the deletability of the agent**, make it stylistically effective in written prose where the reader's

¹ "Babeș-Bolyai" University, Faculty of Philology, 3400 Cluj-Napoca, Romania

ability to draw on an extralinguistic context for recovery of the deleted agent relies more heavily on the context provided by the writer than it does in spoken English or Romanian.

Putting aside uses of the passive where the logical subject is obvious from the context and those that occur because of syntactic constructions where the active construction would make the sentence awkward or unclear, the situations in which a speaker selects the passive come down to just two (3): either we do not know logical subject and therefore could not provide it if we wanted to, or we do know the logical subject and we do not want to provide the interlocutor with the information. Certain uses of the **agent-deleted** passives enable the speaker to manipulate the amount of information available to the hearer/reader, influencing the ways in which the latter can and will interpret a given sentence, so the passive is a construction which lends itself to **suasive** uses.

1.2. The active-passive relation is not always accounted for by the passive transformation and it runs into difficulties, to say the least, when it has to account for the above-mentioned **agent-deleted** passives.

Speakers use passive constructions with knowledge of the situational variables, the information already present in the immediate context, and they control the amount of information they will provide. Having determined how much information the interlocutor will require to make accurate inferences regarding the topic of discussion, speakers can either elect to make available to the interlocutors all the information necessary for adequate understanding, or they can use any of several syntactic characteristics of the passive to withhold information from their audience.

2.0. As a rule, transformational accounts of passive constructions interpret the passive predicate as a verb generally preceded by the auxiliary **be** and followed by the prepositional phrase **by-NP**.

However, we have the feeling that the active-passive relation can be explained lexically (without introducing a passive transformation), a solution that could avoid some of the problems raised by a transformational approach, i.e. we could analyze the passive predicates as adjectival phrases through an interpretive rule that handles the synonymy of actives and passives (4). In this case, an adjective will be what used to be described as a

passive verb.

2.1. Transformational accounts of passive constructions distinguish passive predicates from adjectives and the fact that both appear in the same surface position is considered an accident. Still, they are moved by the same transformation: **modifier shift**. Once we adopt the position that passive predicates are adjectives, we can eliminate the theoretical problems posed by the "special status" of passive verbs as opposed to active verbs (5).

Being directly governed by prepositions, the passive predicate, like most adjectives, directly governs only one surface argument, whereas the active predicate governs two obligatory arguments. Thus, in terms of **semantic functions**, passive predicates function like adjectives rather than verbs. This is accounted for by the fact that the **Prep-P** complements of adjectives are optional in the phrase structure rule that expands the **AdjP**. Such an interpretation avoids the problem of the unrecoverability of the **by-phrase deletion rule**.

2.2. English offers some additional support for this interpretation through examples where there is a clear morphological distinction between adjectives and passive predicates: *open opened, empty emptied*. Romanian offers a contrast between the past tense forms of the verb **be** in order to distinguish between the stative and non-stative adjective *deschisă*: *La ora cinci ușa era deschisă* 'The door was open at five o'clock' and *Ușa a fost deschisă (de Tom)* 'The door was opened (by Tom)' (6). Thus if we claim a categorical distinction between forms like *open opened*, we are left only with a semantic distinction for similar adjectives in: *The open opened letter lay on the table* *Scrisoarea deschisă era pe masă*. However in Romanian there is a little reason to analyze *deschisă* as a verb when it occurs with **a fost** and as an adjective when it occurs with **era**. The adjectival character of *deschisă* is readily apparent in such constructions as *scrisoarea deschisă*. The adjectival character of passives in Romanian manifests itself in the fact that, like adjectives, passives are inflected to agree in number and gender with their subjects: *Biroul a fost deschis*; *Scrisoarea a fost deschisă*. (7)

The morphological distinction between the two forms correlates with the semantic distinction **stative-nonstative** to the extent that only the form can co-occur with the progressive aspect. It follows naturally that the stative adjectives *empty* and *open* do not take manner adverbials like *carefully* or agentive **by-phrases**, whereas the nonstative forms *emptied, opened* can. This fact reflects a semantic distinction in the morphological difference

between *open* and *opened* and not a categorical one.

In addition, we can mention that there also exist adjectives in English which can function both as statives and non-statives, similar to the Romanian ones. Take, for example, *foolish* and *noisy*: *The foolish/noisy child insisted on buying a drum; The child seems foolish / noisy; The child is being foolish / noisy* (8). Passive predicates also demonstrate this sort of ambiguity: *The chicken was cooked; Harry was annoyed; The chicken was being cooked; Harry was being annoyed (by Marsha)*.

2.3. However, it is true that there is a serious drawback to analysing passive predicates as adjectives when verbs such as *give* are involved. With verbs of this kind, passives may be followed by an NP (direct object). Still this is never the case with similar verbs in Romanian as the NP *the little girl / fetiței* (goal) cannot occur as subject, a fact that can be in favour of our interpretation. If *given* is interpreted as an adjective in English, then the phrase-structure rule that expands **AdjP** must allow for an optional NP complement. The rule would look like **AdjP - Adj (NP) (PrepP)**.

3.0. If we go back for a second to the original interpretation we notice that the position that the active - passive relation is structural in nature and is, therefore, best expressed by a transformation is arrived at from the general tenet that phrase structure rules alone cannot account for this relationship, so the derivation of passives requires an optional **PASSIVE** transformation, which applies to an underlying structure common to both actives and passives. The relation is thus considered a derivational relationship - i.e. at some level of representation, actives and their corresponding passives were identical (9).

The situation changed with the publication of Katz and Postal (10) and Chomsky (11). In both works it was argued that active and passive sentences must be derived from different underlying structures and that **PASSIVE** must be an obligatory rule. Given that the underlying syntactic representation of actives and passives are not identical, the active - passive relation must be established by stating an equivalence between structures at some level of representation. Yet, no matter what level is chosen to state this equivalence, it will be the statement equivalence, and not **PASSIVE**, that will express the active - passive relation; we could state the equivalence in terms of deep structures (12), assuming that **by - phrase** is

semantically empty. In this case the active and passive constructions are assigned the same semantic readings, but that would still not relate them syntactically. Alternatively the equivalence could be stated in terms of semantic readings or cognitive synonymy (13).

4.0. A grammar that captures the active - passive relation must include a rule in the syntactic or semantic component that accounts for the synonymy of active - passive pairs. This synonymy can be specified in terms of the semantic equivalence of predicates and the semantic functions associated with them. Any predicate (verb, adjective, gerundive nominal, etc) governs a particular set of semantic functions. This set is determined according to the conceptual structure of the semantic class of the predicate (14). Thus, the predicate *buy* as in *Tom bought a ticket from the box-office* / *Tom a cumpărat un bilet de la casă* governs the semantic function "agent" (the person who performs the activity), "theme" (the object purchased), and "source" (the location the theme is brought from). In the passive variant: *The ticket was bought from the box-office by Tom*. / *Biletul a fost cumpărat de la casă de Tom*. the NP's perform the same semantic functions, even if the form of the predicate has changed from active to passive and the syntactic portions of the NP's have been re-ordered.

As the two sentences have predicates that govern the same semantic functions and these functions stand for the same lexical material, we have two synonymous sentences. This kind of synonymy exists also with pairs of verbs like *buy/sell* which refer to the same event, a financial transaction: *Tom bought the car from Sally* / *Tom a cumpărat mașina de la Sally* and *Sally sold the car to Tom* / *Sally i-a vândut mașina lui Tom* (15). It is obvious that *buy/sell* are predicates of motion and that the NP's in each sentence have the same function: *Tom (goal)*, *Sally (source)* *car (theme)*. Therefore the difference in meaning between the two sentences is determined by the semantic structure of the verbs. They differ in terms of the interpretation of **agency** which seems to be a matter of **focus**. First *Tom* is **agent**, then *Sally*. (In the active - passive relation even this difference disappears, the agent is the same). Still each predicate entails the other. This entailment is also part of the semantic representation of active and passive predicates. As there isn't a simple phrase marker from which passive and active sentences are derived, the relationship between active and passive predicates must be captured in the lexicon.

4.1. This is not a new attempt, as Chomsky (16) presents a case for handling morphology in the lexicon rather than in the transformational component. It is true that his analysis refers only to derived nominals and their relation to verbs, but we think that it is possible to extend the analysis to cover passive predicates, too (17). The semantic representation indicates the semantic class of the item as well as the conceptual material shared by individual items. Listing each syntactic form in the lexicon is not economical and fails to capture the fact that related lexical items of different syntactic categories may contain the same semantic material.

In addition to phonological and semantic representations, the lexicon includes two kinds of rules to account for the syntactic and semantic properties of related forms (18). Aside from strict subcategorization features, the syntactic features include morphological rules which specify the root and affix of the derived form and its syntactic category.

4.2. Given the facts presented above, it is an open question whether a transformational **PASSIVE** is necessary in an analysis which relates actives and passives by a rule of interpretation. Rules of semantic interpretation operate on a semantic functions. These, in turn, are defined independently of tree configurations, and, consequently, are not affected by transformations which modify tree configurations in the course of a derivation. Thus, it might be possible to determine semantic functions at a level closer to or at the surface structure (19). If, in addition, a surface structures of passive are generatable in the base - a possibility which follows from the notion of **PASSIVE** as a structure - preserving rule (20) - then a rule **PASSIVE** would be unnecessary. This implies that the auxiliary **be** is not inserted by the passive transformation, as under the two rule analysis of **PASSIVE**, no new NP node structure is transformationally introduced. In this way **PASSIVE** is "structure preserving" in that its output can be filtered by the PS rules of the base (21).

5.0. In addition to what we have said so far, there are two weaknesses in the transformational analysis of passive. One involves derivation and interpretation of **agent - deleted** passives, the other, the specification of a lexical feature or a predicate which distinguishes verbs that undergo passivisation from those that do not.

Transformationally, the passives can be generated either by an **ellipsis rule** (which

deletes the **by - phrase**) or by a rule that obligatorily preposes the underlying object into underlying subject position, thus passivising the verb.

The ellipsis analysis derives **agent - deleted** passives like *Tom was murdered/Tom a fost omorît* from the full passive *Tom was murdered by someone/Tom a fost omorît de cineva* by means of an optional rule which deleted the phrase *by someone* (22). We can make an objection concerning the use of empty nodes to account from deleted elements: even if we can account for the absence of underlying subjects in **agent - deleted** passives by employing empty notes, it is still necessary to use transformations to handle other deletion processes.

The ability to passives is a lexical property of the verb. Yet, there is serious disagreement as to what sort of lexical feature marks this ability. The basic problem in English revolves around the method for excluding verbs like *resemble, fit, involve etc.* from the operation of **PASSIVE**, even though they take what might be loosely described as NP objects: *Max resembles Harry/Max îi seamănă lui Harry* but not **Harry is resembled by Max/Harry este semănat cu Max* (23). Two solutions have been proposed: one employs strict subcategorisation features, the other rule features (24).

Given the acceptability of both the rule - feature and strict - subcategorisation proposals, **PASSIVE** in its various formulations cannot be considered a totally satisfactory rule because it is not an adequate filter for ungrammatical forms like **Harry is resembled by Max* (25).

On the other hand, one of the strongest arguments against directly generating passive sentences with the phrase structure rules of the base involves the restrictions on the selection of the passive auxiliary **be-en** (26). The argument concerning the passive auxiliary is, of course, viable only if **be-en** is generated as an element of the **AUX Phrase**. Given that passives are adjectives, however, the auxiliary **be** can only be analysed as a copula, because all predicate adjectives take a copular verb. Under this analysis passive **be** would be ~~considered~~ a main verb rather than an element of the **AUX**.

Thus the lexical interpretation suggested above is suitable for expressing the semantic equivalence of passive and active predicate. Such pairs differ according to syntactic category, strict sub-categorization and selectional restrictions for V-active and V-passive (i.e. **NP_x - NP_y** and **NP_y - by NP_x**) must both be listed in the lexical entry.

However, this can be avoided if a redundancy rule is used to handle mirror - image selectional restrictions. We cannot specify the redundancy by stating that an active verb with an NP entails the existence of its passive counterpart followed by a **by phrase**, but we can specify the redundancy saying that a passive form entails an active form. This correctly predicts that if there is a passive verb in the lexicon then there is also an active counterpart. Thus a morphological rule which generates passive forms entails the existence of an active verb (**V-active NP_x - NP_y**) if (**V-passive NP_y - by NP_x**) and **V-active** and **V-passive** are semantically equivalent. This rule does not admit exceptions. The selectional restrictions that operate in this case must be stated in terms of semantic functions rather than syntactic categories. They should have the form: **V-active (x - y)** and **V-passive (y - x)**, where **x, y** represent the semantic functions of the constituents immediately preceding and following the verb. The values of **x, y** are determined by the semantic class of the verb: thus the verb *open* is marked (**source - theme**) the rule above predicts the selectional frame (**theme - source**) for the passive form *opened* (27).

6.0. Returning briefly to the question of semantic representation in the framework developed here, it should be noted that every set of cognitively equivalent string will have an abstract semantic representation. From this, the various surface structures will be derivable by a process of lexicalization. Thus, given the abstract lexical entry for *empty* (**V**) and *emptied* (**Adj**) we may lexicalize in one of two directions. If the adjective is chosen, a passive sentence will be derived; if the verb is chosen, an active sentence will result.

From the above discussion, it should be apparent that the relationship between active and passive sentences can be handled interpretively, and that the proposal presented here for such an account captures other generalizations as well.

NOTES

- (1) see Charles Fillmore (1968) "The Case for Case" in *Universals in Linguistic Theory* (ed. by Emmon Bach and Robert Harm), Holt, Rinehart and Winston, New York; Robin Lakoff (1971) "Passive Resistance" in *Papers from the 7th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago Linguistic Society, Chicago, pp 149 - 161; Julia P. Stanley (1975) "Passive Motivation" in *Foundations of Language*, vol 13:1, pp 25 - 39
- (2) Scattered throughout grammars of English and Romanian and discussions of grammatical problems we

THE PRAGMATICS OF THE PASSIVE

find isolated statements about the stylistic purpose of the passive that are valuable regardless of the theoretical framework within which grammarians make such statements. However, most of them treat the passive construction as a variant of the normal active one and account for its use by appealing to stylistic purposes that are not explicitly defined.

- (3) see Julia P. Stanley, *op.cit.*, p.29
- (4) We suggested a similar approach to the interpretation of the degrees of comparison (see Mihai M. Zdrenghea [1974] "Towards a Semantic Interpretation of the Degrees of Comparison", in *Revue roumaine de linguistique*, vol.LXXII, 3, pp. 15 - 22)
- (5) Thus Robert Freidin observes that for verbs like *hit* and *mention* both a lexical subject and a lexical object are obligatory unless they are passivized: *John hit Sid/ John l-a lovit pe Sid; Someone mentioned your name/ Cineva a pomenit numele tau* but not **John hit/ John a lovit * John was hitting / John lovea; * Someone mentioned (to me) / Cineva mi-a menționat; Someone was mentioning / Cineva mi menționa*. However, a passive construction does not require both objects: *Sid was hit(during the demonstration) / Sid a fost lovit (in timpul demonstrației); Your name was mentioned / Numele tau a fost pomenit* (see Robert Freidin [1975] "The Analysis of Passives", *Language*, vol. 51:2, p.397
- (6) Still Roumanian offers a few cases in which different forms express the stative/non-stative contrast: *Sticla era goala/ Sticla a fost golita*
- (7) The claim that passive predicates are adjectives is supported in part by the considerable overlap in distributions of adjectives and passive predicates. Freidin (1975:397) offers the following parallelism in structure: *The locked door (passive) - the unintelligible solution (adj) the door was locked by Sam (passive) - the solution was unintelligible (adj) ; the door locked by Sam (passive) - the solution unintelligible to Max (adj)*
- (8) see R.Freidin, *op.cit.*, p.400
- (9) Thus in *Syntactic Structures* model (Chomsky, 1957), a common underlying structure could be mapped onto two distinct surface structures.
- (10) J.J. Katz and Paul M. Postal (1964), *An Integrated Theory of Linguistic Description*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press
- (11) Noam Chomsky (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press
- (12) cf. J.J. Katz and Paul M.Postal, *op.cit.*, passim
- (13) see Noam Chomsky, *Aspects ...*, p.22
- (14) Thus a predicate of motion *carry*, as in *John carried the chair from the study to the kitchen* governs the semantic functions *agent* (doer), *theme* (the object moved), *source* (the location of the theme is moved from), and *goal* (the location of the theme is moved to) (cf. R. Freidin, *op.cit.*, p.391)
- (15) Examples of this sort were mentioned in Chomsky (1965) as sentences which are obviously related in meaning but which could not be transformationally related
- (16) Noam Chomsky (1970) "Remarks on Nominalization" in *Readings in English Transformational Grammar*, (ed. by R. Jacobs and P. Rosenbaum), Waltham, Mass., Ginn, pp.184-221
- (17) An morphological related forms could be listed in the same entry. This fact that each predicate, regardless of syntactic form, governs the same semantic functions suggest a way to investigate the possibility that the categories *Noun, Verb, Adj* are the reflection of a deeper feature structure, each being a combination of a more abstract sort (cf. Chomsky, *Remarks...*, p.199)
- (18) Ray Jackendoff (1969), *Some Rules of Semantic Interpretation in English*, M.I.T. Dissertation
- (19) That is, if we do not make the assumption that rules of semantic interpretation operate on grammatical relations such as *Subject* and *Object*, which are defined on deep-structure tree configurations, than *PASSIVE* is not a necessary rule of grammar (cf. Freidin, *op.cit.*, p.386)
- (20) See Joseph E. Emonds (1970), *Root and Structure Preserving Transformations*, M.I.T. Dissertation
- (21) Robert Freidin, *op.cit.*, p.3
- (22) The deletion of *by someone* would not violate the recoverability condition on deletion since the deleted elements can be considered pronominal representatives of the general categories *human/non-human*. The ellipsis analysis predicts that the sentence is correct. However, Freidin (1975: 387) shows that this analysis does not account for cases like *Marsha was arrested...* This sentence cannot be derived from

- Marsha was arrested by an officer of law* because this would violate the recoverability condition on deletion: the **by-phrase** in the second sentence does not contain pronominal representatives of general categories of nouns
- (23) cf. Freidin, *op.cit.*, p.389. This problem does not arise in Roumanian at these verbs require a prepositional object or in other cases the verbs are marked as reflexive, being also excluded from the group of verbs that accept passivisation
- (24) The strict subcategorization solution is based on the observation that verbs like *resemble, fit, etc.* do not take manner adverbials freely, whereas verbs that allow passivisation do. In this way the strict subcategorization feature (+ - NP Adv - Manner) marks verbs which undergo passivization. The node Adv - Manner would be directly dominated by VP in keeping with the constraint that strict subcategorization rules be limited to local transformations. However, contrary to the manner adverbial analysis, some evidence suggests that the **by - phrase** cannot be generated only under Adv-Manner because verbs like *know, believe, think, see, consider, hear* can passivize although they cannot take manner adverbials freely. A solution to handle this is to distinguish between statives and non statives.
- (25) This is not to suggest, however, that because a rule does not adequately filter out all ungrammatical strings it is in principle not viable. For example, Freidin (1975:391) finds that there is no justification for discarding PASSIVE because it allows the ungrammatical string **John was behaved by himself* since this can be filtered out by an independently motivated constraint on pronominalization. Yet, when a transformation yields ungrammatical forms which cannot be filtered by independently motivated constraints and when other alternatives which do not include such a transformation are possible, it seems reasonable to work on the assumption that the transformation may be unnecessary.
- (26) Noam Chomsky (1957), *Syntactic Structures*, The Hague, Mouton
- (27) Such specifications must be available because the semantic function of a constituent is not predictable from a syntactic tree configuration - i.e. semantic functions cannot be interpreted in terms of grammatical relations as defined in Chomsky (1965).

LA MISE EN THEME COMME MISE EN DISCOURS

Ligia-Stela FLOREA¹

ABSTRACT. The article deals with the phenomenon of thematisation as an indispensable operation to an "induction into discourse". The standard complex sentence, active or passive, shows a thematic isomorphous structure with the grammatical structure, that is an unmarked structure. Any alteration in "the progressive sequence", the shifting of a SPrep or a SAdv at the beginning of the sentence going so far as to invert the two immediate constituents of the nucleus complex sentence (SN and SV) through the use of the hyperbate or the impersonal transformation - brings about a gap between the two structures that is thematic unmarked structure. A series of methods in modern French are mentioned, in order to dissociate the subject from the theme (the topic) or the phrastic theme from the discursive theme, having as result the integration of the assertion in the discourse.

1. Une voie d'approche courante de la communication verbale consiste à postuler qu'elle repose sur la transmission et l'échange d'informations. De quelque manière qu'on la conçoive (selon un modèle textuel ou cognitif), il est généralement admis qu'à part une structuration syntaxique, le message comporte une organisation thématique lui permettant de distinguer ce qui est nouveau au plan informationnel de ce qui est ancien ou donné.

Suivant la perspective adoptée, cette distinction a été décrite en termes de sujet et de prédicat logiques (Sechehaye, 1950) de thème et de rhème (Ecole de Prague, 1964-68), d'élément présupposé et d'élément focalisé (Chomski, 1969), de topic et de comment (travaux anglo-saxons) sur lesquels Zemb a calqué en 1978 les termes de topique et de commentaire.

L'intérêt attaché au thème et à la thématization, qui remonte, selon Lyons (1990) au XIX-e siècle, s'est considérablement accru vers les années '60 avec l'extension du champ de la recherche linguistique au domaine transphrastique et grâce surtout à l'impact exercé par les travaux de l'Ecole de Prague. On s'est aperçu alors que le phénomène en question, comme tant d'autres du reste, offrait un aspect différent, suivant qu'on l'envisageait au niveau de la phrase ou à celui du discours.

En France, deux publications témoignent notamment de cette prise de conscience: l'étude de F. Corblin sur l'emphase, parue dans Le Français Moderne, no 1 de 1979 et celles que réunit le no 78 de Langue Française, datant de mai 1988, sous l'intitulé générique "Le

¹ Université "Babes-Bolyai", Faculté des Lettres, 3400 Cluj-Napoca, Roumanie.

thème en perspective"².

Dans la voie ouverte par ces auteurs, notre contribution se propose d'examiner en premier lieu la différence entre thème de phrase et thème de discours et, en second lieu, quelques mécanismes et procédures de thématisation à l'oeuvre dans le discours oral.

2. Pour définir le concept, nous adoptons le point de vue de la linguistique cognitive, qui nous semble le mieux approprié à notre démarche.

Le thème est le point d'ancrage, l'amorce de l'énoncé, ce que le locuteur se représente comme un acquis pour lui et pour son interlocuteur (Cadiot, 1988). Selon les tenants du "sujet psychologique", le point de départ cognitif du message coïncide donc avec le point de départ communicatif.

Le choix du thème est fonction de sa "prédominance" ou "saillance" psychologique au moment de l'énonciation. Ce qui fait que tel référent soit plus saillant que tel autre c'est parmi d'autres facteurs, sa présence, plus ou moins actuelle, dans l'univers de discours, que Berendonner appelle d'une façon plus suggestive "mémoire discursive" (apud Kleiber, 1992).

La plupart des langues assignent au thème une position initiale dans la phrase, ce qui lui a attiré l'étiquette plaisante de M.A.K. Halliday: "le porte-manteau auquel le message est accroché" (apud Lyons, 1990).

Ainsi, dans John saw the play yesterday ou Jean a vu la pièce hier le thème est le sujet de la phrase, tandis que dans Yesterday John saw the play ou Hier, Jean a vu la pièce le thème est fourni par le complément circonstanciel.

Le rhème ou le "focus", selon Halliday, c'est ce que le locuteur dit à propos du thème ou ce qu'il considère comme quelque chose de nouveau au plan informationnel³.

² Ce numéro réunit les contributions de P.Cadiot, B.Fradin, A.Kihm, J.M.Marandin, N. Dittmar, M.de Fornel.

³ Dans Language structure and language function, de 1970, M.A.K.Halliday distingue nettement structure thématique, qui organise la phrase en tant que message dépendant d'un contexte, et structure informationnelle, qui oppose ce qui est nouveau au plan informationnel à ce qui est ancien ou donné. A ce niveau, le thème n'est pas automatiquement un "support" de l'information apportée par le rhème. Il peut, quand le locuteur introduit un nouveau thème, véhiculer un contenu nouveau ou inconnu.

Du reste, entre les contenus thématiques et rhématiques, il y a rarement une complémentarité stricte: en général on constate des recoupements plus ou moins importants (cf. Cadiot, 1988).

La focalisation de l'information nouvelle se réalise, en français et en anglais, par des moyens prosodiques (courbe intonatoire) ou par certains "dispositifs" syntaxiques (phrase clivée et pseudo-clivée, traduisant les termes anglais "cleft and pseudo-cleft sentence").

Ainsi, à partir de Jean a vu la pièce hier, on peut obtenir trois messages différents, suivant la portée de l'accent d'insistance qui est déterminée à son tour par l'incidence de l'interrogation:

Qui a vu la pièce hier? - Jean a vu la pièce hier

(C'est Jean qui a vu la pièce)

Qu'a-t-il vu, Jean hier? - Jean a vu la pièce hier

(C'est la pièce qu'il a vu et non pas le film "Hamlet")

Quand a-t-il vu la pièce? - Jean a vu la pièce hier

(C'est hier qu'il a vu la pièce)

3. Il y a donc une structure thématique inscrite, d'une manière plus ou moins évidente, dans la structure grammaticale de la phrase standard. Celle-ci est intimement liée en français, langue ayant perdu la flexion casuelle, à l'ordre des mots.

Or, il s'avère que les modifications qui affectent la "séquence progressive" sont fonction des rapports qui s'établissent entre les trois niveaux d'organisation de la phrase:

- le niveau sémantique (idéationnel), qui structure les données de l'expérience: procès, actants, circonstants;

- le niveau syntagmatique, qui organise ces données en suites ordonnées et hiérarchisées: SN sujet + SV préd.;

- le niveau thématique (informationnel) qui confère à ces éléments un certain rôle dans la dynamique communicative: thème ou rhème.

Selon la façon dont ces trois plans interfèrent, plus exactement, selon qu'il y a ou non un écart entre actant₁(agent), SN sujet et thème, on a affaire à une séquence thématiquement marquée ou non-marquée.

Ainsi, la phrase active, organisée selon le modèle canonique sujet + verbe + complément et nommée de ce fait "séquence progressive", consacre la triple conjonction du sujet, de l'agent et du thème, ce qui la rend neutre du point de vue thématique:

Jean se souviendra longtemps de cette histoire

Mon père a vendu la maison l'année dernière

L'antéposition du SPrép ou du SAdv confère à ces éléments, en dépit de leur fonction syntaxique, un rôle de thème propre:

De cette histoire, Jean se souviendra longtemps

L'année dernière, mon père a vendu la maison

Lorsque c'est l'actant, (patient) qui assure la fonction sujet, occupant du même coup une position thématique, on est en présence d'une tout autre structure: la phrase passive.

La maison a été vendue par mon père l'année dernière

Elle résulte donc du besoin de constituer en thème l'objet du procès, qui devient ainsi autonome à l'égard de l'agent. Relégué en position de thème propre, celui-ci n'est plus obligatoirement exprimé dans la phrase

La maison a été vendue l'année dernière

Enfin, la phrase impersonnelle présente un cas typique de sujet non-thématique et dérive, comme la précédente, de la permutation des syntagmes: SN sujet et SV prédicatif.

L'énoncé Il reste encore trois places, proféré par l'ouvreuse à l'entrée d'une salle de spectacle, fait du SN sujet "logique" ou "réel" le véritable noyau informationnel, ou, dans les termes de Perrot (1974) un "apport" qui s'oppose en tant que tel au verbe, perçu ici comme un simple "support" ou ancrage de l'information

Pas plus que le verbe, le pronom impersonnel n'est porteur d'information, jouant le seul rôle de marque de personne. Et comme celle-ci n'est qu'une "personne d'univers", c'est-à-dire une "non-personne" - le terme est à prendre ici à la lettre et non dans le sens de Benveniste - le pronom forme avec le verbe un continuum référentiel.

Du reste, à y regarder de plus près, on se rend compte que bon nombre de phrases impersonnelles n'admettent pas facilement un équivalent personnel. Tout en étant une séquence grammaticalement bien formée, une telle phrase n'en serait pas moins inadéquate du point de vue discursif

Il reste encore trois places Trois places restent encore

Il lui prit une de ces envies Une de ces envies lui (le) prit

Il arriva des choses bizarres Des choses bizarres arrivèrent

Enfin, il y a des tours impersonnels qui n'ont pas d'équivalent personnel: il s'agit de ton avenir, il convient d'en parler, il te faut du courage, il est dix heures, il fait beau (jour), etc.

Toujours est-il que, vu l'écart qu'elle produit entre le sujet "logique" et le thème d'énoncé, la phrase impersonnelle est plus marquée au plan informationnel que la phrase passive ou que la phrase active à terme détaché (sans rappel).

4. Outre les clivages ou pseudo-clivages contrastifs⁴ qui servent à focaliser un SN, un SPrép ou toute une proposition:

Ce qui compte surtout pour eux, c'est l'enfant

Ce que je leur reproche, c'est leur politique

Ce qui me console, c'est qu'elle ait changé aussi

la langue dispose d'autres "dispositifs" syntaxiques mis au service de l'ancrage énonciatif.

Il s'agit notamment de certaines structures avec avoir et de ce qu'on appelle en général "tours à présentatif". Dépourvus d'autonomie sémantique, le verbe avoir ainsi que les présentatifs il y a, c'est, voilà n'y ont d'autre rôle que d'assurer l'embranchement énonciatif des séquences qu'ils construisent, en mettant face à face un "thème de phrase" et un "thème de discours".

Des énoncés purement descriptifs du genre:

J'ai les lunettes sales

Tu as les mains qui tremblent

Paul a sa femme qui est malade

On a la voiture en panne

seraient, en version "directe", c'est-à-dire avec la copule être, et hors d'un récit qui autonomise les objets, tout à fait inadéquats du point de vue discursifs: Mes lunettes sont sales, Tes mains tremblent, Notre voiture est en panne, La femme de Paul est malade.

La conversion des structures avec être en structures avec avoir entraîne le décumul des

⁴ Voir à ce propos l'étude de A. Valli, Les constructions "pseudo-clivées en français", parue dans "Recherches sur le français parlé", no 3, 1981 (publication du GARS, cf. note 5).

deux thèmes - phrastique et énonciatif - entre lesquels il y a un rapport d'inclusion ou de recouvrement référentiel (Cadiot, 1988). En explicitant la possession aliénable ou non-aliénable (moi - mes lunettes, toi - tes mains, nous - notre voiture, Paul - sa femme), le verbe avoir ne fait qu'embrayer l'assertion descriptive sur la situation d'énonciation, donc effectuer sa "mise en discours".

Tout en offrant un dispositif parallèle au précédent, les tours avec il y a, c'est, voilà n'en représentent pas moins un autre cas de figure, en ce sens que l'extériorité du thème de discours par rapport à l'énoncé-phrastique va cette fois jusqu'à l'effacement et à l'implication.

Dans des exemples comme:

Attention! Il y a le vase qui va tomber

Papa, viens! Il y a Toine qu'est dans la rue

C'est Jean qui rentre. C'est la messe qui commence

Voilà le jour qui baisse. Voilà Simone qui arrive

le point de départ cognitif du message n'est pas verbalisé: il s'agit de la perception visuelle ou auditive d'un référent situationnel qui, grâce à sa pregnance psychologique se voit ériger en thème de discours.

La relation entre ce dernier et le thème phrastique est toujours une relation de type métonimique, mais perçue cette fois comme un lien causal entre un signal et sa source: le bruit des pas annonce l'arrivée de Jean, le son des cloches annonce le début de la messe, l'homme qu'on a aperçu dans la rue est Toine, la femme qu'on voit arriver est Simone, si l'on veut allumer c'est parce que le jour baisse, etc.

Mais pour saisir ces énoncés dans leur fonctionnement réel, il convient de les réinsérer à la dynamique de l'échange: ils apparaissent alors (entre autres) comme une réaction verbale à un stimulus du même ordre:

- C'est quoi, ce bruit?
- Des peupliers qu'on abat.
- Dis donc Bernard...
- Quoi?
- Une drôle de chose qui m'arrive.
- Qu'est-ce qu'il y a?

- Un camion qui a été accidenté.⁵

5. Les dispositifs syntaxiques qu'on vient d'examiner et dont la plupart figurent parmi les structures préférentielles du français quotidien nous font sortir progressivement des cadres de la phrase grammaticale pour atteindre ce qu'il est convenu d'appeler actuellement "configurations discursives".⁶

Un exemple typique à cet égard est celui de l'emphase, qui se définit, selon F. Corblin (1979), comme une "option textuelle" en tant qu'elle permet au locuteur d'utiliser le langage d'une manière appropriée au contexte verbal et non-verbal (cf. Halliday, 1970).

On ne va pas décrire le mécanisme linguistique de l'emphase, traditionnellement appelée "dislocation" ou "segmentation", car il a fait l'objet de quelques analyses extrêmement minutieuses (Corblin, 1979, Fradin, 1988, de Fornel, 1988).

On ne fera que mentionner trois propriétés définitoires du phénomène en question. L'emphase porte une atteinte plus ou moins sérieuse à la continuité de la phrase, qui acquiert ainsi une allure hachée, nerveuse. Le lien entre le ou les syntagme(s) disloqué(s) à gauche et/ou à droite et le noyau de la phrase est assuré par l'anaphore pronominale et par les effets de débit et d'intonation.

En tant que procédé de thématization, l'emphase concourt aussi bien à l'embranchement énonciatif qu'à la progression du discours: le rôle de la dislocation gauche est d'introduire un thème dont il sera question par la suite, alors que celui de la dislocation droite est de mettre à l'arrière-plan un thème déjà évoqué dans le contexte.

- Tiens, il y a le bateau de Lise qui est resté sur la pelouse. Il flotte sur le gazon. le bateau de Lise.

Cet exemple réunit deux procédés: le tour à présentatif, qui pose l'existence du

⁵ L'ellipse du présentatif dans la réponse, phénomène relevant de l'anaphore et par là, de la cohésion discursive, réduit la séquence à un SN suivi d'une relative "non-standard": au lieu d'opérer une restriction sur la sphère sémantique de l'antécédant en lui apportant une qualification plus ou moins nécessaire, cette relative focalise l'information nouvelle, assumant toute entière sa fonction rhématique.

⁶ Terme accrédité par les travaux du GARS (Groupe Aixois de Recherches en Syntaxe), notamment ceux de Claire Blanc-Benveniste, José Deulofeu et Colette Jeanjean.

réfèrent dans l'univers perceptif des deux locuteurs, et la dislocation droite, qui met à l'arrière-plan un réfèrent déjà identifié.

- Tu as écouté les nouvelles ce matin?

- Non, Pierre, mon poste de radio, il n'y a pas fait grand-chose.

La réponse négative appelle une justification qui, grâce à l'emphase, survient d'une manière aussi prompt que percutante. La double dislocation gauche met au premier plan les deux facteurs responsables de la non-réception des nouvelles.

- Ben je voudrais un pardessus très bon et si possible...

- Ben prenez de l'arraché!

- De l'arraché? qu'est-ce que c'est que ça?

- Ben c'est un tissu, un tissu épais, de belle qualité.

- De belle qualité, chaud?

- Ah pour ça, pour être chaud, c'est chaud...

De l'arraché assume successivement une fonction rhématique, quand il apporte une solution au problème "pardessus", et une fonction thématique, quand il s'agit d'en préciser le sens. Une fois l'objet défini, le discours va enchaîner sur ses qualités. La dernière réplique nous livre une séquence apparemment tautologique: le segment est chaud se voit assigner à la fois un rôle de thème et de rhème, mais c'est pour effectuer deux opérations distinctes: un "jugement thétique", quand il pose la qualité, et un "jugement catégorique", quand il en affirme la relation à l'objet.

Poussée à ses dernières limites, jusqu'à la suppression des liens anaphoriques qui rattachent le terme détaché au reste de l'ensemble, l'emphase engendre une autre configuration discursive: la phrase segmentée. Dans des exemples tels que:

Ta femme, ça va? Mr. Durand, tu connais?

Yvette Horner, je n'aime pas tellement.

Ces souliers, j'écrase les pieds de tout le monde.

la cohésion des deux segments, si cohésion il y a, repose uniquement sur des marques suprasegmentales: débit, courbe intonatoire, accentuation. Le discours dialogué en fait un large usage:

- Avez-vous des nouvelles de la future maman?

- Oui, d'excellentes nouvelles. Elle est à Pau...
- Et le mari, elle a de bonnes nouvelles?
- Il est dans un coin tranquille.

Ce dialogue nous offre un exemple typique de changement de thème, ce qui amène la réalisation du SN constituant le nouveau thème en position initiale, malgré la fonction objet que lui impartit le verbe "avoir des nouvelles".

La remarque qui s'impose au terme de cette succincte analyse de dialogues est que, tout en créant une certaine discontinuité dans la structure de l'énoncé, discontinuité qui frise souvent l'incohérence, l'emphase par dislocation ou par segmentation concourt à insérer l'énoncé dans la dynamique communicative, à assurer la cohésion et la progression du discours.

En tant qu'elle sert à effectuer non seulement l'embrayage énonciatif mais aussi l'enchâssement de la phrase dans un développement textuel, l'emphase est un procédé générateur de configurations discursives.

6. En conclusion, les concepts de thème vs rhème, de support vs apport, de présupposé vs focus ou de topique vs commentaire relèvent d'un mode d'organisation de la phrase qui transcende aussi bien le niveau syntaxique que sémantique, étant une condition sine qua non de la "mise en discours".

La phrase standard, qu'elle soit active ou passive, présente une structure thématique isomorphe de la structure grammaticale et, de ce fait, non-marquée.

Toute atteinte portée à la séquence progressive - détachement d'un SPrép ou d'un SAdv en tête d'énoncé et jusqu'à l'inversion des constituants immédiats de la phrase (SN et SV) par l'application de l'hyperbate ou de la transformation impersonnelle - engendre un écart plus ou moins important entre les deux structures, autrement dit, une structure thématique plus ou moins marquée.

Le français actuel dispose de toute une gamme de procédés qui, en dissociant sujet et thème, voire thème phrastique et thème discursif, concourent à embrayer l'énoncé sur la situation d'énonciation, à effectuer sa mise en discours:

- moyens prosodiques (débit, intonation, accent d'insistance);

- clivages ou pseudo-clivages contrastifs servant à focaliser un SN, un SPrép ou toute une proposition (c'est...qui/que, ce qui/que...c'est, ce qui/que...c'est que, etc.);
- dispositifs marquant le décumul entre thème phrastique et thème énonciatif en rapport d'inclusion ou de recouvrement référentiel (structures avec avoir, tours à présentatif il y a, c'est, voilà);
- l'emphase générant des configurations discursives (constructions disloquées ou segmentées) qui assurent, outre l'embrayage énonciatif, l'insertion de l'énoncé dans la dynamique communicative.

BIBLIOGRAPHIE

- B a l l y, Ch., 1950, Linguistique générale et linguistique française, Francke, Berne.
- C a d i o t, P., 1988, Le thème comme synecdoque, dans "Langue Française", no 78.
- C h o m s k y, N., 1969, Structure profonde, structure superficielle et interprétation sémantique (apud Lyons, 1990).
- C o r b l i n, F., 1979, Sur le rapport phrase-texte. Un exemple: l'emphase, dans "Le Français Moderne", no 1.
- D e F o r n e l, M., 1988, Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation, dans "Langue Française", no 78.
- F l o r e a, L.S., 1983, Structure et agencement de la phrase orale. Le modèle TOPIC-COMMENT, dans "Revue Roumaine de Linguistique", no 3.
- F r a d i n, B., 1988, Approche des constructions à détachement. La reprise interne, dans "Langue Française", no 78.
- K i h m, A., 1988, Récupérer un thème. Une étude contrastive, dans "Langue Française", no 78.
- K l e i b e r, G., 1992, L'anaphore: d'un problème à l'autre, dans "Le Français Moderne", no 1.
- L a r s s o n, E., 1979, La dislocation en français. Etude de syntaxe générative, Etudes Romanes de Lund, Gleerup.
- L y o n s, J., 1990, Sémantique linguistique, Larousse, Paris.
- M a r a n d i n, J.-M., 1988, A propos de la notion de "thème de discours". Eléments d'analyse dans le récit, dans "Langue Française", no 78.
- P e r r o t, J. et L o u z o u n, M., 1974, Message et apport d'information: à la recherche des structures, "Langue Française", no 21.
- S e c h e h a y e, A., 1950, Essai sur la structure logique de la phrase, Champion, Paris.
- Z e m b, J.-M., 1978, La fallacieuse équipollence du "sujet" et du "thème", dans le "Français Moderne", no 4.

LE SOUCI DE GRAMMATICALITÉ

Liana POP¹

REZUMAT. Sînt luate în considerare enunțuri aparținînd unor grade de gramaticalitate distincte, tipologizate aici în **gramaticale**, **a-gramaticale** și **anti-gramaticale** (acestea din urmă prin **de-gramaticalizare** și **hiper-gramaticalizare**) Intenția este de a integra enunțurile neacceptabile pentru gramatică într-o descriere a discursului capabilă să le articuleze cu enunțurile gramaticale. Soluția discursivă plurinivelară pare să convină, integrînd fenomene distincte pe nivele distincte, și articulîndu-le în același timp.

0. Une contrainte difficile: la linéarité

Il faut de plus en plus, semble-t-il, admettre une non-évidence, à savoir que ce qui, dans nos messages verbaux, tant à l'oral qu'à l'écrit, est perçu comme **linéaire**, n'est qu'une succession contrainte par nos moyens de communication verbale: ceux-ci sont physiquement de l'ordre du **temporel**, et, plus généralement, du **continu**; en témoignent la linéarité de la chaîne écrite et la succession des paroles dans la chaîne orale. Mais il y a suffisamment de preuves qui nous obligent à reconnaître l'incapacité de cette linéarité à y couler les hétérogénéités du **naturel**, de ce qu'on étudie sous le nom d'énonciation - où **ruptures**, **détachements**, **répétitions**, **inachèvements**, **additions après coup**, **phrases amorphes** etc. sont monnaie courante. C'est bien parce que la pensée, qui est de l'ordre du **discontinu** (cf. Blanche-Benveniste, 1991: 64) - nous aimerions aussi dire du **spatial** - a souvent du mal à se conformer à ce qui s'appelle "**une phrase bien formée**", ou bien à l'ordre logique de la "**belle argumentation**". Il y a, de par la nature "complexe" du "monde représenté", (la réalité langagière nous le prouve) des liaisons difficiles à faire ou à exprimer dans leur simultanéité, des parallélismes inévitables ou, pis encore, des rapports inexistants. Sans compter, au niveau des performances verbales, les maladroites dans la mise en phrase ou en discours. C'est précisément ce qu'on évitait de reconnaître jusqu'à présent, épris comme l'on est de raison et d'ordre: **le malheur de la linéarisation**.

¹ Université "Babeș-Bolyai", Faculté des Lettres, 3400 Cluj-Napoca, Roumanie

1. Soumission à plusieurs ordres

1.1. Plusieurs principes et règles, qui ne sont pas toujours convergents, semblent présider à nos tentatives de communiquer. Telles, par exemple, les **règles de la politesse** ou du **ménagement des faces** en général, qui agissent contre les **règles de la clarté expressive**, de la **brièveté** et de la **vérité**. Un dilemme entre autres pour les locuteurs. Ou encore le **principe de pertinence** (ou de l'efficacité), contrevenant, tel qu'il est formulé par Sperber et Wilson, à la structuration **raisonnée** du discours. Quant au classique **principe d'économie** agissant à tous les niveaux de l'expression, il peut, lui aussi, porter atteinte à la clarté du message: une de ses variantes a récemment reçu l'étiquette de "**maxime de nonchalance**"(cf. Berrendonner, 1990). Un **code stylistique** - si le terme existe - est à l'œuvre également, comme principal "coupable" du phénomène de redondance. Et l'énumération peut continuer...

1.2. Ces macro-principes de la communication déterminent des principes structurants agissant directement au niveau de la "mise en forme": on distingue un **ordre scriptural** et un **ordre oral**, distincts généralement par une discipline **grammaticale** et **logique** accrue du premier par rapport au second. Au fond, la distinction réside dans des dichotomies du type: **artificiel vs naturel, censuré vs spontané, formel vs informel**, pour n'en citer que trois. Il y a donc lieu d'envisager les locuteurs harcelés par une multiplicité de principes, de règles, d'ordres, dont ils ont une compétence globale et où ils sont censés faire des choix plus ou moins conscients.

2. L'embarras du choix

La prépondérance d'un principe ou d'un autre aura des répercussions sur la forme du message en général, forme qui ne reste pas non plus en dehors d'un choix **conscient ou inconscient**. Si, par exemple, sous l'effet du principe de nonchalance une règle grammaticale a été enfreinte, un mécanisme réparateur peut se mettre en place pour y remédier. Ce choix formel n'est pas toujours fait, les locuteurs étant, eux aussi, **plus ou moins soucieux de la forme**. Ce que les manifestations verbales nous laissent conclure avec plus de certitude, c'est que le grammatical y est plus ou moins présent, et que le phénomène mérite donc une étude plus poussée. Nous nous contentons de signaler quelques phénomènes qui nous paraissent plus évidents, liés à la problématique de **mise en forme grammaticale**, sans entrer dans les détails

de sa détermination au niveau "macro" susmentionné. Car, comme nous l'avons déjà suggéré, cette mise en forme s'avère souvent difficile, pour des raisons non seulement subjectives - comme la spontanéité ou l'intention stylistique - , mais aussi objectives: l'hétérogénéité de ce que le monde nous "fait" représenter.

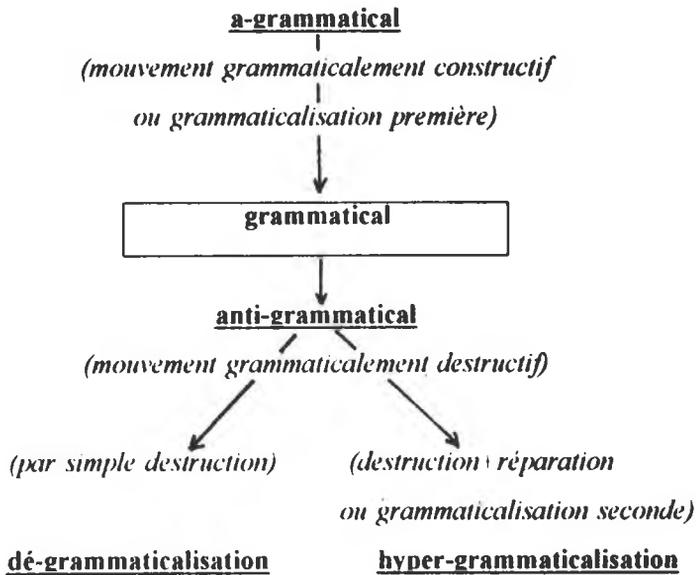
3. Degrés de grammaticalité

3.1. Qu'il existe un mouvement de mise en ordre semble utile à reconnaître, tout comme constater qu'il se fait d'abord au niveau de la pensée. Si les recherches parlent d'un "raisonnement démonstratif" (cf. Nannon, 1991: 110), c'est parce que les locuteurs, pour mieux se faire entendre, seront soucieux d'une mise en ordre facilitant le décodage. **Phrases bien formées et discours bien enchaînés** en sont les manifestations. Ce qui ne signifie pas, cependant que tout peut être parfaitement intégré dans la phrase ou - au niveau du discours - dans un ordre linéaire et parfaitement logique. Les séquences jugées *non intégrées* (cf. Morel, 1991) ou ce qu'on appelle des "*inanalysables*" *grammaticaux* (cf. Pop, 1992) nous le prouvent bien, sans toutefois être des formes incorrectes ou inacceptables. En plus, le fait que nos paroles soient mal enchaînées, coupées ou reprises est presque toujours perçu comme naturel. Il y a donc plus d'une raison pour regarder la **grammaticalité** en termes de **degrés**, et - ce qui est plus intéressant encore - , en termes de processus actif (positif ou/et négatif): c'est pourquoi nous proposons dans ce qui suit une discussion en termes de **grammaticalisation**.

3.2. La perspective n'est pas nouvelle si l'on se rappelle les termes - utilisés par Jakobson (1963) aussi - d'**a-grammatical** et d'**anti-grammatical**, pour cerner la distinction entre le langage informel et le langage poétique. Ceci équivaut à porter sur le langage des jugements plus nuancés, se situant sur une **échelle de grammaticalité**. D'après Jakobson, il y aurait un **non-grammatical involontaire** et un autre, qui serait **délibéré**. La perspective s'élargit ainsi vers le processuel, la première catégorie semblant inclure tout ce qui serait **antérieur** au grammatical (ne constituant pas des "écarts" proprement dits); dans l'autre, les "déviation" se subordonneraient à une fonction *expressive*, à une fonction *économique*, *pathologique* ou autre, et agirait, par rapport au grammatical, de façon **destructive**. Ce qui veut dire - croyons-nous - que, par rapport au premier cas, les séquences grammaticalement

bien formées seraient le résultat d'un **souci de mise en forme grammaticale**, qui est, d'évidence, un mouvement **constructif**. Pour ce qui est du mouvement **destructif**, il ne comporte pas toujours un simple **mouvement négatif**, mais peut se retourner sur lui-même pour un **deuxième travail, positif, réparateur**. Nous essayons d'y apporter des preuves dans ce qui suit.

3.3. Une représentation schématique de ce que nous avons en vue pourrait être la suivante:



4. L'a-grammatical

4.1. C'est dans le **l a n g a g e d e s e n f a n t s** n'ayant pas encore acquis le système grammatical qu'on trouve des séquences qualifiables d'a-grammaticales, ou encore dans l'apprentissage d'une **l a n g u e é t r a n g è r e**. C'est l'ordre naturel du discours qui est surtout à l'œuvre dans le premier cas, où une "empreinte grammaticale" n'a pas encore eu le temps de s'installer ou encore se trouve installée à des degrés variables. Pour le second, on a affaire à une interférence de codes, où la construction du nouveau se fait par rapport à l'ancien. Dans les deux cas, il peut y avoir compréhension même pour des énoncés grammaticalement incorrects. C'est bien ce qu'on pourrait nommer un **pré-grammatical**. Une phrase citée par Hudelot dans *Langages no. 59* (1980: 67) atteste plusieurs phénomènes, ce

n'est que ce qu'il appelle "système approximatif" dans l'apprentissage de la première langue qui nous intéresse dans ce paragraphe:

(1) *Des casques et ce sont les ceux qui z'éteignent le feu.*

Ou encore:

(2) *Ça existe mais tiens moi tout à l'heure euh quand je voudrai que je dessine et ben je ferai un sapin.*

La phrase suivante citée dans *Langages no. 57* atteste une connaissance insuffisante du système grammatical, cette fois de l'anglais langue étrangère:

(3) *There was several minutes to wait.*

La phrase y est évidemment dite "agrammaticale" (1980: 88). Des exemples de ce type sont très nombreux.

4.2. Le discours émotionnel, abrupt lui aussi, ignore en grande partie les "phrases bien formées". Ce qui n'empêche pas de considérer la majorité des messages comme parfaitement acceptables. La grammaticalité s'y trouve en position d'infériorité face à la logique naturelle du **fragmentaire**, du **discontinu** qui y domine. La dynamique verbal/non verbal, présupposé/posé/implicité laisse peu de place aux "phrases" dans le sens propre du terme. Ce ne sont que des séquences difficilement analysables du point de vue de la grammaire, avec ce que les grammairiens appellent **phrases segmentées**, **séquences incidentes**, **inachèvements**, **ellipses**, **propositions inanalysables**, **mots de remplissage**, **détachements** etc. Autant de manquements à la complétude grammaticale, à la continuité, à l'analysable en termes de "fonctions" distinctes, ou encore à des relations au sens grammatical du terme: c'est bien là qu'on parle de "**relation zéro**", de **sous-entendu**, de **d'incomplétude**, de "**amorphe**", de **extrapositions** etc. Dans une description plurinivellaire où un niveau à part est distingué pour toute opération discursive distincte (cf. Pop, 1992), l'énoncé (2) cité ci-dessus aurait une représentation comme suit:

(2)

Ip	tiens		
s	mais	moi	je voudrai
D	Ça existe	tout à l'heure	quand
Pd	euh		

Ip		
s	que	
D	je dessine	je ferai un sapin...
Pd	eh ben	

Ip = opération de type interpersonnel; s = opération de type subjectif;

D = opération discursive principale; Pd = opération de type paradiscursif.

Interjections - fussent-elles appels à l'interlocuteur(*tiens*), **hésitations** (*euh*) ou encore **mots de remplissage** (*et ben*) -, **détachements** (*moi*), **mots coordonnateurs** qui ne coordonnent point (*mais*) se retrouvent tous, dans les transcriptions ordinaires, sagement alignés, et incapables de suggérer quoi que ce soit de leurs "places distinctes" dans le discours. Aussi avons-nous proposé une distribution capable de rendre visible leur hétérogénéité; cette hétérogénéité, à son tour, peut mieux expliquer la difficulté qu'ont ces éléments à être grammaticalement "bien liés". Ainsi, la séquence dialogale suivante:

(4) "- Cinquante milliards¹, monsieur le Ministre ...²/ De trou...³/ De manquants...⁴/
Eh!⁵ je vous cause!⁶ Cinquante milliards!⁷
- Eh bien,⁸ en effet!⁹ brave Bedhour...¹⁰ Hou la la...¹¹ Ben,¹² dites-moi!...¹³/ On se
douterait pas...¹⁴ Pas rien...¹⁵ En effet,¹⁶ une paille!...¹⁷ Eh bien,¹⁸ eh bien.^{19/n}

(Conchon, d'après *LI'* no.89 1991:15)

peut poser assez de problèmes à une analyse syntaxique: **ellipses** (1, 3, 4, 7, 14, 15, 17), **vocatifs** (2, 10), **interjections** (5, 8, 11, 12, 18, 19), **adverbes pro-/hors-phrases** (9, 16), **mots de remplissage** (13); avec une seule proposition complète, à fonctions intrapropositionnelles "analysables", mais cependant incorrecte (6), et une autre (14) où le verbe se trouve actualisé en **sous-valence**. Un vrai discours **informel**, avec toutes sortes de "**phrases amorphes**" (le terme appartient à Jespersen, 1937/1971).

5. Grammaticalisation première ou le travail constructif

5.1. L'effort de grammaticalisation agit surtout dans les situations de ce qu'on appelle l'**interlangue** chez les étrangers, mais les natifs le connaissent aussi. La recherche de la "bonne expression" se fait du côté du lexique et de la grammaire à la fois. En témoignent de façon explicite presque tous les discours oraux - où des **opérations para- et métadiscursives**

sont à l'œuvre afin de régler la forme de présentation du message. Dans l'exemple pris au discours enfantin ci-dessus (1), un travail de correction essaye pourtant de s'exercer sur l'expression: le choix s'y fait entre *les* et *ceux*, afin de "mettre la forme qui convient":

(1)

Md	et ce sont	ceux qui (éteignent) le feu
D	Des casques	
Pd	les	z'éteignent

où Md = opérations de type métadiscursif.

Des autocorrections sont effectuées à divers niveaux. L'exemple suivant en est une, effectuée sur un "faux départ" au niveau syntaxique, :

(5) *"Je n'aurai pas la moindre chance de prouver, même à toi, que je n'ai pas... que ces millions ne sont pas à moi"*

(Sulitzer, d'après *LF no. 89* 1991:12)

En représentation plurinivellaire, le travail de correction est un passage continu du niveau *paradiscursif* de l'expression en train de se faire (*Pd*) au niveau *métadiscursif* des opérations de reformulations (*Md*), le tout en vue de la constitution du niveau *discursif* de base (*D*):

(5)

Md		que ces millions (...)
s	même à toi,	
D	Je n'aurais pas(...),	que ces millions (...)
Pd		que je n'ai pas...

Pour les discours écrits, le travail n'est évident qu'au cours de la rédaction du texte (effacements, corrections etc), la forme finale se présentant, du moins dans l'intention des scripteurs, comme grammaticalement parfaite et logiquement bien argumentée. Dans le travail en classe, l'enseignant va effectuer des corrections similaires à celles qui sont commentées dans l'ELA no.81 (1991:16), dont voici une:

(6) *Il faut pas écrire "i z'ont pas", mais "ils n'ont pas".*

6. L'anti-grammatical ou le travail destructif

6.1. Dé-grammaticalisation

Un premier mouvement grammaticalement destructif serait, à notre avis, celui qui est subordonné à une **fonction économique** du langage et qui agit en réduisant au maximum la forme "requisse" par le "bon usage". Il s'agit:

- d'abréviations de vocables par troncation ou élision:

ils > i; je > j', etc.

- de réductions de syntagmes ou de corrélatifs:

il faut > faut; ne... pas... > pas; il y a > ya, etc.

- d'ellipses de toutes sortes, permises par ce qui a été appelé la "**syntaxe mixte**" du verbal et du non verbal (cf. Slama-Cazacu, 1973):

(7) - (*geste, indiquant un gâteau*)

- *J'aime pas.*

L'équilibre de l'énoncé *J'aime pas*, avec verbe utilisé en sous-valence, sera retrouvé dans le contexte de son énonciation qui contient, par le geste susmentionné, l'"objet direct" absent du **dire**. C'est un cas des plus naturels de fonctionnement discursif, avec mouvement parallèle du verbal et du non verbal. Dans nos représentations plurinivellaires, ceci aurait la forme:

(7)

Is	(gâteau)
s	J' aime pas

où Is = niveau intersémiotique du discours (des manifestations non verbales).

6.2. Grammaticalisation seconde ou les mouvements réparateurs

Si le non verbal n'offre pas de "compléments" à une structure en déséquilibre, celle-ci se fera souvent suivre d'un mouvement réparateur, consistant en des **appuis** divers, telles les **chevilles grammaticales** ou les **reprises**. Quelques situations nous semblent illustrer le phénomène:

6.2.1. l'apposition stylistique avec le tour inversif *ce diable d'enfant*, en roumain *dracu ăsta de copil*, où la préposition **de**, vide de sens, ne fait que rétablir une liaison perdue par l'inversion emphatique.

6.2.2. Dans les structures emphatiques exclamatives: *insensé que je suis!*, en roumain: *zăpăcit ce sînt!*, les "conjonctifs" *que*, respectivement *ce* (le terme de "conjonctif" est pris à Dessaintes, 1962) vont rétablir les rapports bouleversés par l'inversion. *Que* du français, tout comme le roumain *ce*, ne semble guère coïncider ici avec *que* (ou *ce*) des séquences: *Que je suis insensé!*, respectivement *Ce zăpăcit sînt!* du roumain.

6.2.3. Quelques **présentatifs**, sans fonction syntaxique, sont censés appuyer des mises en relief:

(8) *C'est vous qu'on appelle.*

(9) *C'est impossible de partir ainsi.*

(10) *Il y a un monsieur qui vous cherche.*

Une représentation en termes de "niveaux discursifs" comme:

(10)

s	Il y a	qui
D	un monsieur	vous cherche.

marquerait avec plus d'évidence, dans nos descriptions, la non-intégration syntaxique du présentatif, ainsi que son appartenance à un niveau emphatique, de type subjectif (s). Le discours descriptif s'en détache, pour se montrer comme *prédication à part* au niveau de l'information principale, D.

6.2.4. Dans les **détachements**, le terme extraposé ne compte pas non plus pour fonction grammaticale dans la proposition/phrase et doit donc être **repris** à l'intérieur de celle-ci, afin d'y occuper la "place" habituelle qui lui y est assignée ordinairement. Les "causes" de ces détachements s'avèrent être en général des attitudes **nonchalantes**, voire négligentes envers l'expression, des intentions **emphatiques** ou d'**efficacité**, produisant, en général, un discours redondant. Tels:

(11) *Le marié, comment était-il habillé?*

(12) *Je n'y vais pas, à Paris.*

(13) *Les enfants, je les ai vus partir.*

En représentation plurinivellaire, (11) serait:

(11)

Ip	comment était-il habillé?"
s	Le marié,

où le terme détaché, pris pour une *prédication à part de type subjectif (s)*, ne dérange pas la "bonne formation" de la proposition principale, ici interrogative en **Ip**. Deux détachements sont à l'œuvre dans l'exemple suivant (14): l'un par rapport à *ça existe pas*, et l'autre par rapport à *i dit que*. L'incise *i dit que*, quant à elle, sera *liée* à la proposition suivante par l'intermédiaire de *que*:

(14) *Attends, le Père Noël, lui i dit que ça existe pas.*

(Hudelot, *LF* 59/ 1980: 67)

Ip	Attends,
Id	i dit que
s	le père Noël, lui
D	ça existe pas.

Pour les quatre ruptures dans cette "phrase"(séquence incidente à l'impératif, deux détachements et une incise), des mécanismes réparateurs sont mis en œuvre, à l'aide de mots tout à fait vides de sens: **reprises** des termes détachés par des *pronoms* et la *conjonction que*. La continuité/linéarité de cette séquence hétérogène est ainsi "sauvée" à l'aide de deux propositions "analysables" en fin de séquence, qui ont des fonctions réparatrices pour les mises en évidence/les "faux départs" des détachements au milieu de la "phrase". L'effet en est, croyons-nous, de **hyper-grammaticalité**, conséquence naturelle de ce travail de "réhabilitation" grammaticale auquel le locuteur a été obligé de fait appel.

7. Conclusions

De plus en plus souvent, comme le prouvent nos exemples, le mot **phrase** doit être pris dans un sens plus large que celui qui est admis par la grammaire: celui d'**énoncé**. De plus en plus souvent devons-nous donc aller vers des **solutions discursives intégratrices de la grammaire**. Elles réclameraient d'une analyse

qu'elle considère comme unités fonctionnelles non plus des prédicats/des phrases,

mais des *prédications*, avec, comme actualisations, des *énoncés plus ou moins grammaticalisés*.

La **phrase grammaticale** proprement dite (et la grammaire donc) aurait ainsi sa place bien distincte à côté des **énoncés informels** ou "**inanalysables**" dont la grammaire n'est pas à même de rendre compte. **Dans une perspective articulant le discursif et le grammatical, les énoncés "analysables" grammaticaux seront, à même titre que les énoncés grammaticalement "inanalysables", des actualisations de prédications.** Un jugement non pas en terme de **grammatical vs non grammatical**, mais en termes de **degrés de grammaticalité** pourrait ainsi se fonder sur une perspective d'analyse plus concessive, mettant à profit les acquis de la grammaire et de l'analyse du discours (monologal et dialogal) à la fois.

BIBLIOGRAPHIE

- Berrendonner, A. (1990) *Attracteurs*, dans "Cahiers de linguistique française" no.11: 149-158.
- Blanche-Benveniste, C. (1991) *Les études sur l'oral et le travail d'écriture de certains poètes contemporains*, dans "Langue française" no 89: 52-71.
- Dessaintes, M. (1962) *L'analyse grammaticale au seuil de la stylistique*, La Procure.
- Danon-Boileau, L., Meunier, A., Morel, M.-A., Tournade, N. (1991) *Intégration discursive et intégration syntaxique*, dans "Langages" no 104: 11-128.
- Jakobson, R. (1963) *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- Jespersen, O. (1937,1971) *La syntaxe analytique*, Minuit.
- Nannon, E. (1991) *Mettre au tableau, mettre en tableaux, ou comment structurer les discussions d'enfants? Logique naturelle et formalisations écrites*, dans "Etudes de linguistique appliquée" no 81: 95-118.
- Pop, I. (1992) *Les "inanalysables" des grammaires La solution discursive plurinivellaire*, dans "Actes du XX^e Congrès de Linguistique Romane" Zürich 6-11 avril 1992, Tome II, s II: 17-28.
- Slama-Cazacu, T. (1973) *Sintaxa dialogata*, dans "Studii si cercetari lingvistice" 3-4:
- Sperber, D., Wilson, D. (1989) *La pertinence*, Minuit.

UTTERANCE AS TESTIMONY OF THE TEXT

Carmen VLAD¹

REZUMAT. - Enunțul, mărturie a textului. Reluând mai vechea distincție dintre frază și enunț (En), studiul susține un punct de vedere care acordă abordării esențiale (pragmatico-semantice) rolul decisiv în cercetarea textuală. Examinarea tipurilor de relații de sens posibile în En conduce la concluzia că acesta poate funcționa, la limită, ca text (complet). Pe de altă parte, se argumentează că manifestarea unei incompletitudini în sfera sensului enunțial este tocmai mărturia apartenenței unui En la un text de a cărui interpretare depinde propria lui interpretare.

*La plaisir de la phase est
très culturel. L'artefact créé par
les rhéteurs, les grammairiens, les
linguistes, les maîtres, les écrivains,
les parents, cet artefact est mimé d'une
façon plus ou moins ludique"*

R. Barthes, Le plaisir du texte, p. 81.

It was in 1972 when T. A. van Dijk talked about the capacity of utterance to be the *testimony* of text (to which it may have belonged), rather than the token of a clause- sentence. The way linguistics developed later on enables us to consider new elements relating to the idea voiced by the Dutch author, one of the founders of text theory, whose contribution in this field is unanimously acknowledged and appreciated nowadays.

What I propose to do in this paper is to bring further arguments in favor of the idea that U (the utterance) contains, theoretically speaking, all the clues necessary to demonstrate its membership of a text (text segment). With respect to its concrete actualization (i. e., in terms of its effective existence), it contains at least some of these clues. In the latter case, the textual marks (actual indices of a text membership) can be pointed out by analytical and procedural means, more and more accurately elaborated for a continuously growing class of phenomena.

¹ "Babeș-Bolyai" University, Faculty of Philology, 3400 Cluj-Napoca, Romania

The question of the relations between clause -sentence, on the one hand, and utterance, on the other hand, has been much debated and it has received very different answers in the course of the textological debates of the past 10-15 years. In spite of this astonishing diversity, what can no doubt be noticed is the existence of a common theoretical ground, containing ideas that reflect a more flexible and nuanced vision, opposed to the very strict spirit of the beginnings.

In the following, we will refer only to some recent aspects of the problem, then we will indicate a possible way of understanding U as a textual nucleus, generally speaking, or as *testimony* of a particular text in the case of its actualization.

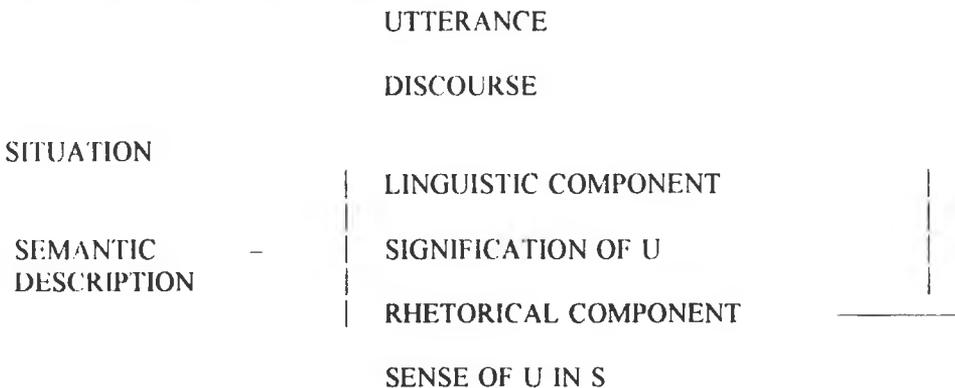
It was not by mere chance that Benveniste (1966, p. 129-130), during his examination of the levels of language, observed the special status of sentence by which *"we leave behind the domain of language as a sign system is and we enter another universe, that of language as a means of communication, whose expression is discourse"*. It is in its quality of a *"segment of discourse"* that sentence is a "complete unity", a bearer of both signification (belonging to the system) and reference (dependent on a real situation). In fact, these observations prove to be in fact the essence of the debates that followed and which led to the distinction between sentence as a maximal unit belonging to language and utterance as a nuclear textual-discursive structure, or, in other words, it led to the dissociation of two entirely different meanings of the term sentence (S), i. e. S 1, operating within the syntactical theory of language and a S 2 (U) operating within the syntactical, pragmatical and semantic theory of the text/discourse.

The Anglo-American linguistics doesn't seem to structure the same content as expressed by the distinction between S 1 and S 2 in European linguistics. Their terms phrase - clause - sentence (see de Beaugrande, W. Dressler, 1981, p.91) have different designations.

Thus, Oswald Ducrot (1980) uses as a starting point for defining the pair sentence vs text the opposition type vs token on the one hand; on the other hand, he speaks about signification vs sense, which leads to defining sentence as an abstract entity, a theoretical object which is opposed to utterance, an empirical object seen mainly as a result of the enunciative activity. Mariana Tuțescu (1980, p. 413-415) uses

she gives a similar account; she considers that the semiotic triad semantics/syntax/pragmatics has as its correspondent in the field of analytical units the trichotomy clause/sentence/text; sentence, seen as an "abstract entity, a direct result of applying the grammatical rules of language", is considered as the basic syntactic unit.

The difference between sentence and utterance has often passed unobserved in the debates, because sentence was exclusively or mostly dealt with from a syntactical perspective. It became obvious only when the semantic and pragmatic aspects became important for linguistic research, and then they influenced text/discourse theory deeply. A first step was taken when the semantic differences were pointed out: if the meaning of sentence, directly opposed to utterance meaning, stems from a theoretical construct, an assembly of internal hypotheses of the semantic pattern, utterance meaning is based on external hypotheses. It follows that the interpretation of an utterance consists of two steps, at two different levels: the first (the linguistic component) enables the shaping of sentential meaning in terms of semantic instructions or meaning postulates; the second level (corresponding to the rhetorical component) adds contextual information depending on the discourse situation, producing or actualizing meaning, as it can be seen from the schema below, quoted from Ducrot:



An elaborated analysis, which reflects the same double semantic and pragmatic perspective, was also performed by Robert Martin, for whom the sentence is also "a formally and semantically invariable abstraction in the course of its multiple discursive concretizations, a pure reconstruction by the linguist" (cf. Martin, 1983, p. 227).

Utterance is, in exchange, the verbal reality which is the direct result of the enunciative act and is characterized by its discourse membership and by its capacity of having a truth value (cf. Martin, 1983, p. 226); given that, "*the effective relation with objects, the situational content is in fact an utterance*".

One of the main theses we are interested in and which is defended by Robert Martin is the interpretation of the utterance implies a pragmatic mechanism consisting of two steps; the first one concerns the interpretation of the presuppositional content and of the "*expectations*"; the second, the reinterpretation of the subjacent representations sustained by the utterances, as these appear after the first interpretative moment. The process is described as

follows (Martin, 1983, p. 232):

SENTENCE -----> INTERPRETATION PROCEDURES -----> INTERPRETED

UTTERANCE -----> INTERPRETATION PROCUDERES -----> REINTERPRETED

UTTERANCE

PRAGMATICS OF UTTERANCE

This process represents the final stage of a complete route which is the direct result of the shift from semantics to pragmatics in the analysis of utterance as "*nuclear*" textual unit. The process has, in Robert Martin's view, the following components: a sentential component, (where truth conditions are important, where acceptability, the sentential meaning, which we will call *significational sense*, and the truth relations among sentences are determined), a discursive component (where the sentence is *inserted* within the text cohesion), and the pragmatic component (a place for the truth values, where the sentence becomes an utterance and is interpreted according to the given enunciative situation). The whole process is seen as follows by Robert Martin:

SENTENTIAL- PHRASE -DISCURSIVE- SENTENCE- PRAGMATIC- UTTERANCE
 COMPONENT ISOLATED COMPONENT IN THE COMPONENT
 FROM CONTEXT
 THE CONTEXT

Apart from the clear cut distinction between Sentence and Utterance, other ideas are contained in the points of view we have already presented and which seem necessary to indicate, since we find them in other variants of text theory in more refined ways, reflecting a more nuanced penetration of the textual field, while it is more exposed to controversy. We are talking about accepting some levels of meaning of the global enunciative content which reflects, among other things, the dependance of the textual meaning both on the verbal "*environment*" of the U (its co-text) and on its relation with the configuration of the communicative situation (its con-text).

Janos S. Petöfi, in a very comprehensive study entitled Representation Languages and their Function in Text Interpretation (1980) deals with the double status of sentence, seen both as a basic element of the text as an empirical object and as a fundamental unit of description (languages), necessary for describing the pragmatic and semantic interpretation process by logical-mathematical means. In order to distinguish the two situations terminologically, one belonging to the field of facts and the second to the theoretical field (that of axioms), Petöfi uses the terms utterance = text sentence (adequate to object language and corresponding to textual sentence) and elementary text sentence or atomic text, meaning the canonical representation generally known in the descriptive metalanguage as sentence.

From this starting point, Petöfi considers that any semantic and pragmatic interpretation of U in its canonical representation has to take into account (i) a descriptive level (knowledge of the state of things that forms the object of communication), (ii) a constitutive level of the world (which means knowing a relation of accessibility to the state of things, accessibility by the person that communicates) and (iii) a performative-modal level (that of knowing the intention of communicating U) (cf. Petöfi, 1980, p. 85-86). This very complex formal model is progressively constructed, trying to account for as many of the textual functioning mechanisms as possible. Our comments specifically refer to the stratification of meaning and to the possibility of interpreting it in very different, but theoretically distinct manners.

A similar view belongs to Anca Măgureanu (1983, p. 438), who points to the existence of a global stratified content of U, having the following levels (components)

of meaning: "(i) the descriptive (representative) level which refers to a state of things to which the speaker intends to point to; (ii) the modality level (epistemic, deontic, axiological): it reflects the attitude of the speaker towards the referent; (iii) the performative level, result of the speaker's attitude towards the discourse relationship that he wants to establish". If the "first and second levels build a possible description of the world the speaker proposes to the interlocutor for reconstruction purposes", the performative component "creates (maintains, interrupts) a certain type of discursive relation, seen as a relation among the possible descriptions of the world created by the speaker" (Măgureanu, 1983, p. 438).

Another theoretical model belongs to Sorin Stati (1990); it is stated "that any phrasal signifier is stratified", the reason being that "one can detect an ever present lexical and syntactical level, the sentential content (which comprises the meanings of words, the sense of the syntactic relations among words as well as modality), another level of pragmatic functions and a third optional one, of argument roles (1990, p. 133). Stati proves to be less interested in the solutions offered by formalized languages, being much closer to a new perspective over the linguistic models. Thus, by sentential content we mean "what the sentence actually means in any possible situation, apart its communicational hic et nunc, the pragmatic function, as sentence meaning which stems from the speech act, is defined as "communicative intention: the purpose of using the sentence"; an argument role is "the offensive or defensive function that the sentence can exert the persuasion mechanism (Stati, 1990, p. 15-16).

What is common for all the above mentioned theories derives from a somehow identical attitude towards text/discourse, mainly considered in its monological form, only accidentally in dialogical forms and never in the polyphonical ones. The few theoretical elements specific for the polyphonical forms are quoted from Christian Rubattel (1986, 1988), who deals with the interpretational strategies which are necessary when utterance is seen as a potentially polyphonical discursive syntactical structure.

Selecting what proves relevant and summarizing, we have reached the following conclusion

(1) against current opinion, utterance cannot be identified with the *speech act* (cf

Rubattel, 1986, p. 146), because the utterance can consist of two acts, a subordinate one and a main one;

(ii) one can identify two types of minimal monophonic units: the speech acts, having both interactive and illocutionary value as well as syntactic form of an independent or main clause, and the semi-acts, having an interactive (subordinate) value but no illocutionary value; their syntactic form is of subordinate clauses or lower sentential constituents. Thus, U (1) Bien que la météo annonce du mauvais temps, j'ai quand même envie d'aller à la plage (Rubattel, 1986, p. 136) consists of two acts, a main one, characterized by means of a main enunciator, the *je* of the main clause, with illocutionary and interactive value, a complete propositional content and the syntactic structure of a phrase; a subordinate one, corresponding to a clause, with a distinct enunciator, *la météo*. Generally speaking, the semi-acts take part in the polyphonic discursive structures, associated with a distinct author, having an optional syntactic position of the parenthetical type (cf. 1988, p. 22).

(iii) the pragmatic interpretation of certain cases (ellipsis, incomplete constituents) does not imply dealing with a pragmatic implicit content, but rather reconstructing the grammatical structure at the logical form level instead of the surface syntactic structure level (Rubattel, 1988, p. 22)

(iv) Identifying the minimal monophonic units leads to identifying the enunciators, which shows the important part played by the pragmatic connectors² (Rubattel, 1986, p. 140).

(v) The pragmatic and semantic interpretational strategies can collect all syntactically derived information in the logical form of the utterance (cf. idem 1986, p. 141).

The previous remarks show that recent research pointed to the distance separating sentential analysis from the ones centered around utterance, the latter ones legitimize

² Dealing with the problem of the pragmatic connectors, Moeschler describes them as coherence and pertinence markers, because "tout connecteur pragmatique impose d'une part des conditions d'emploi (ou contraintes séquentielles) aux énoncés qu'il articule et d'autre part des instructions (ou contraintes interprétatives) sur les implicites qu'il demande de rechercher" (1989 b, p. 47). The same author (1989 a, p. 166) that the center of gravity in dealing with discursive connexions is shifted from the structural plane to the conceptual one by means of the function of the pragmatic connectors in forming contexts and in the inferential process.

the interactional, illocutionary and inferential interpretation of the textual-discursive meaning having as an embryo the utterance, because it is only in interpreting the utterance (and not the sentence) that one has to take into account the contextual implications, together with contextual data. We support Anne Reboul's statement (1989, p. 88) that *"le linguiste lucide devra choisir entre l'option étroite qui le limite à l'analyse de la phrase et l'option élargie qui lui permet d'aborder, non seulement l'énoncé, mais le discours, qu'il soit monologique ou dialogique"*.

The same idea of the gap between sentence and utterance is expressed by Kerbrat-Orrechioni (1990, p. 75-76), who states that only utterances, results of particular communication situations, can be of any relevance for interactionist research. Their description necessarily implies incorporating contextual parameters in the rule system which is reconstructed starting from the in situ data.

Why is U a testimony of the text? In order to propose a possible answer, I will mention the book by Emanuel Vasiliu about textuality (1990), in it, there is a clear cut distinction between sentence and text is operated, the model is developed according the strictest syntactic model (Chomsky's 1957 version). In spite of this, the author acknowledges that *"it is obvious that, as our intuition shows it, one single sentence can be, under certain circumstances, a text, just like a sentence can sometimes be a text in itself"* (Vasiliu, 1990, p. 24). We accept this assertion only if sentence is read as S 2 = U, i.e. verbal structure having a meaning which is not exhausted by combining explicit significations (expressed at the level of the present words and forms); the meaning is the result of a more complex process, where the implicit sphere plays a part at least as important as the explicit one and where the explicit or implicit relations of meaning are linked at multiple levels.

It is impossible to retrieve the enunciative meaning³ completely if one doesn't assume deliberately the textual type of research perspective. For ways of dealing with

³ "A text doesn't simply consist of sentences, as it is generally thought, but it consists of sentences having a certain textual function" states E. Coseriu, in Linguistics - Its Actual State, first published in German in 1973 (Romanian translation in *Revista de Lingvistică și Știință Literară*, Chișinău 1993, nr. 1, p. 61-69). From our point of view, it is exactly this constellation of enunciative meaning that plays the part of the vehicle of the textual function.

certain aspects connected with the textual meaning problem and with the differences from any type of sentence semantics cf. Coseriu, 1933/1973, p. 61-69, Moeschler 1989 a and 1989 b; Reboul., 1989; Kerbrat-Orrechioni, 1990, p. 27-29, Šabršula, 1992, p. 21-28.

I will use two examples of literary utterances, in order to highlight out a few elements of their textual functioning:

(U1) *Salema I. fraim, as soon as she could lean against a pillow after the operation had proposed to him the affair in clear figures: ten years of hard work and fortunate practice could not bring him a quarter of what she offered him.* (Hortensia Papadat-Bengescu, A Concerto of Bach Music)/*Salema I. fraim, de cum se putuse rezema între perne după operație, îi propusese o afacere în cifre clare: zece ani de medicină robotică și norocoasă nu i-ar fi putut aduce de atunci încolo un sfert măcar din ce-i oferea banhereasa.*

U1 consists of four clauses two main clauses and two subordinate ones, it is *divided* by the colon into two sequences having no marker of the syntactic relation (which is neither coordination, nor subordination) The relation between the sequences is semantic; the three clitic forms îi (him)(propose), i- (him) and -i (him)(offer) function by means of a double pronominal anaphora, thanks to a inferential process. This leads to the conclusion that in U1, the referent of the third person is neither determined nor specified in terms of gender, because the Rumanian forms îi (i) can be used both for feminine and masculine genders. The absence of the name which can specify the referent is, in my opinion, evidence of the fact that U1 belongs to a textual sequence from where it has been extracted and where its referent is situated

There is also another relation on which the interpretation of the actualization of some specific content of U1, depends. It is the semantic affinity between to propose an affair and the offer (of a banker), which links the first sequence with the second. Anyway, there is a certain degree of indeterminacy because of the relative ce (what), with an indefinite meaning, but not entirely independent from the affair. This noun, by means of the definite article, directly implies another cotextual segment, exterior to U1,

(U2) *In old times, in the house of the of the tax-collector in Mizil, she had*

*discovered herself as the landowner's wife and had reigned whimsically over all; here, she felt encased by a permanent inconvenience: "Why has he married me?... What's the matter with me?..." were questions she kept wondering about indefinitely, without finding any clear answers (Hortensia Papadat-Bengescu, A Concerto of Bach Music)/ *Altădată, din fundul casei receptorului din Mizil, se trezise ca de cînd lumea moșiereasă și domnuse din capriciu asupra tuturor; aci era strînsă în chingile unei stînjeuri permanente: "De ce m-a luat?... Ce e cu mine?..." erau întrebări care circulau în cap nelămurit, fără a se cristaliza.**

It contains the following textual elements:

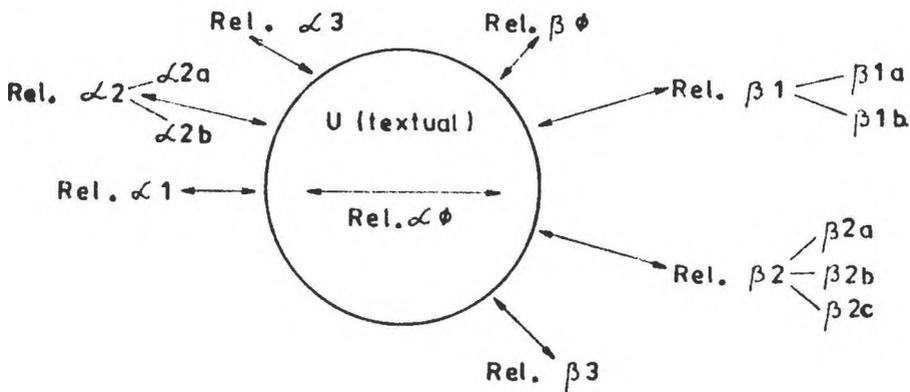
- (i) in old times and here, as deictics, point directly to a spatio-temporality constructed by the discourse;
- (ii) the third person feminine ea(she), and also the morphemes from ă from moșiereasă (landowner's wife) and strînsă (encased), are feminine in Rumanian, they are referentially indefinite but they have an unambiguous cotextual referent, Lenora, in the succeeding textual utterance;
- (iii) the two questions *Why has he married me?... What's the matter with me?* are not only syntactical subjects of were, but they also have a meaning relation with the previous cotext (inconvenience), specified cataforically.
- (iv) the first person pronoun (me = m- and mine) of the questions makes U₂ a bivocal utterance (third person vs first person) (cf. supra).

All these phenomena and maybe others indicate that utterance meaning transgresses the sentential one, which, however, serves as its basis.

It seems important to emphasize that, theoretically speaking, all kinds of relations which generate textual meaning may appear within an utterance; in other words, whenever a verbal sequence is "sensed" or treated by someone (specialist or nonspecialist) as an utterance, textuality has to be presupposed.

In order to visualize the multiple relations of meaning which U (S 2) is able to fulfill, I propose the following scheme:

ENUNȚUL. MĂRTURIE A TEXTULUI



α 0 relations = grammatically structured explicit intraenunciative relations of signification type⁴ (systemic);

α 1 relations = not grammatically structured intraenunciative meaning relations (anaphora, cataphora, parenthetical elements);

α 2 relations = intratextual *grammatical* relations (explicit markers) of the following types:

(a) cohesion (intraenunciative relation, mediated by markers such as connectors or proforms);

(b) connexity (inter- and intraenunciative relations, mediated by markers at the signified level, including accent, intonation, pause),

α 3 relations = intrasentential thematic relations, informational type (± situational, cf. β 1),

⁴ In the trichotomy speech ("language as a generally human activity"), concrete languages ("historical traditions of the communities") and text ("an act of speech or a series of coherent acts of speech, performed by an individual in a certain situation"), Coseriu (1993, p. 62-63, cf. also 1967, p. 286-288) associates to each of these categories a special level of the glottal content (semantic level), that is designatio, significatio, sensus (emphasis ours), where significatio is the "context imposed by a certain language" (idem, 1993, p. 64), being thus specific for any idiom.

β 0 relations = referential relations (representational or *designational*)⁵;

β 1 relations = situational relations

- (a) interactional (dialogic and monologic)
- (b) interlocutional (poly- or monovocal);

β 2 relations = transtextual relations

- (a) intertextual
- (b) metatextual
- (c) paratextual;

β 3 relations = relations between systems (such as the relations of the verbal systems with other semiotic systems, such as the kinetic, graphic, mimo-gestural ones etc.)

Some other few observations need to be made:

(i) the most important one is that all the above mentioned relations belong to the field of textual meaning⁶

(ii) there are explicit intersentential relations of grammatical type, in the semiotic sense of the term;

(iii) there are explicit intersentential relations which are not grammatically structured;

(iv) the relations which lack verbal markers are relations of an inferential type;

(v) the inferential relations imply a certain interpretative process; in order to describe it, one has to include non-linguistic but textually relevant information (cf. Reboul, 1989, p. 77).

It is quite easy to find evidence in the previous considerations that one sentence can actually be a text, which is intuitively observed and accepted. Being considered an exception in the domain of textual functioning, this situation loses any special value if it is admitted that an apparently propositional/sentential expression can have an utterance = textual meaning of the kind analyzed above. In other words, the fundamental feature

⁵ "*Designatio is the link with the extraglottal, or this extraglottal itself, be it real or fictitious*" states Coseriu (1993, p. 64).

⁶ "*Meaning is a particular glottic content, expressed in a certain text by means of designatio or significatio, or even without them*" indicates Coseriu (1993, p. 64).

of a (textual) utterance is not its length, but the possibility to actualize the textual meaning.

There is another significant aspect of the relation of meaning we have emphasized and the *types of information* or *discursive levels* in the multilevel discourse analysis theories. We mention only one model (Liana Pop, 1989 a and 1989 b), where the interpretative levels have the following configuration: (1) the discursive level itself which includes three categories of enunciative elements with the corresponding discursive operations; (2) the presuppositional level; (3) the paradiscursive level, (4) the metadiscursive level; (5) the interpersonal level and (6) the intersemiotic one (Pop, 1989 b, p. 485-486). If we don't take into account the few differences in solving the problems which are the direct result of the personality of the researcher as creating subjectivity the similar theoretical elements can only reflect the functional similarity of the categories of utterance and text.

This leads to a twofold conclusion: firstly, an utterance can function as a complete text and secondly, any utterance, by means of its uncompleted⁷ meaning, is the very testimony of the text, its partial interpretation being dependent on the interpretation of the latter.

BIBLIOGRAFIE

1. Beaugrande, Robert -Alain de & Dressler, Wolfgang Ulrich. 1981. Introduction to Text Linguistics, London and New York, Longman Linguistics Library
2. Benveniste, Emil. 1966. Problèmes de linguistique générale, vol. I. Paris, Editions Gallimard
3. Coșeriu, Eugenio. 1993 (1973). Linguistics - Its Actual State, in *Revista de lingvistică și știință literară*, Chișinău, nr. 1
4. Ducrot, Oswald et al.. 1980. Les mots du discours, Minuit, Paris
5. Kerbrat-Orrechioni, Katherine. 1990. Les interactions verbales, Paris, Armand Colin
6. Martin, Robert, 1983. Pour une logique du sens, PUF, Paris

⁷ Assuming the existence of two interpretative levels in understanding utterance, a minimal one (saturation of the variables introduced by means of the sentential meaning) and a second pragmatic one (meant to reinterpret the previous results in order to change or specify them according to *certain effects caused by the real context*), Nolke (1990, p. 112) highlights the idea, that *there is always something vague in the meaning, because there is a linguistic indetermination* (idem, p. 133). It is this satisfying the nonfulfillment of the saturation that requests a pragmatic reinterpretation of meaning, which is, for us, a textual interpretation.

7. Măgureanu, Anca, 1983, Pragmatica și sensul lexical, in SCL, XXXIV, nr. 5, p. 437-441
8. Moeschler, Jaques, 1989 (a), Modélisation du dialogue, Représentation de l'inférence argumentative, Hermes, Paris
9. Moeschler, Jaques, Jaques, 1989 (b), Marques linguistiques, interprétation pragmatique et conversation, in *Cahiers de linguistique française*, 10, p. 43-76
10. Nolke, Henning, 1990, Pertinence et modalisateur d'énonciation, in *Cahiers de Linguistique Française*, 11, p. 105-126
11. Petőfi, Janos S., 1980, Representation Languages and Their Function in Text Interpretation, in Eikmeyer, H -J., Heydnich, W, Petőfi, J. S., (eds.), Some Aspects of Formal Foundations in Text Semantics, Universität Bielefeld, p. 73-132
12. Pop, Liana, 1989 (a), Délinéarité du texte par la lecture, in RRL - CLTA, XXVI, nr. 2, p. 113-121
13. Pop, Liana, 1989 (b), Les opérations discursives dans une description plurinevellaire, in RRL, XXXIV, nr. 5, p. 483-493
14. Reboul, Anne, 1989, Résolution de l'anaphore pronominal: sémantique et/ou pragmatique, in *Cahiers de Linguistique Française*, 10, p. 77-100
15. Rubattel, Christian, 1986, La structure de l'énoncé minimal comme condition d'accès aux stratégies interprétatives, in *Cahiers de Linguistique Française*, 7, p. 135-148
16. Rubattel, Christian, 1988, Structure syntaxique et forme logique des unités discursives monologiques, in *Cahiers de Linguistique Française*, 9, p. 7-25
17. Šabršula, Jan, 1992, Le signe synallagmatique. Ses Synergies, in CL, XXXVII, nr. 1, p. 21-28
18. Stati, Sorin, 1990, Le transphrastique, Presses Universitaires de France, Paris
19. Tuțescu, Mariana, 1974, Proposition vs phrase vs sentence, in RRL, XXV, nr. 5, p. 413-421
20. Vasiliu, Emanucl, 1990, Introducere în teoria textului, Editura Științifică, București

DU SENS DU TEXTE AUX INDICES MELODIQUES : UNE ETUDE EXPERIMENTALE

Geneviève CAELEN-HAUMONT¹

REZUMAT. Obiectivul acestei lucrări este de a încerca stabilirea unui bilanț al relațiilor dintre prozodie și diferitele domenii ale lingvisticii cum ar fi unele perspective diversificate în domeniul sintaxei, al semanticii și al pragmaticii în același timp. Prozodia exercind funcția de vehicul al interpretării sensului pe care locutorul îl acordă discursului, metoda propusă este de a defini modele lingvistice susceptibile de cuantificare și care să facă posibilă prezicerea unei structuri melodice a tramei lexicale. Astfel, ceea ce oferă lucrarea în primul rând este o încercare de modelizare a conținuturilor semantice ale unui text în vederea prezicerii valorilor melodice atașate cuvintelor lexicale. Experimentele expuse explică și comentează diferitele modele lingvistice, arată măsura în care au fost validate ipotezele, indicii frecvenței de bază care răspund cel mai adesea în realizările locutorilor acestei funcții lingvistice și prezintă în final criteriile generale ale strategiilor adoptate de locutori.

INTRODUCTION. Depuis plusieurs dizaines d'années beaucoup d'études ont été entreprises au niveau international dans le domaine de la modélisation des relations entre prosodie² et linguistique. Bien que des modélisations de la prosodie qui ne soient pas de nature linguistique aient été tentées (Llorca, 1982), beaucoup de travaux ont été consacrés à une modélisation linguistique. A l'heure actuelle on ne conçoit plus guère une prosodie qui ne soit pas linguistique, ce qui toutefois ne veut pas dire qu'elle ne puisse pas contenir d'autres indices spécifiques (indices psychologiques d'émotions, ou liés à une pathologie par exemple).

A partir des années 70 sont apparus les premiers modèles linguistiques de l'organisation prosodique. Ces modèles ont été développés en syntaxe et pendant plus d'une décennie, ils ont occupé le devant de la scène. On peut ainsi mentionner rapidement pour le français, en dehors de Delattre [1969], les recherches de Di Cristo [1975], Martin [1975], Bailly [1983].

Depuis le début des années 80, les études portant sur l'interprétation sémantique

¹ INPG et Université STENDHAL, Institut de la Communication Parlée URA CNRS 368, 38031 Grenoble Cedex 1, France.

² la prosodie est l'étude des variations des paramètres de la fréquence fondamentale ou F₀, de la durée, et de l'énergie dans le discours

de la prosodie se sont beaucoup développées à l'échelon international, et plus modestement en France (Rossi [1973][1981][1985], Caelen-Haumont [1978][1991][1993, to be published, a, b]). À l'heure actuelle sur le plan international, on constate une véritable inflation des recherches en sémantique énonciative en relation avec le focus prosodique. Toutefois non seulement les recherches en ce domaine sont restreintes, mais par ailleurs, d'autres domaines de la sémantique restent encore inexplorés.

L'objectif du travail entrepris est de tenter de combler ces lacunes en essayant de modéliser un ensemble de connaissances extraites du texte et de définir quels sont les modèles les plus prégnants pour un énoncé et une situation donnés. Pour étudier objectivement les relations entre linguistique et prosodie, il a été ainsi nécessaire d'une part d'envisager les domaines propres à l'analyse linguistique, tels que la syntaxe, la sémantique et la pragmatique, mais d'autre part pour chacun de ces domaines, plusieurs perspectives.

L'hypothèse fondamentale qui sous-tend l'ensemble du travail est qu'en situation de communication orale, le traitement des contenus d'un énoncé et le traitement prosodique ne sont pas disjoints : il s'ensuit qu'il existe vraisemblablement une identité des structures profondes fondant l'oralisation d'un énoncé bien formé. Dans ces conditions, on peut admettre que cette identité est vérifiable numériquement. Dans cette perspective, 6 modèles linguistiques ont été définis tels qu'ils puissent prédire les niveaux de hauteur de F_0 (et éventuellement des paramètres de la durée et de l'énergie) en des points-clé de l'énoncé, à savoir les mots lexicaux.

Les indices de la durée et de l'énergie très comparables entre eux, s'opposent cependant dans leur comportement de manière très nette aux indices de F_0 . Dans cette étude, nous ne nous intéresserons qu'à ces derniers³.

1. MODELES, INDICES, EXPERIMENTATION. L'étude que nous avons menée porte donc sur les relations de coïncidences numériques entre 6 modèles

³ On peut se reporter aux autres travaux pour l'étude des autres paramètres (Caelen-Haumont 1991)

prédicatifs (2 syntaxiques, 3 sémantiques, 1 pragmatique) et les paramètres prosodiques. En ce qui concerne les indices prosodiques, outre les paramètres de l'énergie et de la durée, et les indices mélodiques "classiques" du maximum de Fo (ou FoM) et Fo moyen (ou Fom), nous introduisons un nouvel indice de Fo qui s'est révélé très efficace, à savoir la valeur absolue de l'écart maximum / minimum de Fo (ou $|\Delta Fo|$) au sein du mot lexical. Maximum et minimum (de même que les valeurs intermédiaires) sont calculés sur des échantillons de 10 ms.

Les 6 modèles linguistiques se répartissent en 3 modèles qui proposent une analyse globale ou holistique de la structure de la phrase, et 3 modèles d'analyse locale des signifiés. Parmi les premiers, il existe un modèle d'analyse en constituants immédiats syntaxiques (HR), et deux modèles d'analyse en constituants immédiats sémantiques, les modèles de l'énonciation EN et ER reprenant l'organisation en thème / rhème mais dans une perspective d'analyse hiérarchique. Le modèle ER se distingue du premier par une pondération plus importante accordée au constituant qui est porteur d'un "dire" (rhème) à propos d'un autre, support nécessaire à ce processus (thème).

Quant aux seconds, leur espace d'analyse se développe sur l'axe horizontal des relations lexicales, envisagées sous l'angle des relations de dépendance / indépendance syntaxiques (modèle DP), sous l'angle de la complexité $\wedge \wedge$ sémantique intrinsèque et contextuelle (modèle CM), et enfin sous celui des connaissances attendues / inattendues (modèle CP) qui développe grandement le point de vue restreint de Prince \wedge [1983] sur les catégories de connaissances, à savoir celles déjà évoquées, inférées, nouvelles. Quel que soit le modèle toutefois, la méthode est la même : les 6 modèles proposent une grille d'analyse permettant d'attribuer une quantification à chaque mot lexical en contexte.

L'expérimentation a donc consisté à analyser les réalisations de lecture de 12 locuteurs selon 3 consignes (1° lecture naturelle et intelligible 2° lecture très intelligible 3° lecture très très intelligible pour un ordinateur). Le texte qui comprend 3 phrases comporte une cinquantaine de mots, dont 30 mots lexicaux appartenant à un registre soit fondamental, soit spécialisé mais vulgarisé, ou encore spécialisé et peu ou pas vulgarisé. Tous les mots ont été explicités si nécessaire avant la lecture, car l'expérience porte non

pas sur la compréhension du texte par le locuteur mais sur le "faire comprendre" à destination d'un auditeur mis en scène par l'intermédiaire des consignes.

Avant de procéder à la lecture, les locuteurs ont donc intériorisé les contenus du texte informant d'un fait réel. Ce texte a été minutieusement rédigé pour contenir en un minimum d'espace, une organisation très diversifiée en ce qui concerne la syntaxe (notamment les syntagmes nominaux), la sémantique (vocabulaire de complexité très variable) et la pragmatique (traitement des connaissances):

"D'éminents biologistes et d'éminents zoologistes américains ont créé pour des vers géants un nouveau phylum dans l'actuelle classification des nombreuses espèces vivantes. Ces longs vers prospèrent sur le plancher marin des zones sous-marines profondes. Des sources thermales chaudes y maintiennent une température moyenne élevée."

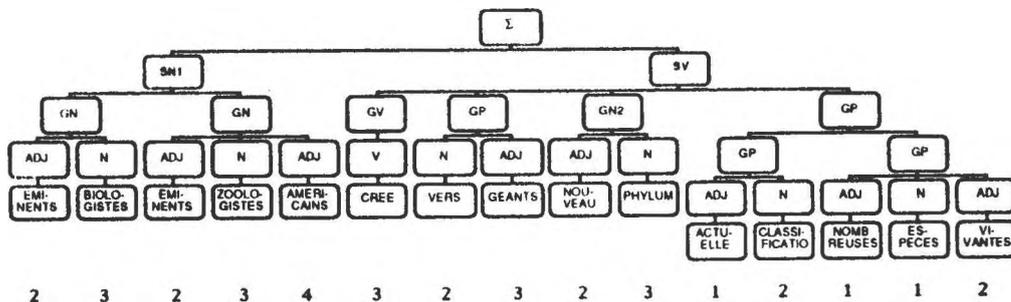
Ces réalisations constituent une base de données pour laquelle ont été posées manuellement environ 40000 étiquettes empruntées à tous les niveaux d'analyse linguistique et prosodique. Notre objectif étant d'analyser l'organisation linguistique profonde de la prosodie, il a été nécessaire de neutraliser tous les effets qui altèrent superficiellement les valeurs au niveau micro-mélodique, comme les variations intra- et inter-individuelles de nature phonétique, socio-linguistique ou psychologique ... Pour ce faire, nous avons converti toutes les données numériques issues des valeurs prédictives des modèles, et des valeurs des indices prosodiques dans un espace à 4 niveaux. Cette méthode possède en outre l'avantage d'autoriser une comparaison fort intéressante de l'utilisation de l'espace prosodique chez chacun des locuteurs.

Précisons par ailleurs que d'une part tous les modèles entre eux, d'autre part tous les indices d'un même paramètre sont concurrents entre eux, dans la recherche des scores les meilleurs de coïncidence.

2. MODELES HOLISTIQUES

2.1. MODELE DE LA HIERARCHIE SYNTAXIQUE. Ce modèle de la

hiérarchie syntaxique HR est le seul à avoir été repris de la tradition linguistique sans modification importante⁴. En conséquence, chaque mot lexical a pour coordonnée la valeur numérique qui correspond à son niveau⁵ dans la structure constituante. Le graphique n° 1 ci-dessous illustre la méthode de quantification.



Graphique n° 1 : Structure syntaxique en constituants immédiats de la phrase 1. Les nombres en correspondance des unités lexicales indiquent la hauteur de leur niveau dans la hiérarchie. Une seule exception figure dans cette quantification : le dernier mot "vivantes" a reçu une pondération qui correspond à la hauteur du premier groupe auquel il se rattache (niveau 2) et non pas à celle qui est la sienne dans le modèle traditionnel (fin du constituant phrase). Exceptionnellement ce modèle HR présente naturellement 4 niveaux de hiérarchie et dans ces conditions, il n'y a pas de réduction des valeurs dans un espace plus réduit.

2.2. MODELES DE LA HIERARCHIE ENONCIATIVE. Les notions fondamentales de "thème" et de "rhème" ont été introduites à l'origine par les linguistes de l'Ecole de Prague [Danes, 1968] [Firbas, 1974], et ont été ensuite largement reprises au niveau international par de nombreux spécialistes. Parmi les publications, on peut citer par exemple en France, [Slakta, 1975], [Combettes, 1977], [Hagège, 1978], [Perrot et al., 1974], [Perrot, 1978], et en relation avec la prosodie, [Rossi, 1973], [Caelen-Haumont, 1978, 1981], [Rossi et al., 1981].

⁴ La seule modification qui a été apportée concerne le niveau du dernier mot lexical : par souci d'homogénéité par rapport au traitement des autres mots lexicaux, ce niveau correspond non pas à celui du niveau phrase comme on aurait pu s'y attendre, mais à celui du niveau du syntagme qui domine immédiatement le mot lexical dans la structure.

⁵ Ces valeurs numériques n'ont pas d'ailleurs besoin d'être réduites car le nombre maximal de niveaux est de

Selon cette théorie de la “perspective fonctionnelle de la phrase” (ou FSP), le “thème” désigne la partie du texte ou du discours sur laquelle quelque chose est dit, ce “quelque chose qui est dit” représentant le “rhème”. Ces notions sont à distinguer soigneusement des notions syntaxiques, “sujet” et “prédicat”. L’information est supposée reposer exclusivement sur le rhème, le thème véhiculant l’ancienne information maintenant périmée, et/ou ce qui relève de la présupposition et qui est contenu dans la question sous-jacente. Dans cette perspective, la suite des thèmes assure au texte sa cohérence, alors que celle des rhèmes permet la progression de l’information.

Cependant dans la théorie classique —et fonctionnelle— ces notions de thème et de rhème par définition, ne peuvent être considérées que dans une perspective linéaire, assignées à une place fixe dans l’énoncé, ce qui a pour conséquence de projeter et de démultiplier les notions sur l’axe linéaire pour rendre compte de la complexité naturelle du texte (cf notion de “transition”, d’éléments “propres” et “secondaires” ...). Il a donc paru nécessaire de développer la théorie dans un autre cadre, et ce particulièrement dans des applications de type prosodique, où les unités semblent précisément se référer à une organisation non linéaire.

Cette conception nouvelle opère sur une analyse en constituants énonciatifs immédiats, comme en syntaxe générative, mais bien entendu en fonction de concepts spécifiques, ce qui aboutit à une structuration différente en essence. Cette structuration énonciative hiérarchique réorganise en fait les groupes minimaux en fonction des lois qui lui sont spécifiques : le facteur fondamental qui permet de générer les structures de rang inférieur réside dans la reconnaissance de l’élément qui, de manière relative, est porteur d’information de plus haut niveau. Cette méthode procède donc par distinction hiérarchique et successive des rhèmes, l’analyse progres-sant des rhèmes à l’extension la plus large aux rhèmes à l’extension la plus réduite. Ce fait est illustré par le graphique 2 ci-dessous. Les termes de *thème* et de *rhème* ont cédé la place à ceux d’*apport* et de *support* car ils expriment bien le mécanisme fondamental qui fonctionne par vague successive d’information (*l’apport*) à partir d’une unité de référence qui généralement la précède (*support*) sur la chaîne discursive et en même temps, la conditionne.

3.1. MODELE SYNTAXIQUE DES RELATIONS DE DÉPENDANCE. Les grammaires de dépendances se sont appuyées sur les travaux initiateurs de Tesnières (1959). Celui-ci décrit les relations syntaxiques existant entre les éléments d'un énoncé sous la forme de relations de dépendances et les représente par une arborescence (stemma), dans laquelle l'élément complément est toujours placé en-dessous de l'élément complété et relié à lui par un trait. Comme on le sait, les relations entre le terme supérieur (généralement le verbe appelé ici *prédicat*), et les éléments directement liés à lui, ses dépendants, sont envisagées selon les modalités des *actants* au nombre de trois (sujet, objet pour les verbes à l'actif et agent pour ceux au passif, bénéficiaire), et des *circonstants* en nombre quelconque (temps, lieu, but, cause...).

Ce type d'analyse a fait école au niveau international et a été l'objet de nombreuses formalisations, notamment en France (Veillon 1970; Vauquois, 1975; Courtin, 1977; Bailly, 1983, Genthial, 1991)

Cette perspective est intéressante, mais elle nous semble légèrement inadéquate, parfois trop simplificatrice des processus syntaxiques (par exemple la relation syntaxique qui unit un adjectif antéposé au substantif est à notre avis, plus forte que celle qui unit le substantif à l'adjectif postposé car le substantif n'est pas syntaxiquement dépendant de l'adjectif qui le suit), parfois au contraire trop riche. Ainsi par exemple les processus purement linguistiques (dans le cas présent syntaxiques mais aussi sémantiques) et les processus prosodiques ne sont pas dans le même rapport vis-à-vis de la linéarité du discours. A notre avis le sens sémantique comme le sens syntaxique s'appuient sur des relations gauche-droite et droite-gauche, alors que la prosodie ne fonctionne selon nous que dans le sens gauche-droite.

Nous avons donc défini un nouveau modèle qui intègre ces informations (cf graphique 3 ci-dessous). Le modèle par ailleurs opère concrètement sur les unités en présence et non pas sur leurs attributs syntaxiques potentiels. Par exemple un verbe qui se construit de manière directe peut être séparé de son COD par un complément circonstanciel : dans ce cas, l'attribut "direct" est neutralisé. Ce modèle des relations de dépendance (ou DP) propose une échelle des relations entre le degré le plus grand de dépendance jusqu'à celui de l'indépendance la plus grande. Cependant les valeurs qui

sont indiquées sont les valeurs de réduction dans une échelle à quatre niveaux : des équivalences numériques de niveaux sont ainsi créées. Par ailleurs pour respecter l'axe syntagmatique de la prosodie, le modèle ne traite que les relations de dépendance à droite :

1° relations internes au groupe syntaxique :

- * dépendance locale ou DL : la dépendance locale concerne directement les adjectifs et les adverbes lexicaux qui sont par nature très fortement liés respectivement au substantif, à l'adjectif (etc...) qui les suit (ex : *un nouveau phylum...*, *fortement secoué ...*). Le niveau d'indépendance étant le plus faible, le poids est de +1.
- * indépendance locale ou IL : cette catégorie correspond au substantif ou à l'adjectif qui se situe ailleurs qu'à la frontière de droite du groupe syntaxique, car ce dernier cas relève de l'indépendance finale (traitée ci-dessous). Dans le cas de l'indépendance locale, le substantif ne dépend pas syntaxiquement de l'adjectif qui le suit⁶ (ex : *vers géants ...*), ni le premier adjectif vis-à-vis du deuxième lorsque deux adjectifs sont postposés au substantif (ex : *zones sous-marines profondes*). Le niveau d'indépendance étant un peu plus élevé, le poids est +2.

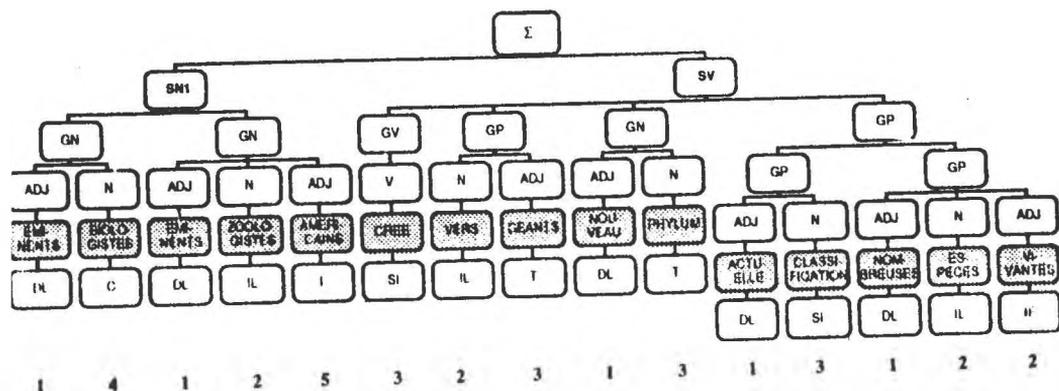
2° relations de dépendance à la borne de droite du groupe :

- * indépendance finale ou IF : c'est le cas de l'item lexical en fin de phrase. D'un point de vue syntaxique, c'est sans doute le degré d'indépendance maximal. En fait le modèle tente d'évaluer les relations entre deux mots lexicaux qui se suivent et dans ces conditions, un mot final de phrase n'a ni la possibilité (dernier mot) ni la vocation de se démarquer. Comme précédemment, le poids est +2.
- * subordination directe ou SD : cette catégorie n'est pas différente de la relation syntaxique habituelle et concerne donc la construction directe d'un verbe

⁶ La relation réciproque de dépendance syntaxique existe mais n'est pas retenue, puisque l'on n'envisage que les relations gauche-droite.

lorsqu'elle est effectivement réalisée (ex : *maintiennent une température ...*)
 . Le poids est encore +2.

- * subordination indirecte ou SI : ceci vise non seulement les constructions indirectes des verbes (objet indirect), mais aussi toutes les autres constructions verbales par préposition (attribution, complément circonstanciel, agent ...), et les constructions substantivales (complément de nom ...), adjectivales ... etc. A cette série s'ajoute comme on l'a précisé supra, les verbes de construction directe qui par permutation des unités se trouvent au contact d'un groupe prépositionnel (ex : *créé pour des vers géants ...*). La distance étant plus grande, le poids est +3.
- * trans-subordination ou T : cette catégorie est nouvelle par rapport à la syntaxe traditionnelle. Elle recouvre les cas où la construction d'un verbe, directe ou indirecte, transite par un ou plusieurs groupes intermédiaires jusqu'au complément voulu. Ceci ne concerne pas la relation entre le verbe et son complément différé, mais, comme on l'a déjà précisé, les mots lexicaux en présence, soit entre la dernière unité lexicale du groupe intermédiaire (qui affectée par le processus est assortie de l'étiquette T et du poids correspondant) et la suivante du groupe ultérieur, le mécanisme se renouvelant pour tous les groupes intermédiaires (ex : *pour des vers géants un nouveau phylum dans l'actuelle classification ...*). Le poids est +3.
- * coordination et juxtaposition ou C : les éléments coordonnés ou juxtaposés sont considérés comme plus indépendants, soit un poids de +4 (ex : *d'éminents biologistes et d'éminents zoologistes américains ...*).
- * indépendance ou I : ce cas traite de tous les mots lexicaux placés en fin absolue de syntagme, quelle que soit leur nature. Ils correspondent en fait aux constituants majeurs de la phrase (ex : *d'éminents zoologistes américains ont créé...*). C'est évidemment le degré le plus grand d'indépendance entre mots lexicaux, et le poids est +5.



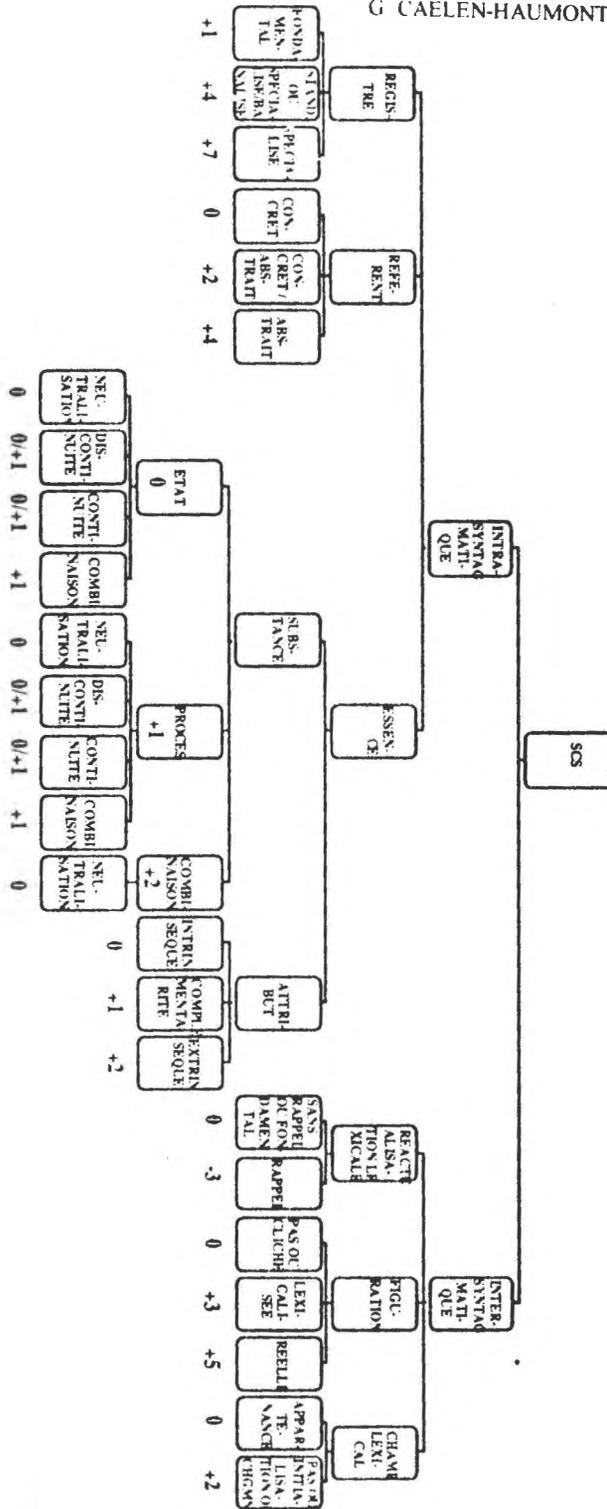
Graphique n° 3 : Modèle syntaxique de dépendance des unités lexicales. Le modèle est appliqué à la phrase 1.

3.2. MODELE DE LA COMPLEXITE SEMANTIQUE. Ce modèle repose sur la prise en compte de l'unité minimale de signification appelée sème et qui constitue donc avec d'autres, la structure sémantique des "mots". Ces unités sémantiques minimales constituant le mot correspondent à la signification hors contexte : c'est par exemple la signification d'un mot que l'on cherche dans un dictionnaire. Mais en contexte, elles entretiennent également entre elles, par le jeu de l'association des mots dans le texte ou la parole, divers types de relations. Le modèle CM de la complexité intrinsèque et contextuelle des mots lexicaux, tente de donner une vue d'ensemble des principaux facteurs intervenant dans la composition de cette complexité, facteurs qui donnent prise à une quantification (graphique 4 ci-dessus) :

1° nature du registre (fondamental, spécialisé mais banalisé, spécialisé). Le registre est donné en référence avec les dictionnaires (par exemple L'Elaboration du Français Fondamental (Gougenheim et al., 1964), les Listes Orthographiques de base du Français (Catach, 1984)...) :

2° du référent (concret, concret/abstrait, abstrait) L'objet au sens large dénoté par le mot lexical est selon le cas, concret, abstrait ou comme cela arrive fréquemment à la fois concret et abstrait (ex : "biologiste" qui est une caractérisation abstraite d'un individu concret)

3° du caractère intrinsèque de la notion elle-même analysée dans le texte



Graphique n 4 : Modèle de la complexité intrinsèque et contextuelle CM

(substance ou attribut, ces deux catégories se redéployant pour la première en “état” et “procès”, pour la seconde en qualité intrinsèque, complémentaire ou extrinsèque). La notion de *substance* s’applique à “l’objet”, alors que la notion d’*attribut* s’applique aux qualités de cet objet⁷. Cet objet est conçu comme général puisqu’il peut désigner un processus dynamique (ex : “la nage”) ou non (ex : “la beauté”), ou l’un et l’autre (ex : “l’addition”, qui en contexte peut désigner aussi bien le processus dynamique que son aboutissement, qui s’apparente alors à un état). Pour plus de simplicité, nous ne traiterons pas des distinctions ultérieures de cette catégorie.

Par ailleurs les sèmes exprimés par les attributs et appliqués à l’objet par la textualisation peuvent être *intrinsèques*, c’est-à-dire redondants par rapport aux sèmes de l’objet (ex : le *dossier* de la chaise); ils peuvent être complémentaires, c’est-à-dire non redondants, mais porteurs d’une information nouvelle ou compatible avec les sèmes de l’objet (ex : chaise *bancale*), ou encore extrinsèques, c’est-à-dire porteurs d’une information étrangère à l’objet concerné voire parfois non compatible (ex : chaise *sans pattes*). C’est évidemment le degré d’information le plus grand.

En ce qui concerne les relations extra-syntagmatiques, outre la réactualisation du mot lexical purement formelle, interviennent les notions de figuration et ses procédés (étalonnés en “figuration zéro” et cliché, puis figuration lexicalisée, et enfin figuration originale), et de champ lexical⁸ (a/ continuité du champ lexical b/ initialisation ou changement).

Par ailleurs, chaque noeud qui domine immédiatement les feuilles est structuré en fonction d’un principe croissant de *complexité* exprimée sous forme de quantification. Chaque mot en son contexte est ainsi analysé par cette grille, et le poids total attaché à ce mot est le résultat de l’addition de chacun des poids partiels obtenus en chaque noeud.

⁷ Ces attributs ne sont pas exclusivement exprimés par des adjectifs, mais aussi bien par des substantifs, ou des adverbes.

⁸ Les champs lexicaux sont des réseaux sémantiques qui parcourent le texte et qui reposent sur la propagation de ce sème par l’intermédiaire des mots. Un même texte présente plusieurs champs lexicaux

3.3. MODELE DES CONNAISSANCES ATTENDUES OU INATTENDUES

Ce modèle a repris, mais en le développant amplement, le modèle original conçu par Prince [1983], appliqué ensuite dans sa version originale, à l'étude du texte français par Combettes et al. [1988]. Dans le graphique 2 ci-dessous les encadrés grisés correspondent à la version de Prince [1983] dans son intégralité.

Le modèle dans son développement actuel (cf graphique n° 5 ci-dessous) tente d'une part de localiser de manière plus précise les différents processus que les locuteurs ou les auditeurs d'un texte mettent en oeuvre pour le traitement de l'information de ce texte et d'autre part d'évaluer le degré de difficulté ou de complexité que ces derniers doivent traiter pour aboutir à la connaissance de ce texte et la transmettre. Les notions utilisées sont dans l'ensemble assez explicites par elles-mêmes : le commentaire se réduira donc de ce fait à quelques éléments.

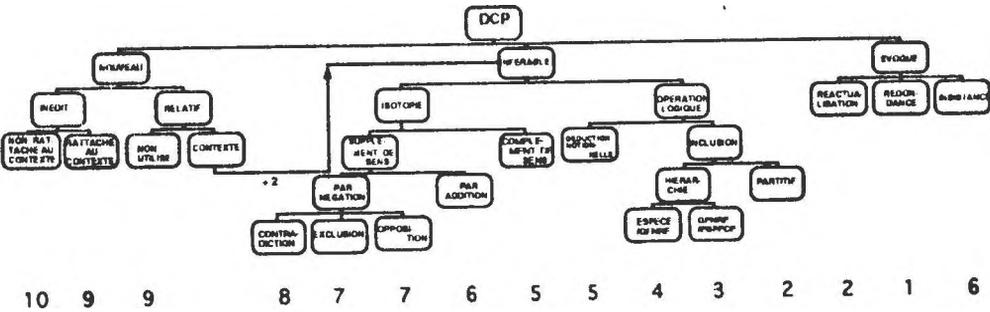
Dans le traitement de ce qui est "nouveau" il nous a semblé utile, afin de mieux analyser le phénomène, de distinguer entre différents degrés de nouveauté, à savoir ce qui est proprement inédit et ce qui n'est que partiellement nouveau (cf "relatif"). Ce "nouveau relatif" se subdivise à son tour en deux catégories, relatives la première à la notion de temps⁹ et la deuxième à la notion d'espace textuel. Ainsi pour le temporel, la catégorie de "non utilisé" renvoie —d'après Prince— à ce qui n'a pas été utilisé dans le contexte précédent à court ou moyen terme.

Relativement à l'espace textuel, les éléments informatifs interviennent dans un contexte "d'isotopie sémantique"¹⁰, catégorie nouvelle par rapport au modèle de Prince, c'est-à-dire dans un contexte de structure sémantique complexe reposant sur une imbrication de champs lexicaux subordonnés —abstraites ou figuratifs— où ils apportent les sèmes nouveaux qui constituent véritablement le contenu de l'information. Ces sèmes seuls ou avec d'autres faisant référence au "déjà connu" (et qui de ce fait ne sont pas

⁹ Cette notion de "temps" est de toute façon réinvestie en notion d'espace textuel.

¹⁰ Le terme "isotopie" emprunté par Greimas au domaine de la chimie et appliqué au domaine de la sémantique, désigne la "récurrence de catégories sémiques" "qui assurent au discours-énoncé son homogénéité" (Greimas et al., 1979). En clair le terme d'isotopie renvoie aux sèmes récurrents dans le discours à qui ils donnent une cohérence sur le plan de la signification.

informatifs), alimentent l'isotopie sémiotique. A ce titre ils doivent être acheminés vers les catégories de l'inférable, mais du fait de la nouveauté de leurs sèmes, ils bénéficient d'une pondération supplémentaire (+2).



Graphique n° 5 : Modèles des connaissances attendues et inattendues. Les encadrés gris rendent compte de la première version de ce modèle, qui est proposée dans Prince [1983].

Le dernier commentaire porte sur l'explicitation des notions de "supplément de sens" et de "complément de sens". Le supplément de sens renvoie aux sèmes qui ne sont pas intrinsèquement contenus dans la définition des lexèmes. Ces sèmes peuvent qualifier l'item lexical de deux manières, soit en s'opposant aux sèmes de l'item, soit au contraire en les prolongeant. Nous retrouvons l'analyse présentée ci-dessus à propos du modèle CM, mais les catégories davantage développées, s'inscrivent dans une autre perspective.

4. METHODOLOGIE D'ANALYSE. Tous les modèles présentés ci-dessus proposent une quantification, de sorte que le texte soumis à l'analyse de ces 6 modèles produit 6 quantifications distinctes pour chacun des mots. Ces 6 listes de valeurs numériques sont par ailleurs confrontées aux indices prosodiques et notamment à 14 indices de la fréquence fondamentale (ou F_0), restreints dans le cadre de cette communication aux trois types fondamentaux. Il ne s'agit pas de faire entre chaque liste de valeurs, issues de l'application de modèles sur le texte, et chaque liste de valeurs numériques issues des indices mélodiques, une analyse des corrélations, car notre

dessein est de déterminer dans quelle proportion les modèles linguistiques sont *prédictifs* des valeurs des indices de Fo, et par ailleurs quels sont les modèles et les indices les plus fréquents dans les réalisations des locuteurs

Pour ce faire, l'étude repose sur la structure grammaticale la plus élémentaire, à savoir le groupe syntaxique minimal (exemples pris dans le texte : "d'éminents biologistes", "un nouveau phylum", dans l'actuelle classification", "des nombreuses espèces vivantes"), parfois pseudo-syntaxique, sur un critère prosodique de nombre de syllabes lorsque celles-ci sont en nombre insuffisant (ex : "*ont créé* pour des vers géants") La méthodologie d'analyse, parmi les différents réseaux de coïncidences plus ou moins bien établis, à plus ou moins long terme, combine les notions de *cohérence*, en favorisant pour les modèles et pour les indices, les structures à plus long terme ou récurrentes dans le même énoncé de lecture du locuteur, et de *rendement* du taux de coïncidence. Ainsi pour une même portion de texte, entre une première solution qui pour un taux de coïncidence légèrement plus bas offre une structure de groupes plus longue tout en n'utilisant qu'un seul modèle, et une deuxième qui propose deux structures successives (donc deux modèles) et de meilleurs taux de coïncidence, c'est la première solution qui a été retenue.

En accord avec de nombreux travaux en psycho-linguistique en compréhension (Kintsch et Van Dijk, 1978, Le Ny, Cafartan et Verstiggel, 1982, etc...) le discours de lecture se trouve ainsi constitué *à la production*, de trams successifs de portions de texte actualisées sous la dépendance d'un modèle principal organisateur de la structure mélodique. Ceci constitue selon nous l'*interprétation du texte* propre au locuteur véhiculée à l'adresse du ou des auditeurs. Ainsi en conformité avec nos propres travaux en production, Le Ny, Cafartan et Verstiggel [1982] écrivent : "transitoire, la compréhension l'est de façon essentielle, puisqu'elle concerne de façon privilégiée le tronçon de texte ou de discours qui est en cours de traitement. [...] on peut préférer l'idée que les frontières syntaxiques sont seulement l'un des déterminants possibles du découpage de la compréhension, et qu'en réalité le discours est traité essentiellement par tronçons sémantiques (Kintsch et Van Dijk, 1978)".

4.1. TAUX DE COINCIDENCE MODELES / INDICES. De la première à la troisième consigne de lecture, et quel que soit le modèle, les taux de coïncidence varient très peu, bien que les débits de parole (pauses comprises) soient très différents. En effet la moyenne du débit sur 12 locuteurs est de 2.23 mots/seconde pour la consigne 1, de 1.82 mots/seconde pour la consigne 2 et de 1.05 mots/seconde pour la consigne 3. Le discours en consigne 3 est donc très ralenti, avec de très nombreuses pauses qui viennent rompre la fluidité du discours, et même chez certains locuteurs l'occurrence de pauses qui viennent encadrer chacun des mots lexicaux.

Les taux moyens de coïncidence calculés sur l'ensemble des 6 modèles par l'intermédiaire de la médiane, sont respectivement de 87% (s.d. 6.5%) et de 86% (s.d. 6.5%) pour les deux premières consignes et de 80% (s.d. 7.3%) pour la troisième, ce qui, malgré le fléchissement qui traduit sans doute la difficulté chez certains locuteurs à maintenir une cohérence conceptuelle et mélodique dans un discours très ralenti, reste un score voisin.

4.2. LES STRATÉGIES DES LOCUTEURS. Dans ce paragraphe nous regrouperons les caractéristiques principales des stratégies des locuteurs. Ainsi le nombre moyen de mots par *tronçon* varie en moyenne de la consigne 1 à la consigne 3 de 8 mots lexicaux à 6.2 mots. Les lieux de transition d'un modèle à un autre sont de manière fondamentale les lieux des articulations syntaxiques et sémantiques majeures (constituants les plus profonds). Fait intéressant, ce passage d'un modèle à un autre s'établit dans une transition douce des valeurs numériques, *comme si la note mélodique finale d'un premier tronçon servait d'amorçage conceptuel (modèle) et prosodique (indice mélodique) au tronçon suivant.*

Les modèles holistiques (H/R, E/N et E/R) qui nécessitent la prise en compte de l'ensemble de la phrase pour le traitement local du mot lexical, sont le plus souvent utilisés dans notre expérimentation, en période de difficulté, notamment en début de texte lorsqu'il faut créer ex nihilo les références conceptuelles et prosodiques du discours, et en consigne 3, lorsqu'un débit extrêmement ralenti impose une surcharge notable à la mémoire de travail. La raison en est que ces modèles sont en fait des

schémas cognitifs simples qui nécessitent chez le locuteur moins d'effort d'évaluation. Un des arguments à cette thèse est que ces modèles ne voient pas, au contraire des modèles analytiques, leur taux de coïncidence baisser en période de difficulté d'oralisation, notamment en consigne 3.

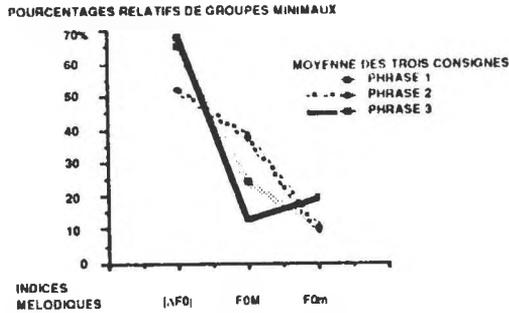
Autre fait caractéristique, de manière générale, ce sont les modèles sémantiques et pragmatique qui dominent largement les réalisations des locuteurs : en moyenne sur les 3 consignes, 78% des groupes minimaux se trouvent sous la dépendance des modèles sémantiques et pragmatique, et donc 22% sous celle des modèles syntaxiques. Le recours à la syntaxe (qui par ailleurs est un recours exclusif en ce qui concerne tous les indices de la durée et de l'énergie) semble en fait être opéré lorsque le contexte est sémantiquement moins saillant (notamment en phrase 2).

Dans notre expérimentation, les modèles holistiques cèdent donc progressivement le pas dans le cours du texte aux modèles analytiques. Il est remarquable qu'un type de saillance sémantique ou pragmatique correspond à une augmentation de la fréquence des modèles chargée justement d'analyser ce type de saillance. Ainsi la phrase 1 est la phrase la plus longue et possède le vocabulaire le plus spécialisé. La phrase 2 est courte mais véhicule des connaissances assez inattendues (prospérité des vers géants dans un milieu réputé particulièrement inhospitalier, le fond des océans). La phrase 3 est tout aussi courte, mais informe de faits inattendus au sens commun (1° existence de sources thermales au fond des océans, 2° température chaude) On constate alors que, toutes consignes confondues (soit 36 énoncés) :

a/ c'est en phrase 1 que le modèle de la complexité CM est le plus utilisé. Il vient en seconde position environ (28% des effectifs des groupes minimaux) derrière les modèles de l'énonciation (EN + ER, 42%), et ses effectifs s'effondrent dans les deux phrases suivantes,

b/ inversement le modèle des connaissances attendues / inattendues CP, très peu représenté en phrase 1 alors que les faits énoncés sont attendus de par la spécialité et la qualité des agents mis en scène dès le début de la phrase, se trouve en première position ex-aequo avec les modèles EN+ER (35% de la totalité des effectifs), puis regroupe le plus grand nombre d'effectifs en phrase 3 (environ 50%).

Les indices¹¹, quant à eux, révèlent le coût de l'oralisation, c'est-à-dire de la mise en oeuvre pragmatique et prosodique des signifiés textuels. Les faits sont clairement démontrés graphique 5 ci-dessous. Il s'agit là des conditions pragmatiques de réalisation des énoncés.



Graphique n° 6 : Distribution des effectifs des groupes minimaux en fonction des indices de Fo et de claque consigne, tous locuteurs confondus, toutes consignes confondues.

Le premier fait est la suprématie évidente, quelle que soit donc la phrase ou la consigne, de l'indice que nous avons défini de manière originale, à savoir la valeur absolue de l'écart de Fo (ou $|\Delta F0|$). Il apparaît cependant de manière caractéristique, que lorsque les conditions d'énonciation deviennent plus difficiles (enchaînement de la phrase 2 à la phrase 1, longue et au vocabulaire spécialisé), les locuteurs utilisent moins souvent l'indice $|\Delta F0|$, au profit exclusif de l'indice immédiatement le plus précis, soit le maximum de Fo (F0M). Inversement lorsque les conditions deviennent plus faciles, la phrase 3 suivant la phrase 2, courte et au vocabulaire le plus simple, il se produit un retournement de la situation, et $|\Delta F0|$ obtient alors les effectifs les plus nombreux, supérieurs même à ceux de la phrase 1. Mais, fait intéressant, pour certains locuteurs, si les conditions d'énonciation sont facilitées en phrase 3, les conditions d'élocution deviennent inversement plus difficiles pour d'autres en fin de texte, et Fo moyen (F0m) croît également au dépens de F0M.

¹¹ Par simplification, les 14 indices ont été regroupés ici en 3 types fondamentaux.

$|\Delta F_0|$ est l'indice le plus précis mais aussi le plus coûteux dans la mesure où il nécessite de positionner dans la chaîne mélodique, des valeurs extrêmes absolues au sein du mot lexical, mais relatives au sein de l'énoncé de la phrase et du texte. Une lecture soignée est donc caractérisée par cet indice, mais lorsque les conditions deviennent moins motivantes ou au contraire plus difficiles, une des deux cibles disparaît (en l'occurrence le F_0 minimum), puis dans les cas plus drastiques, les deux cibles, au profit de valeurs plus ou moins précises autour d'un seul moyen positionnées sur un temps considérablement plus long. L'ensemble de ces comportements nous incite donc à penser que F_0M et F_0m sont en fait non des indices distincts, mais les formes progressivement détériorées de $|\Delta F_0|$, lorsque les conditions d'énonciation et/ou d'élocution deviennent plus difficiles.

5. CONCLUSION Parmi les travaux consacrés à la prosodie en France ou au niveau international, une étude tentant de dresser un bilan des relations entre cette dernière et les différents domaines de la linguistique n'a jamais encore été entreprise. De la même façon, ce travail offre à ma connaissance une première tentative de modéliser les contenus sémantiques d'un texte en vue de prédire dans la courbe intonative de modalité assertive, les valeurs mélodiques attachées aux mots lexicaux. Cette étude ouvre donc la voie à un nouveau type de recherches.

Plus précisément, l'objectif de cette communication était de montrer d'une part que les connaissances extraites d'un texte sont linguistiquement modélisables par un ensemble de perspectives très diverses, et d'autre part que ces connaissances modélisées sont quantifiables. Une validation de cette modélisation a été tout d'abord apportée par les taux de coïncidence entre les prédictions des valeurs numériques issues de l'application des modèles sur les mots lexicaux du texte : ainsi les connaissances symboliques issues des niveaux dits "supérieurs" du langage (perspective *top-down*) et les connaissances acoustiques issues des niveaux "inférieurs" (perspective *bottom-up*) ont pu être mis en correspondance (médiane calculée sur les 3 consignes, 84%, s.d. 6.4%). Une deuxième validation a été ensuite réalisée par la reconnaissance d'une distribution "intelligente" des modèles et des indices au cours du texte

La fonction de la prosodie est alors de réaliser un pré-décodage des signifiés en fonction des contenus du texte, des intentions du locuteur, et de sa perception de la situation et des besoins du ou des auditeurs, hommes ou machines. Ceci inscrit donc totalement les stratégies de lecture dans une fonction pragmatique de la communication, cette fonction les rendant éminemment souples, adaptives, multi-indicielles et opportunistes.

Il ressort de cette étude que les modèles syntaxiques sont largement insuffisants pour prédire les réalisations des locuteurs, mais aussi, étant donné l'immense variabilité des contenus de signification, que les modèles sémantiques, pragmatiques ou autres, sont loin d'avoir été tous conçus et appliqués.

REFERENCES

- [1] BAILLY G. (1983), Contribution à la détermination automatique de la prosodie du français parlé à partir d'une analyse syntaxique. Etablissement d'un modèle de génération. Thèse de Doctorat d'Ingénieur, INP Grenoble.
- [2] CAELEN-HAUMONT G., Structures prosodiques de la phrase énonciative simple et étendue. (1978), Thèse de doctorat de 3ème cycle, Toulouse.
(1981), Hamburger Phonetische Beitrage, Band 34, Hamburg Buske.
- [3] CAELEN-HAUMONT G. (1986a), Propositions pour un modèle sémantique simplifié de la complexité des signifiés. Actes des 15èmes J.E.P. GALF-CNRS, Aix-en-Provence, 201-205.
- [4] CAELEN-HAUMONT G. (1991), Analyse des interactions entre modèles syntaxiques, sémantiques, pragmatique et paramètres prosodiques : stratégies des locuteurs et consignes de lecture d'un texte. Thèse d'Etat, Aix-en-Provence
- [5] CAELEN-HAUMONT G., Cognitive Processes and Prosodic Encoding: Speakers' Adaptation to Discourse Conditions, *CC-AI, Communication and Cognition - Artificial Intelligence, Special Issue on Cognition, by 5 European Reviews, vol. 10, n. 4, 1993.*
- [6] CAELEN-HAUMONT G. (to be published, a), Synthesis : Semantic and Pragmatic Predictions of Prosodic Structure, in *Fundamentals of Speech Synthesis and Speech Recognition*, E. Keller ed., J. Wiley & Sons, Ltd, Chichester, England
- [7] CAELEN-HAUMONT G. (to be published, b), Processus Cognitifs et encodage prosodique : Adaptation des locuteurs aux conditions discursives, *Intellectica*.
- [8] CATACH N. (1984), *Listes Orthographiques de base du français (LOB)*, Nathan Recherche
- [9] COMBETTES B. (1977), Ordre des éléments de la phrase et linguistique du texte, *Pratiques* n 13, 91-101
- [10] COMBETTES B., TOMASSONE R., (1988) *Le texte Informatif. Aspects Linguistiques*, De Boeck-Université, Coll. Prisme, Série Problématiques.
- [11] COURTIN J. (1977), Algorithmes pour le traitement interactif des langues naturelles. Thèse d'état, Grenoble I
- [12] DANEŠ F. (1968), Some Thoughts on the Semantic Structure of the Sentence, *Lingua* 21, 55-69
- [13] DELATTRE P. (1969), Syntax and Intonation, a Study in Disagreement, *Study of sounds*, XIV, 21-40.

- [14] DI CRISTO A. (1975). Recherches sur la structuration prosodique de la phrase française. Actes des 6èmes JEP. GALF-CNRS, Toulouse, 95-116
- [15] FIRBAS (1974). Some Aspects of the Czechoslovak Approach to Problems of Functional sentence perspective, in Papers on Functional Sentence Perspective, DANĚŠ F. ed., Mouton, La Haye.
- [16] GENTHIAL D. (1991). Contribution à la construction d'un système robuste d'analyse du français. Thèse de doctorat, Grenoble I.
- [17] GOUGENHEIM G. (1974). *Le Français fondamental*. 1er et 2ème degrés.
- [18] HAGEGE C. (1978). Du thème au rhème Pour une théorie cyclique. *La Linguistique*, 14, 3-38.
- [19] KINTSCH W., VAN DIJK T.A. (1978). Toward a Model of Discourse Comprehension and Production. *Psychological Review*, 85, 363-394.
- [20] LE NY J.-F., CARFANTAN M., VERSTIGGEL J.-C. (1982). Accessibilité en mémoire de travail et rôle d'un retraitement lors de la compréhension de phrases. *Bull. de Psychol.*, n° 356, XXXV, 627-34.
- [21] LLORCA R. (1982). Effets de la systématisation du rythme de la parole française. Séminaire Prosodie et Reconnaissance automatique de la Parole. 165-192.
- [22] MARTIN P. (1975). Intonation et reconnaissance automatique de la structure syntaxique. 6èmes JEP. GALF-CNRS, Toulouse. 52-62.
- [23] PERROT J. et LOUZOUN M. (1974). Message et apport d'information : à la recherche des structures. *Langue Française*, 21, 122-35
- [24] PERROT J. (1978). Fonctions syntaxiques, énonciation, information, *B.S.L.* LXXIII, 85-101.
- [25] PRINCE E.F. (1983). Toward a Taxinomy of Given-New Information, *Radical Pragmatics*, P. cole ed., Academic Press, 223-255.
- [26] ROSSI (1973). L'intonation prédicative en français dans les phrases transformées par permutation, *Linguistics*, 103, 64-94
- [27] ROSSI M., DI CRISTO A., HIRST D., MARTIN P., NISHINUMA Y. (1981), L'intonation, de l'acoustique à la sémantique, Klincksieck. Paris
- [28] ROSSI M. (1985). L'intonation et l'organisation de l'énoncé. *Phonetica*, 42, 135-153.
- [29] SLAKTA D. (1975). L'ordre du texte, *Etudes Linguistique Appliquée*, 19, Didier, 30-42.
- [30] TESNIERE L. (1959, 1965), *Éléments de syntaxe structurale*, Ed. Klincksieck.
- [31] VAUQUOIS B. (1975). La traduction automatique à Grenoble, *Documents de linguistique quantitative*, 24, Dunod, Paris.
- [32] VEILLON G. (1970). Modèles et algorithmes pour la traduction automatique, Thèse d'état, Grenoble I.

JUXTAPOSITION, ARGUMENTATION ET INTONATION A L'ORAL

Dominique J.E. FUR¹

ABSTRACT. - The purpose of this article is to show the diversity of functions taken on by intonation in the elaboration of oral speech. The analysis of fundamental frequency contours tends to prove that, far from simply underlining syntactic and semantic relations which would be determined at the segmental level, intonation can to a certain extent redefine them and appears therefore to be an essential component in the discourse argumentative and hierarchical organisation.

Le terme de juxtaposition reçoit des définitions quelque peu contradictoires dans les grammaires et les rhéoriques. Le phénomène est tantôt caractérisé par l'**absence de morphème explicitant la relation entre deux phrases ou constituants contigus** (ARRIVE, GADET et GALMICHE, 1986, GALISSON et COSTE, 1976), tantôt considéré comme un **cas particulier de coordination réalisé soit sans coordonnant, donc implicite, soit avec la conjonction 'et'**; enfin, il peut avoir une **valeur soit coordonnante, soit subordonnante** (BALLY, 1966; STATI, 1990).

Par contre, tous les auteurs évoquent son **rapport privilégié avec l'intonation**. Certains soulignent la **fonction cohésive de la mélodie** qui se manifesterait par une absence de pause entre les propositions juxtaposées, une montée intonative en fin de première proposition et une descente de la voix en fin de deuxième (GREVISSE, 1986 WAGNER R-L. et PINCHON J., 1962; SAUVAGEOT A., 1972).

D'autres mettent en avant son rôle de **désambiguisation du lien syntactico - sémantique entre phrases ou propositions juxtaposées**. (GALISSON et COSTE,

¹ Université Paris III - Centre de Recherche sur le Français Contemporain

1976).

Le consensus est presque total lorsqu'il s'agit d'affirmer **une plus grande fréquence des juxtapositions à l'oral qu'à l'écrit**, interprétée soit comme une **conséquence du rôle compensatoire de l'intonation** (ARRIVE, GADE et GALMICHE, 1986), soit comme un indice supplémentaire de **manque de sophistication d'une certaine langue parlée**, dépréciée plus ou moins ouvertement alors même que s'établit une **hiérarchie plus ou moins implicite entre parataxe, coordination et subordination** (GADET, 1939).

Laissant de côté ces a-priori, nous nous proposons d'étudier ici le rôle de l'intonation dans **l'explicitation de rapports sémantico-logiques** et, plus largement, dans **l'agencement argumentatif** d'un discours oral et ce **en l'absence d'articulateurs ou de marqueurs**.

Notre corpus est extrait d'une **interview radiophonique de Marie-Christine BARRAULT** (actrice et comédienne) menée par Sylvain AUGIER.

La situation d'énonciation contraint sans doute l'oral de la locutrice mais n'est pas polémique. L'invitée a donc tout loisir de développer ses idées sans craindre de perdre la parole ni la "face". La longueur de ses interventions permet à toute une **stratégie argumentative et discursive** de se mettre en place.

Les grammaires traditionnelles rendant difficilement compte de certains phénomènes 'transphrastiques', nous écarterons les notions de phrase, de proposition, de coordination et de subordination pour nous tourner vers une unité de discours plus large empruntée à la rhétorique: **la période** définie par

- un critère structural : elle est constituée de **plusieurs membres** ;
- un critère sémantique : elle présente un **sens complet** ;
- un critère prosodique : elle est une unité de souffle, comporte des **pauses et des montées et descentes de la voix en conformité avec le sens.** (MOREL M-A, 1983; LUZZATI, 1983, 1985).

1. FONDEMENTS DE L'ANALYSE PROSODIQUE. L'analyse prosodique de notre corpus s'appuie essentiellement sur la théorie développée par M-A MOREL et A. RIALLAND (1992) dont nous rappelons brièvement les éléments fondamentaux.

Les **unités intonatives**, qui correspondent généralement à des groupes de souffle et dont la succession constitue la chaîne sonore, présentent **deux points cruciaux** :

- **la finale**, qui s'étend sur une ou plusieurs syllabes, et porte un **intonème** au contour significatif ;

- **la hauteur d'attaque**, qui se situe sur **la première ou la deuxième syllabe du premier mot plein** de l'unité.

D'après ces auteurs, les relations entre ces deux points sont pertinentes pour déterminer **la nature énonciative et discursive des unités, ainsi que leur hiérarchisation.**

C'est ainsi qu'un **intonème de continuation**, caractérisé par une montée mélodique en finale de constituant, opère un **emboîtement sur le constituant suivant** : le premier **repère** alors le second, dont il devient dépendant. Cette fonction de "**marqueur de hiérarchie**" du ton haut a également été mis en lumière par

MERTENS (dans BLANCHE-BENVENISTE et alii, 1990). Au contraire, un **intonème de conclusion**, caractérisé par un contour descendant, signale **l'autonomie du constituant par rapport au suivant**.

Le terme de **downstep** désigne "l'intervalle entre un ton haut abaissé par rapport à un précédent ton haut" (d'environ un demi-ton à un ton musical) qui indique "*la solidarité entre deux unités, leur continuité sans rupture*" (ibidem).

Nous rappellerons enfin la notion fondamentale de **downdrift** ou **déclinaison** qui "*correspond à une baisse progressive de la hauteur de la voix au cours d'une séquence*" (ibidem), très largement décrite comme résultant de contraintes physiologiques et dont la valeur linguistique n'a pas encore été bien mise en évidence (VAISSIERE, 1989).

Notre étude se fonde sur l'interprétation des **courbes** décrites par la **fréquence fondamentale de la voix (Fo)** obtenues grâce au détecteur de mélodie du laboratoire de l'Institut de Phonétique de l'université PARIS III. Sont portés, en ordonnée la fréquence fondamentale (Fo) calibrée en quart de tons, et en abscisse la durée (10 mm = 0,20 s). Nous avons également eu recours au logiciel UNICE pour détecter la mélodie d'extraits dont la qualité sonore ne permettait pas de tracé précis sur le mingogramme. D'autres indices prosodiques, tels l'intensité et le débit, seront également pris en compte pour expliciter certaines structures.

La Fo d'une voix d'homme se situe généralement entre mi_1 et mi_2 et celle d'une femme entre mi_2 et mi_3 . Notre locutrice exploite cependant une très large tessiture. Aux quatre niveaux de référence utilisés par entre autres DELATTRE (1966) (bas (1); moyen-bas (2); moyen (3); haut (4)) en sont donc ajoutés deux (extra-haut (5) et

extra-bas (0)). Ces niveaux sont visualisés sur nos courbes pour une meilleure appréciation des écarts mélodiques.

Nous allons donc tout d'abord examiner les rapports sémantico-logiques qu'entretiennent des paires de segments (ou membres) à la lumière de leurs réalisations intonatives. Puis nous replacerons ces constituants à l'intérieur des mouvements argumentatifs pour essayer de voir si leur ancrage et leurs relations intonatives avec leur contexte local ou plus large peut nous renseigner sur leur valeur argumentative et discursive.

2. ANALYSE DU CORPUS

2.1. CAUSALITE. Lorsque deux faits apparaissent en relation de succession ou de simultanéité chronologique, on a souvent tendance à établir entre eux un rapport logique de cause à conséquence ou de conséquence à cause selon le principe 'post hoc, ergo propter hoc'. En l'absence de marqueurs morpho-lexicaux, l'auditeur puisera soit dans sa compétence encyclopédique, soit dans les informations fournies par la situation d'énonciation, pour inférer le rapport implicite établi par le locuteur.

Curieusement, la majorité des séquences de notre corpus où se trouve représenté l'ordre conséquence-cause sont intégrées dans un discours rapporté soit indirect, soit direct (dont les caractéristiques intonatives seront étudiées plus loin). Ainsi cet exemple 24 (*et j'entends rohrner qui crie) j'y vais j'ai rien à faire* (courbe sur UNICE, fig 1)

Deux remarques s'imposent sur le plan intonatif :

- le premier segment est porteur d'un intonème continuatif supérieur à la

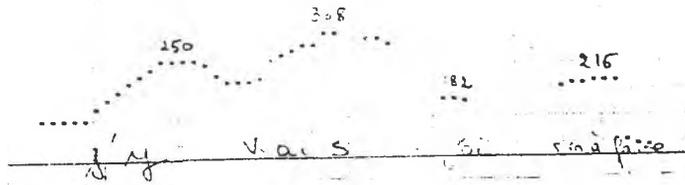


fig 1

hauteur d'attaque du second segment ;

- l'intonation finale de S2 est descendante, ce qui confère à ce segment un rôle de clôture du mouvement argumentatif.

Ces tendances se retrouvent dans les autres séquences de notre corpus. Par rapprochement avec le schéma intonatif caractéristique de la succession thème-rhème, qui comprend une montée de F_0 sur le thème supérieure aux hauteurs du rhème (MOREL et RIALLAND, 1992), il est donc tentant de voir dans le premier segment un élément de cadrage, un repère du second segment qui, lui, concentre le poids informationnel.

2.2. CONSECUTION. Le rétablissement du lien consécutif entre les segments d'un syllogisme incomplet ou 'enthymème' se fait aisément, même dans un énoncé assez complexe comme celui-ci :

55 : *je venais de tourner ma nuit chez maud (h) quand y avait une scène de baiser (j'veus parle même pas d'enlever un soutien-gorge, une scène ou de le montrer même simplement) mais une scène de baiser dans un film on dit qu'elle peut pas le faire, j'étais condamnée aux rôles de bonne soeur (et comme on parlait pas encore assez de mère thérèse) j'avais même pas le rôle de mère thérèse en perspective .. je ne pouvais*

rien faire (fig. 2.)

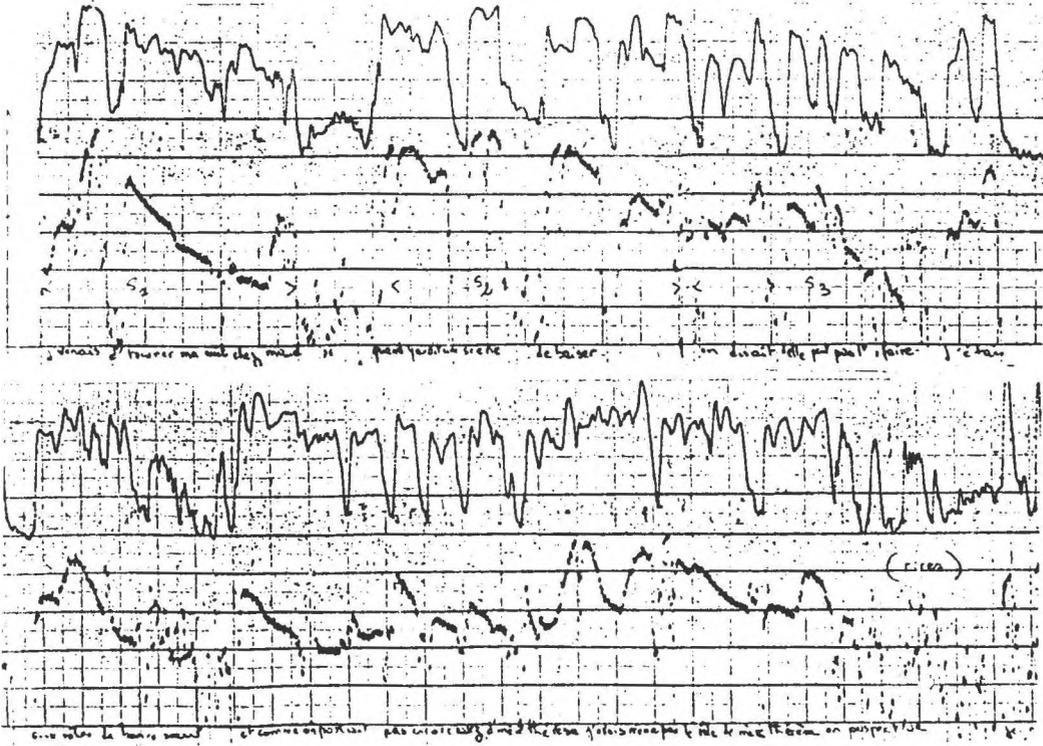


fig. 2.

La transition entre S1, à valeur causale et doté en finale d'un intonème continuatif, et la consécutive S2-S3 est introduite intonativement par un **décroché mélodique vers le haut**. Un écart vers le haut de grandeur comparable est observable entre S2-S3 et S4, et entre S5 et S6. On remarque par ailleurs qu'elles sont dotées d'une **mélodie conclusive**.

Leurs niveaux d'incidence dans le discours sont pourtant différents. En effet, S2-S3 est déductible de S1, mais S4 est déductible du bloc S1+S2-S3 ; sa valeur consécutive est donc de portée plus large que celle de S2-S3. Quant à S6, il se déduit de l'ensemble de la séquence et la clot *rien*, emphatisé (niveau 4+) porte d'ailleurs le

pois sémantique principal du mouvement argumentatif. L'emboîtement de ces consécutives peut être schématisé ainsi :

S1 S2-S3 S4 S5-S6

Le décrochage mélodique vers le haut entre segment causal et segment consécutif qui, d'après la théorie adoptée ici, autonomise ce dernier, se retrouve dans tous les autres exemples de notre corpus sauf un.

24 : *et à un moment donné y avait besoin d'un câble ou quelque chose quelqu'un dit il nous manque le câble (et j'entends rohrer ...)* (fig. 3.)

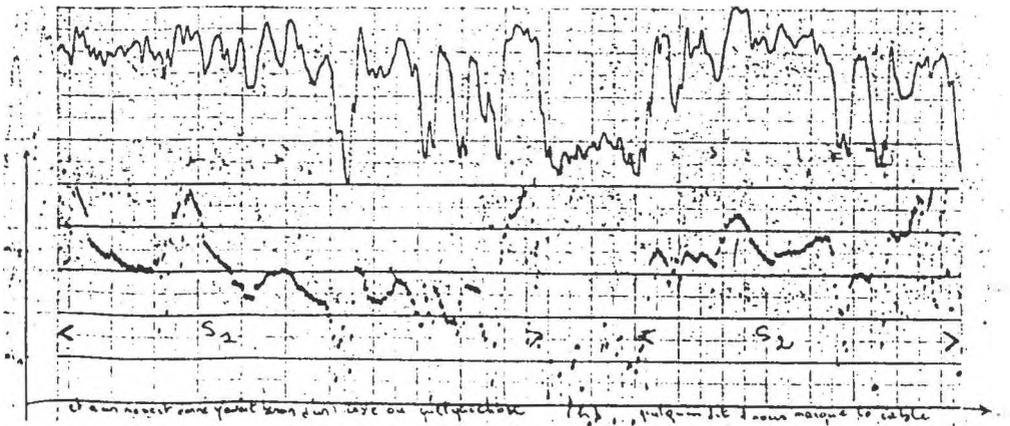


fig 3.

Ici une montée de continuation en fin de S1 (sur *quelque chose*) provoque un **décrochage intonatif vers le bas** sur S2. S'il y a bien un lien de cause à conséquence entre S1 et S2, la valeur temporelle de S1 est toutefois très marquée (*à un moment donné*). S1 se retrouve par là-même repérer la consécutive S2 : il lui fournit un **cadre temporel**

Les deux schémas intonatifs des séquences cause-conséquence dégagés dans

notre corpus semblent donc mettre en lumière deux types de solidarité entre les segments, reflétant des nuances de sens assez subtiles. Il peut paraître curieux que la dépendance étroite entre une consécutive et la causale qui la suit, concrétisée par l'emboîtement intonatif, n'apparaisse pas lorsque l'ordre des segments est inversé, sauf si la consécutive est explicitement temporelle. Plutôt que de voir là une contradiction entre relations sémantico-logiques et mélodie, nous préférons suggérer qu'à l'oral, l'ordre d'apparition des segments et leur relations intonatives avec le contexte correspond à une mise en valeur de l'un ou l'autre en fonction de la stratégie discursive et argumentative du locuteur.

L'examen des réalisations intonatives des conclusives de notre corpus va éclairer ce phénomène.

2.3. CONCLUSION. Notre corpus nous fournit des exemples de segments introduits par 'finalement', 'tout compte fait' et d'autres sans introducteur apparaissant exclusivement à la fin d'une période. Ces segments conclusifs juxtaposés se caractérisent tous par une **autonomie intonative** que réalise, par rapport au contexte gauche un **décrochage vers le haut**, et par rapport au contexte droit une **mélodie plongeante** interdisant leur intégration dans un autre mouvement argumentatif et signalant le plus souvent la fin d'un tour de parole, comme l'illustre l'exemple suivant:
 20 *et ça claudel c'est ça c'est vraiment la tête dans l'c el et les pieds dans la terre*
(§et ça ça m'convient§§) (fig. 4.)

Cet énoncé nous offre l'occasion de comparer deux segments dont l'un est coordonné (S2) et l'autre juxtaposé (S3). Tous deux sont affectés d'une mélodie

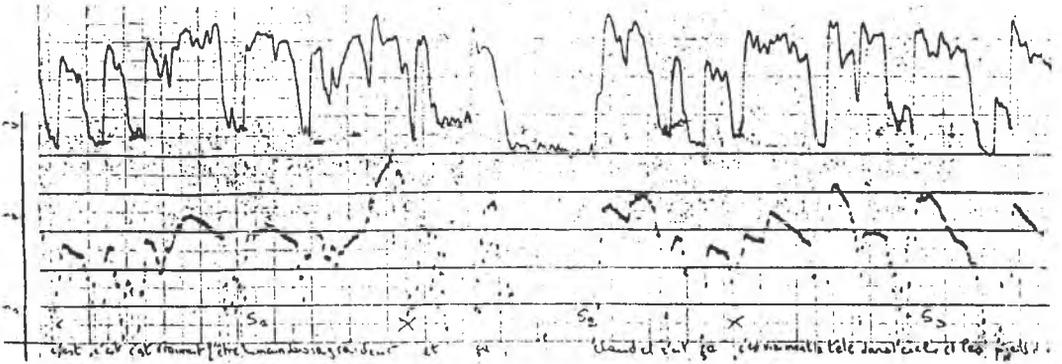


fig. 4.

conclusive ; mais F_0 descend plus bas en fin de S3 qu'en S2. En examinant le contenu de ces segments, on voit que le second explicite et renforce le premier en le modalisant (avec *vraiment*) tout en résumant le contexte précédent. Tout se passe comme si S2 n'étant pas assez 'plein' sémantiquement, ne peut remplir sa fonction de conclusif et ce malgré la descente de F_0 en finale. S3 redonne les référents des anaphoriques de S2 pourtant présents dans le contexte gauche. La descente mélodique en fin de S2 interdit d'interpréter les démonstratifs *ça* et *c'est* comme étant cataphoriques. S2 et S3 apportent donc la conclusion en deux temps d'une longue séquence explicative et descriptive. Le fait que le journaliste coupe la parole à MCB en intervenant à la fin de S3 prouve bien la valeur conclusive de ce segment pour l'intégralité du tour de parole de MCB.

Conclusives et consécutives ont des caractéristiques mélodiques communes , ce qui expliquerait qu'elles peuvent remplir la même fonction de clôture d'un mouvement argumentatif, voire d'un tour de parole. La distinction entre ces deux types de segments s'établit cependant à d'autres niveaux. Sur le plan lexical, les conclusives contiennent

de nombreux anaphoriques (pronoms ou syntagmes nominaux) et des termes résumant les propos de la locutrice.

Sur le plan argumentatif et discursif, elles ne semblent pas pouvoir être 'recyclées', intégrées dans une autre période où elles prendraient une valeur argumentative précise, contrairement aux consécutives.

2.4. CONCESSION. Bien que la concession s'exprime préférentiellement à l'aide de marqueurs spécifiques (tels que 'bien que', 'quoique', 'pourtant' etc), deux énoncés de notre corpus illustrent la possibilité d'exprimer cette notion par juxtaposition. Ainsi cet exemple :

28 : *(qui me dit mais vous êtes enceinte) et j'avais vingt ans je venais d'entrer au conservatoire j'étais pas mariée je marchais dans la rue sur un nuage de bonheur* (fig.5.)

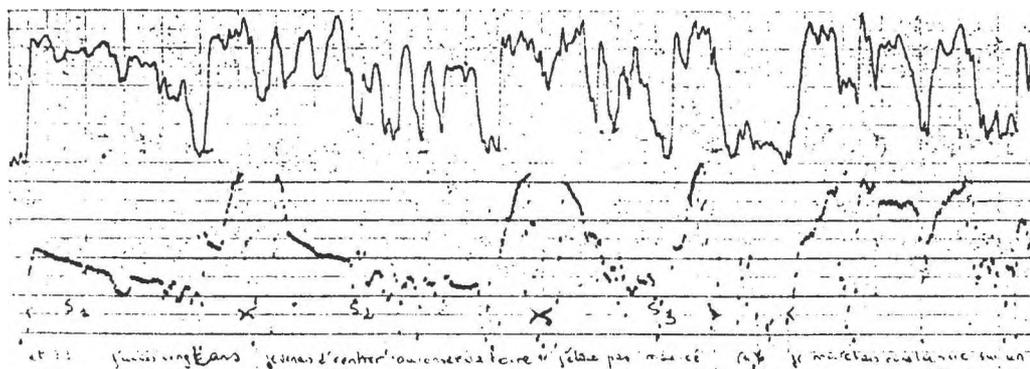


fig. 5.

Il y a une trentaine d'années, les habitudes de pensée amenaient sans doute à considérer le fait d'être enceinte comme contre-indiqué lorsque l'on était très jeune, étudiante et célibataire. Les contenus informationnels des segments permettent donc de

rétablir une relation concessive et non consécutive.

Les différences d'ancrage intonatif entre ces deux types de relation peuvent également faciliter le décodage. Ainsi les trois premiers segments présentent les mêmes schémas intonatifs et sont de même valeur argumentative (point étudié plus loin). Par contre, S4 est intonné tout à fait différemment : Fo basse à l'initiale, hauteur d'attaque élevée sur la deuxième syllabe de *marchais*, pic intonatif sur *rue* et descente de Fo au-dessous du niveau 1 en finale. Tous ces éléments signalent une rupture au niveau énonciatif. D'autre part, la montée de Fo en finale de S1, S2 et S3 non seulement signale la continuation mais également opère l'**emboîtement de S4 concessif**, qui devient ainsi **repéré par les éléments concédés**. Cette forte dépendance prosodique entre segment(s) concédé(s) peut être rapprochée de celle existant entre causale et consécutive.

2.5. CONTRASTE. Dans notre corpus, nombreux sont les exemples de segments juxtaposés en relation de contraste, ce qui est peu surprenant dans la mesure où l'opposition de modalités correspond à une relation sémantique fondamentale qui s'accommode très bien de l'absence de marqueur (BLANCHE-BENVENISTE, 1990). Ce qui est plus remarquable, c'est que ces séquences de contrastives présentent toutes les mêmes caractéristiques intonatives :

- une montée de Fo importante à la fin du premier et du second segment ;
- un décrochage intonatif vers le bas sur le second segment.
- des reliefs intonatifs sur les lexèmes mis en opposition

Ainsi cet exemple :

7 : *j'en avais jamais dit un mot , à EUX , j'en avais parié à deux trois personnes à mon à ma :: meilleure amie de de classe* (fig. 6.)

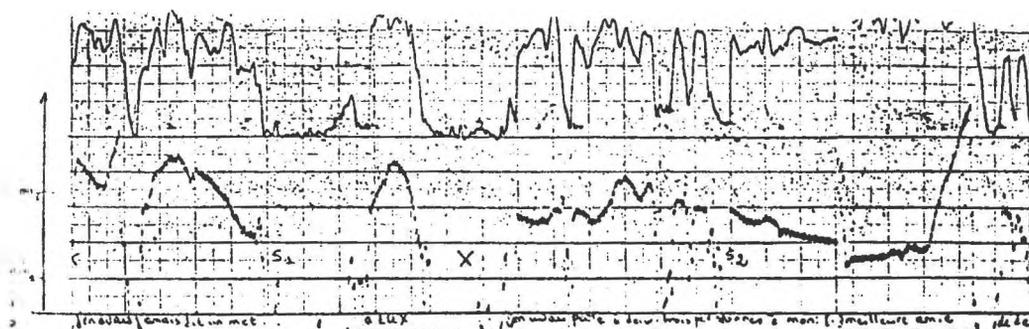


fig. 6.

Si se trouve à la fin d'une période argumentative où il a une valeur causale. La descente de F_0 au niveau bas sur *mot* ainsi que la pause lui confèrent momentanément une prosodie de fin d'énoncé. On peut voir dans le constituant *à EUX* un élément postrhématique qui constitue un ajustement sur le dictum : il précise le complément d'objet indirect en valence libre dans le premier syntagme verbal. Il apporte une précision de type métalinguistique. On pourrait donc s'attendre à ce qu'il soit intonné bas.

Au contraire, sa réalisation prosodique a deux points communs avec le focus :

- une très forte hauteur sur la finale de l'unité focalisée accompagnée d'un accent d'intensité ;
- une rupture mélodique sur le segment suivant supérieure au downstep (MOREL, 1992).

Nous n'observons pas de véritable déstructuration prosodique de S2, mais une grande partie de son rhème est intonnée plus bas que celui de S1. Par contre, *amie de de classe*, en relation de contraste avec *à EUX*, est également son pendant intonatif.

D'autres extraits de notre corpus, ne mettant pas en jeu un processus de correction ni de précision mais de contraste à fin argumentative, confirme ce fonctionnement prosodique, comme l'illustre l'exemple suivant :

43 : *donc déjà y a pas que du négatif, y a aussi toute cette part de vitalité en elle dans laquelle les autres peuvent se retrouver* (fig 7)

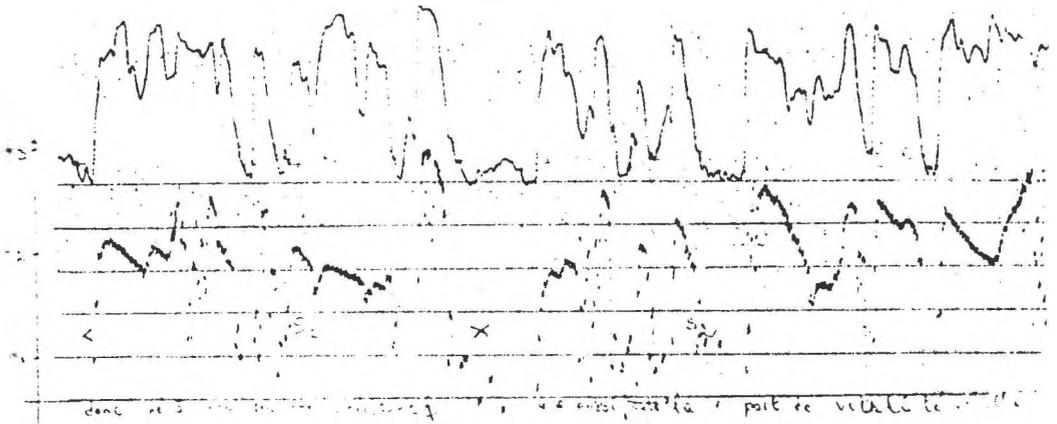


fig. 7

En S2, les pics intonatifs sur les trois constituants lexicaux s'opposant à *négatif* provoquent un effet de martèlement très sensible à la perception.

Là encore, le décrochage intonatif vers le bas sur S2 lui confère une position de "repéré" par rapport à S1, qui semble donc fonctionner comme une sorte de **cadre énonciatif négatif** emboîtant le second segment.

La **cohésion** de ce type de séquences se manifeste également **au niveau lexical** (oppositions systématiques entre lexèmes ou syntagmes des deux segments) et **syntactique** (nombreux anaphoriques)

2.6. SEGMENTS DE MEME VALEUR ARGUMENTATIVE

Notre corpus

renferme plusieurs séquences de deux ou trois segments juxtaposés ayant la même valeur argumentative, que celle-ci soit causale, consécutive, explicative ou autre. Ces segments n'entretiennent aucun rapport hiérarchique ni sur le plan sémantique, ni sur le plan syntaxique.

Le phénomène de parallélisme des structures intonatives déjà observé pour des syntagmes et indiquant des "équivalences discursives" (MOREL, RIALLAND, 1992) ou des unités de "fonction syntaxique identique" (MERTENS, 1990) se retrouve dans les segments, unités à noyau verbal. Nous en avons toutefois relevé plusieurs variantes.

1) Segments en relation de downstep

Nous rappelons que le downstep constitue une relation neutre entre deux constituants qui sont par là-même indépendants.

28 : *et::: j'avais vingt ans , je venais d'entrer au conservatoire , j'étais pas mariée:*
 (, je marchais dans la rue sur un nuage de bonheur) (fig. 8.)

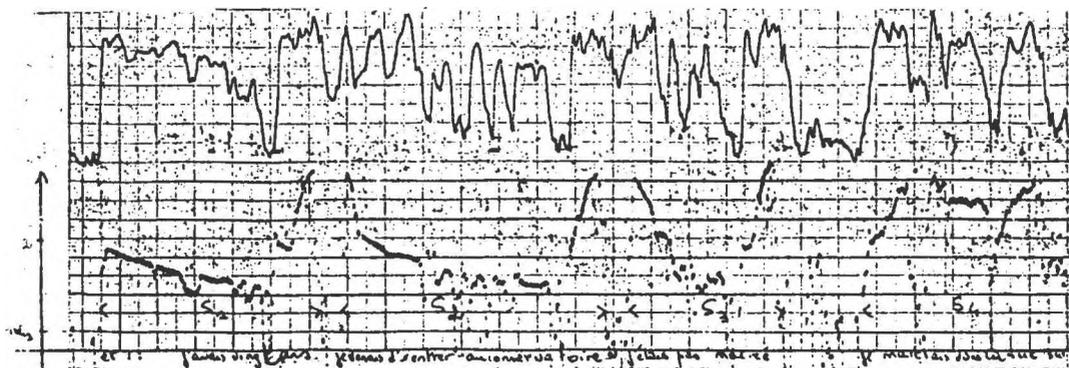


fig. 8.

Les trois segments présentent, sur le plan temporel la simultanéité de trois états, et sur le plan argumentatif, trois raisons de ne pas désirer la venue d'un enfant. Seul S1

a une initiale basse, due en particulier à l'allongement du *et*. Les initiales de S2 et S3 sont beaucoup plus hautes, de quelques hertz inférieures aux finales des segments précédents, et cela bien qu'il s'agisse de mots grammaticaux, qui ont tendance à être intonés bas (VAISSIERE, 1989). L'absence de pause entre les segments peut expliquer le fait que leurs initiales bénéficient de la dynamique de Fo portée par les finales précédentes.

Ces finales sont d'ailleurs toutes trois affectées d'une montée de Fo que l'on peut assimiler au "*morphème énumératif*" à valeur "*coordonnante*" décrit par ROSSI (1980, p. 190, in ROSSI, DI CHRISTO, HIRST, MARTIN, NISHINUMA, 1981). L'allongement vocalique, à la fin des segments, vient parfaire le parallélisme des structures prosodiques. Le changement de schéma intonatif de la conclusive de période - ici entre parenthèses - signale une différence de rôle argumentatif (étudié plus haut).

2) Segments en relation de upstep

D'autres segments présentent un schéma intonatif inverse : il s'opère entre la finale d'un segment et la hauteur d'attaque du segment suivant un **décrochage intonatif de l'amplitude du downstep mais vers le haut**.

40 : (*et j'aime bien par exemple les nouveaux metteurs en scène parce que,*) ils en veulent i se:: i sont généreux i sont:: bon i sont confiants dans un avenir (*et on a envie...*) (fig. 9.)

Le premier des segments est subordonné à l'énoncé précédent mais il y a par la suite ellipse de la conjonction. Plusieurs points sont remarquables ici :

- S1 et S2 sont intonés très bas et sans grandes modulations, pratiquement sur le modèle

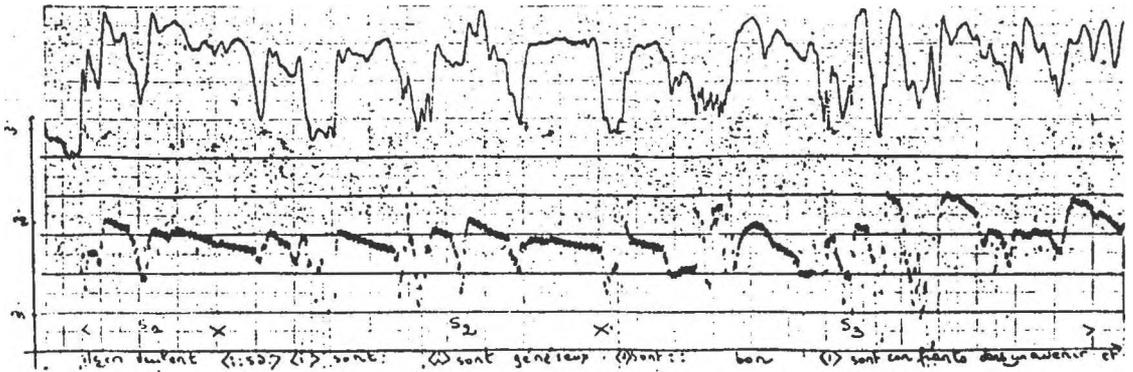


fig. 9.

de l'incise ;

- Fo suit une ligne de déclinaison presque rectiligne dans chaque segment, doté d'une intonation conclusive qui martèle chaque argument ;

- les segments sont collés, ce qui malgré l'intonation conclusive interdit aux interlocuteurs de se saisir de la parole. Les débuts des segments portent tous des traces de recherche lexicale qui assurent la continuation.

Le phénomène d'**upstep** nous semble être le résultat d'un réajustement de la ligne de base vers le haut, qui **n'entame pas l'indépendance des segments**. Il paraît avoir une importance essentiellement '**stylistique**'. Accompagné d'une absence de pause entre les segments, il crée une sorte de tension dans la progression du discours, une impression de **surenchère** d'un segment sur l'autre.

3) segments emboîtés

Certains segments apparaissent dans des structures emboîtées, comme ici :

44a : (*jamais vous voyez l'héroïne elle a jamais quarante ans ,) elle a trente-huit , elle a trente sept et demi, elle a trente neuf, elle n'a jamais quarante* (fig. 10.)

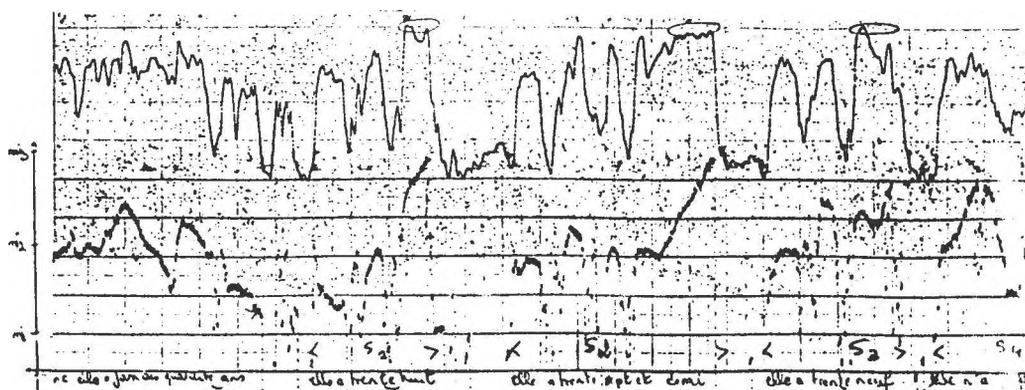


fig. 10.

Les trois segments explicitent l'énoncé introducteur, acte directeur de l'argumentation, affecté d'une intonation descendante. Les montées importantes de F_0 en finale (niveau 4+) signalent non seulement la continuation mais aussi une focalisation. La rupture intonative vers le bas sur le segment suivant est donc obligatoirement plus grande que dans les cas décrits en 1) car en partie physiologiquement contrainte.

La caractéristique commune à ces trois types de séquences est donc bien le **parallélisme des structures intonatives** qui reflète l'absence de hiérarchie sémantico-syntaxique entre les segments et leur équivalence discursive et argumentative. L'emboîtement éventuel des constituants, essentiellement dû aux focalisations, ne doit pas être interprété comme une marque de dépendance.

On relève également que ces **structures sont préférentiellement ternaires** avec une tendance pour les deux premiers segments à être de **longueur et de durée sensiblement égales** et une tendance pour le troisième à être plus long que les précédents. Tout ceci confère à ces séquences une qualité rythmique particulière.

2.7. EXPLICATION. Notre corpus est riche en développements explicatifs, ce qui s'explique en partie par la situation d'énonciation. La locutrice a en effet tout le loisir de développer tel ou tel point de son discours, de justifier ses opinions, l'emploi d'un terme ou d'une expression, voire l'acte même d'énonciation, ce qu'elle fait volontiers.

A l'écrit, les explicatives peuvent être introduites par 'en effet', 'effectivement', ou le signe de ponctuation : . A l'oral, comme le confirme notre corpus, 'parce que' et 'puisque' perdent souvent leur valeur purement causale pour jouer cette fonction d'introducteur et endosser alors un rôle particulier au niveau de l'organisation du discours. En l'absence de marqueur, l'ancrage et les contours intonatifs des explicatives semblent apporter quelques indices quant à leur niveau d'incidence dans le discours.

1) développement explicatif autonome, absence de hiérarchie intonative

Nombreux sont les énoncés où le segment (ou la séquence) véhiculant la thèse de la locutrice et le segment venant l'expliquer sont tout à fait **autonomes sur le plan intonatif**, comme l'illustre l'exemple suivant :

20 : *claudel est un des rares écrivains qui parlent de c'que c'est d'être chrétien , de c'que c'est d'avoir un rapport , avec le christ mais en tant qu'esprit et en tant que corps , c'est quelqu'un qui sait très très bien parler de cette dualité qui peut être une contradiction à certains moments et à d'autres au contraire (h) ... (fig. 11.)*

Le discours se développe ici autour de la double notion d'*esprit* et de *corps* , reprise par le terme *dualité*. On notera la présence du tour présentatif *c'est quelqu'un qui* , introducteur de rhème et intonné très haut. Contrairement à ce que l'on pourrait

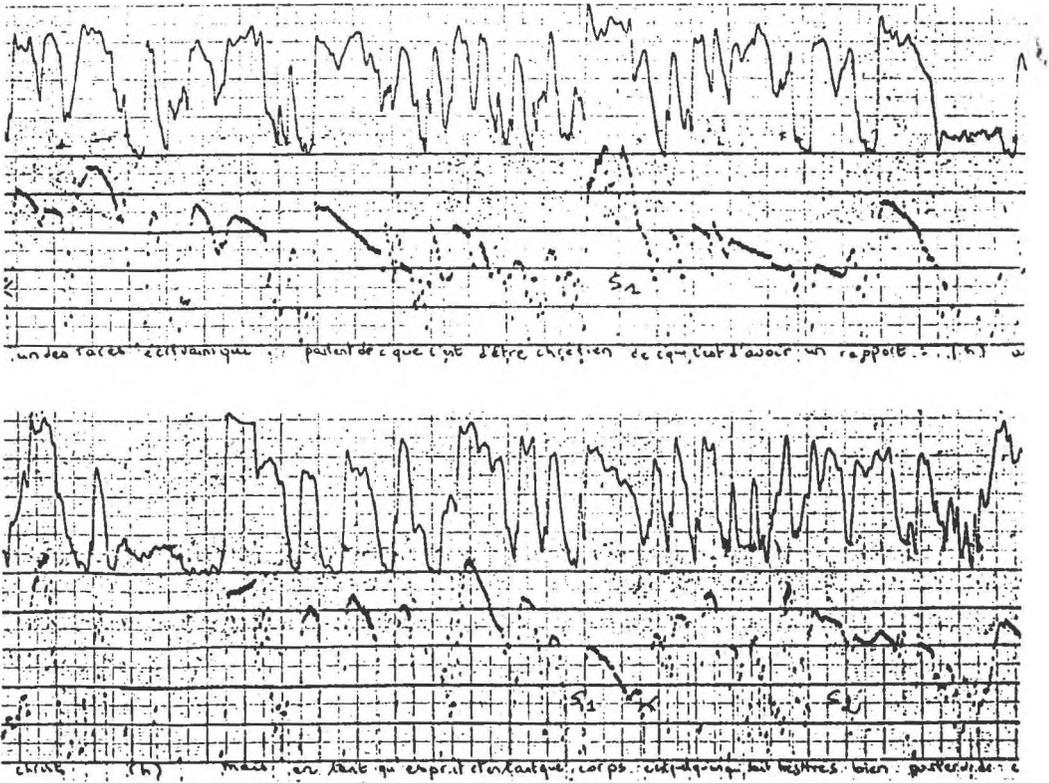


fig 11.

attendre, les termes ayant le plus grand poids sémantique, et qui constituent le fil directeur du message, ne bénéficient pas tous d'une mise en relief intonative.

2) emboîtement créé par montée de focalisation

Dans certains cas, le segment précédant le segment explicatif se termine par une forte montée de F_0 , souvent accompagnée d'un accent d'intensité, signalant une focalisation. On observe alors une redescente de la voix sur le segment explicatif, physiologiquement contrainte.

6 : *eh bien e: le cinéma c'était un lieu de perdition si on allait au cinéma c'était sûr qu'on allait se faire violer* (fig. 12.)

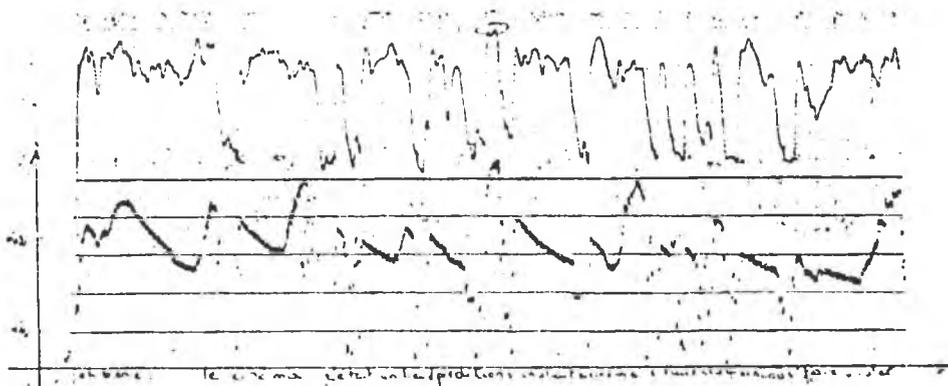


fig. 12

S2 explicite *un lieu de perdition*, expression dont l'énonciation est en fait prêtée à la mère de MCB.

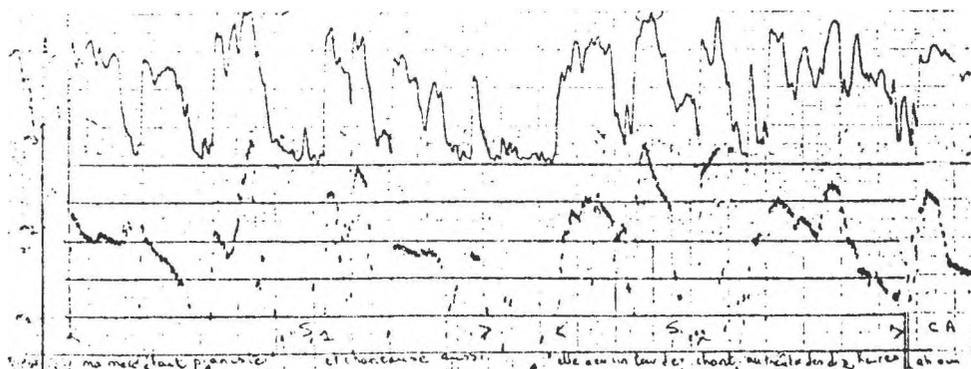
Le schéma observé peut être rapproché de celui des séquences consécutive + causale (voir 2.1.) où l'expliqué fonctionne comme un élément de cadrage de l'expliquant. La différence entre causalité et explication peut en effet être tenue tant au plan sémantique qu'au plan intonatif. Il nous semble pourtant que les montées de focalisation systématiquement supérieures aux pics intonatifs des développements explicatifs soumettent ces derniers à la thèse qui les précède. Au contraire, les causales, bien qu'emboîtées par les consécutives, présentent souvent des modulations supérieures à la finale du segment qui les introduit. Ces différences intonatives, qui doivent être confirmées par d'autres corpus, pourraient mettre en lumière les spécificités de ces deux catégories de segments qu'une communauté de marqueurs morpho-lexicaux et une proximité sémantique indéniable rendent parfois difficile à établir.

3) parenthésage avec modulations

Certains segments explicatifs semblent, à la perception, faire l'objet d'un

'parenthésage'. On s'attendrait donc à ce qu'ils soient dotés d'une intonation d'incise caractérisée par une hauteur d'attaque basse, en rupture avec le niveau intonatif précédent, des variations de hauteur faibles, une finale montante pour rattraper le niveau intonatif précédent et un débit souvent accéléré (MOREL et RIALLAND, 1991). Or les tracés de mionogramme présentent par endroits d'assez amples modulations, comme ici :

6 : *ma mère était pianiste et chanteuse aussi, elle a eu un tour de chant au théâtre des dix heures* <SA : ah oui> *et elle a elle a beaucoup créé des chansons de prévert et kosma elle était dans tout l'milieu des chansonniers tout ça (et alors...)* (fig. 13.)



- ni surtout perceptibles - pour sortir le développement explicatif de la parenthèse. La présence du ligateur *et alors* intonné haut, réinitialisant le discours principal, renforce l'impression que S3 et S4 y ont une place inférieure.

Il apparaît clairement de ces trois cas de figures que l'ancrage et les contours intonatifs des séquences explicatives varient en fonction de leur niveau d'incidence dans le discours.

Ce phénomène est également très sensible dans la réalisation des segments 'commentaire'.

2.8. COMMENTAIRE. Marie-Christine Barrault interrompt parfois son discours principal pour apporter un commentaire, de type métadiscursif ou autre. Sur le plan intonatif, cette rupture se signale différemment selon le poids que veut lui donner la locutrice.

1) en incise

Certains commentaires, perçus comme des incisives, en présentent les principales caractéristiques (rappelées plus haut).

24a : *c'était à la fois très littéraire (h) °on s'disait j'vais jamais réussir à dire ça° et dès qu'on le disait on l'avait en bouche comme on dit à la fois* (fig. 14.)

annonce une structure binaire, dont le deuxième membre se trouve en S3. Tout ajout venant casser cette symétrie doit donc être expulsé de la trame discursive principale, ce que fait l'intonation. La position de cette séquence induit donc une intonation *parenthétique* ou *incidente* (ROSSI, 1980 dans ROSSI, DI CRISTO, HIRST, MARTIN, NISHINUMA, 1981). S2 a une valeur consécutive indéniable par rapport à

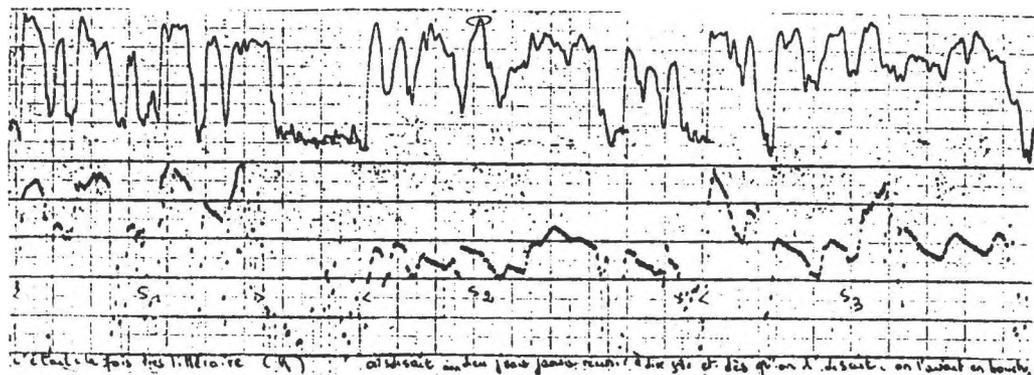


fig. 14.

S1, mais sa réalisation prosodique l'empêche d'en avoir le poids argumentatif. Le raccrochage intonatif et discursif se fait en début de S3 par le ligateur *et dès que* intonné très haut. On notera qu'il n'y a pas une neutralisation totale des modulations. Doit-on voir dans ces incursions vers les registres moyens une particularité du discours de MCB ? On y remarque en effet peu d'éléments totalement sacrifiés sur le plan intonatif, relégués au niveau de l'accessoire. Serait-ce par 'déformation professionnelle' ? Au théâtre, les 'appartés' devant être entendus du public, les comédiens forcent la voix et les modulations de leurs répliques. La comparaison de notre corpus à des discours de locuteurs non comédiens pourrait nous renseigner à ce sujet.

Mais d'autres énoncés de notre corpus mettent en évidence l'exploitation d'autres options prosodiques pour signaler un type différent de commentaire.

2) "parenthèse haute" (terme emprunté à DELATTRE (1966))

Ce type de réalisation prosodique est particulièrement bien illustré par les deux séquences suivantes :

13 : *j'étais roxane et lui jouait le duc de guiche ça lui allait très bien , et on avait*

choisi mon frère pour jouer christian

4 : *et elle vivait dans cette espèce de , de vie étrange qu'elle nous faisait partager à mon frère et à moi (h) c'était assez folklorique , après ... (fig. 15.)*

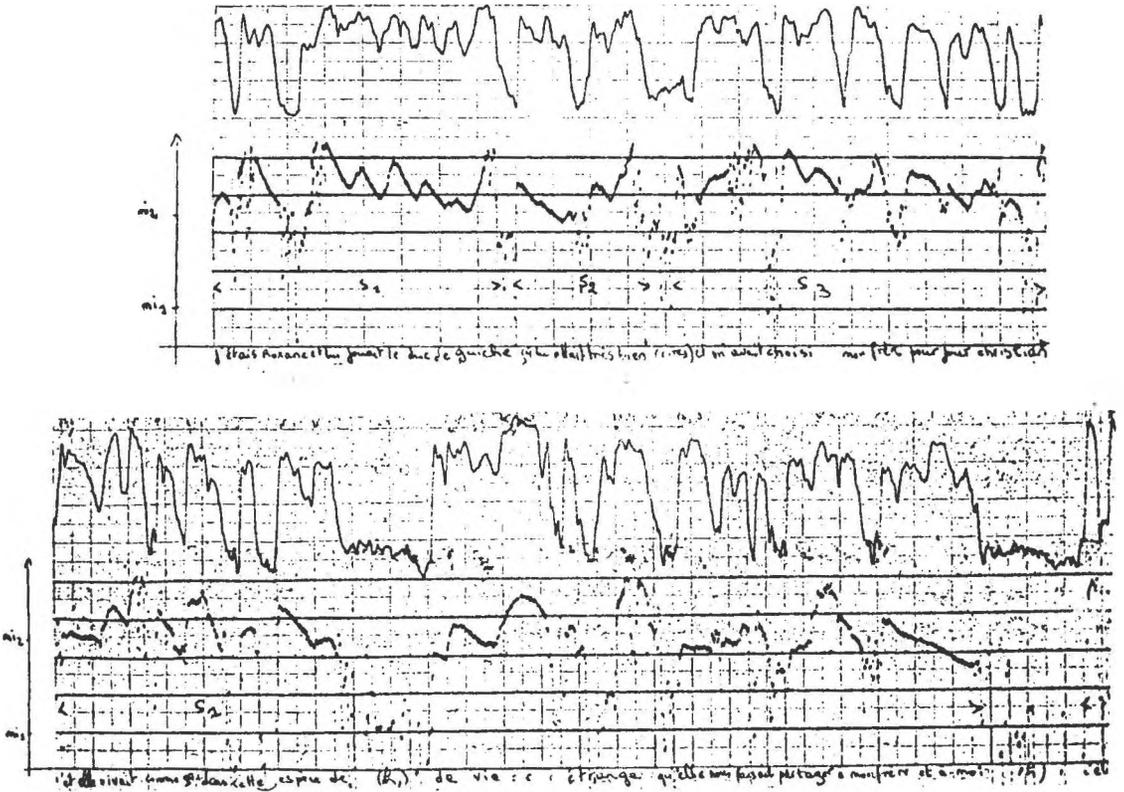


fig. 15.

En 13, il y a bien un décrochage intonatif vers le bas sur S2, qui est le segment intonné le plus bas. Ces modulations au-dessus du niveau 3, nous empêchent de le considérer comme une incise intonative. Par contre, l'accélération du débit (en S2, 1 syllabe = 11,6 cs ; en S1, 1 syllabe = 14,5 cs ; en S3, 1 syllabe = 15 cs) signale le changement discursif. L'ensemble du contexte de S2 étant placé dans les registres élevés, on peut se demander si ce changement de rythme n'est pas là pour compenser

l'absence d'une plongée de F_0 vers les niveaux de l'incise, rendue difficile physiologiquement. La montée de continuation en finale de S1 peut alors être considérée comme un pont intonatif lancé par-dessus S2 pour emboîter S3.

En 4, nous retrouvons cette accélération de débit sur le segment commentaire. Mais dans ce cas, il est intonné très haut (entre les niveaux 3 et 5) et ses pics mélodiques surplombent l'ensemble de la séquence. Sur le plan discursif, S2 établit une charnière entre la description de deux époques de la vie de MCB. 'Stylistiquement', il rompt la monotonie du discours.

La locutrice use donc de deux procédés intonatifs principaux pour effectuer des parenthésages discursifs : l'incise modulée et l'accélération du débit qui signalent clairement une suspension du discours principal.

2. 9. DISCOURS DIRECT RAPPORTÉ. Nous avons mis en évidence que les séquences de discours direct rapporté (DDR) constituaient un véritable discours dans le discours de MCB, tant au niveau argumentatif qu'intonatif (voir en particulier le chapitre sur la causalité). Bien que rompant la trame discursive principale, elles n'ont rien d'incises. Intonné plus ou moins haut en fonction de son ancrage discursif, le DDR entretient en fait deux types principaux de rapport prosodique avec le segment qui l'introduit.

1) le verbe introducteur est porteur d'un intonème de continuation qui emboîte le discours rapporté

Dans ce cas, F_0 atteint sa plus haute valeur soit sur l'introducteur comme en 63, dans le DDR comme l'illustre 24.

63 : *il avait répondu parce que je n'ai qu'un seul pays le cinéma* (fig. 16.)

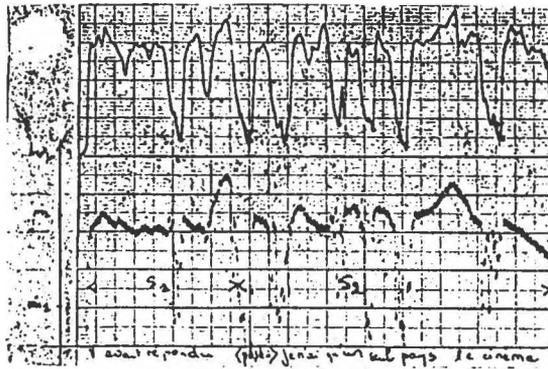


fig. 16.

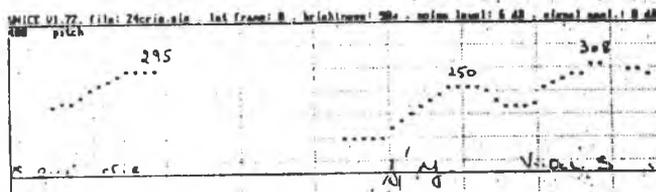


fig. 17.

24 : *j'entends rohmer qui crie j'y vais (j'ai rien à faire)* (fig. 17.)

Ici, l'intonème continuatif sur *vais* est plus haut que celui du verbe introducteur ; ceci peut s'expliquer par le fait que l'on a affaire à une exclamative (Rohmer crie).

2) **la montée de Fo sur le verbe introducteur est inférieure à la hauteur d'attaque du discours rapporté.** Celle-ci se trouve alors systématiquement portée par une **marque discursive forte** (termes d'assentiment ou de réfutation, phatique ou exclamatif) dotée généralement d'un accent d'intensité, comme en

7 : *je leur ai dit non non* (fig. 18.)

Dans les deux cas, l'absence totale de pause entre l'élément introducteur et les

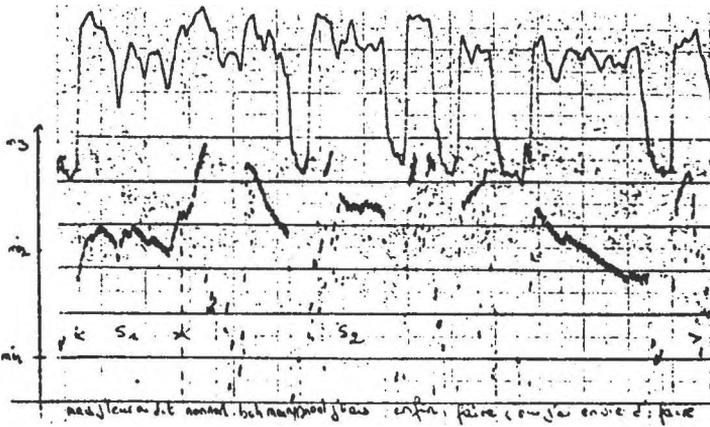


fig. 18.

paroles rapportées renforce leur solidité et induit une intégration parfaite de la séquence dans le discours principal. Contrairement aux incises, les séquences de DDR présentent des **modulations** pouvant être assez importantes. D'autre part, le **raccrochage intonatif** n'a pas lieu en fin de DDR - on a plutôt des intonèmes conclusifs sauf cas d'exclamatives - mais **en début de segment suivant** pour relancer le discours principal de la locutrice.

Le recours extrêmement fréquent au discours direct rapporté prouve que la locutrice lui prête une **grande valeur discursive**. C'est l'occasion pour elle de jouer des petites scènes qui apportent vie et variété au discours dans lequel elles s'intègrent. Cependant, les grandes modulations que l'on y remarque sont peut-être plus à mettre sur le compte de son talent de comédienne que sur des propriétés intonatives intrinsèques du DDR. Nos observations demandent donc à être confirmées par d'autres corpus

3. CONCLUSION. L'examen des phénomènes de juxtaposition de segments à

noyau verbal de notre corpus d'oral à la lumière de leurs réalisations prosodiques a mis en évidence trois points principaux :

- la présence de schémas caractéristiques de certaines relations sémantico-logiques entre segments;

- une grande régularité dans les contours des segments ayant la même valeur argumentative;

- une dépendance intonative des segments qui est plus ou moins étroite en fonction

- du type de rapport sémantico-logique qu'ils entretiennent

- de leur place dans le discours en élaboration

- l'existence d'un phénomène de **pondération argumentative et énonciative**, de rapports de '**coordination**' et de '**subordination**' **discursives** pouvant entrer en concurrence avec les relations sémantico-logiques répertoriées.

La linéarité de l'oral et un certain souci d'économie impliquent que certains segments ont des rôles doubles sur le plan argumentatif ou discursif. C'est ainsi que des éléments rhématiques d'une séquence Z_n sont très souvent projetés immédiatement, 'recyclés' dans la séquence Z_{n+1} pour laquelle ils constituent une sorte de cadrage. A l'intérieur de l'enchâssement des périodes ainsi provoqué, l'intonation apparaît comme primordiale pour préciser les rapports entre les constituants ainsi que leur niveau d'incidence dans le discours.

Ces observations, bien que limitées à un corpus et à une locutrice ayant sans aucun doute une compétence intonative 'hors norme', nous semblent cependant suggérer

que le phénomène syntaxique de juxtaposition à l'oral recouvre des réalités linguistiques plus complexes et subtiles que celles généralement évoquées dans les grammaires.

Des analyses pluriparamétriques (prosodie, sémantisme, situation d'énonciation etc.) de corpus oraux éclairant la combinatoire complexe entre traits segmentaux et supra-segmentaux pourraient amener à redéfinir les concepts fondamentaux de subordination, de coordination et d'implicite.

BIBLIOGRAPHIE

- ANSCOMBRE J-C, DUCROT O., (1983), L'argumentation dans la langue. Philosophie et Langage, Bruxelles, P. Mardaga éd.
- ARRIVE M., GADET F., GALMICHE M., (1985), La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de Linguistique française, Paris, Flammarion.
- BALLY Ch., (1966), Linguistique générale et Linguistique française. (rééd.), Berne, Franke.
- BLANCHE-BENVENISTE C. et alii, (1990), Le français parlé, études grammaticales. Paris, Ed. du CNRS.
- CHESNY-KOHLER J., (1981), 'Aspects des discours explicatifs', in *Logique, argumentation, conversation*, Actes du Colloque de Pragmatique, Fribourg, Peter Lang.
- DAMOURETTE J., PICHON E., (1911-1934), Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française. rééd. Paris, d'Arthey, 1969.
- DANON-BOILEAU L., MOREL M-A., MEUNIER A., TOURNADRE, (1991), 'Intégration discursive et intégration syntaxique' in *Langages 104*, p. 111-128.
- DELATRE P., (1966), 'Les dix intonations de base du français' in *The French Review 40*, p. 6-13.
- DUBOIS J., EDELIN F., KLINKENBERG J-M., MINGUET P., PIRE F., TRINON H., (1970), Rhétorique générale. Langue et langage, Paris, Larousse.
- FAGYAL S., (1991), 'La structuration et la hiérarchisation de l'énoncé oral par l'intonation', Mémoire de DEA, Paris III.
- GADET F., (1989), Le français ordinaire. Paris, Colin.
- GREVISSE M., (1986), Le Bon Usage, grammaire française. 12^{ème} rééd. refondue par GOOSE A., Duculot (1986)
- LUZZATI D., (1983), 'Recherches sur la structure du discours oral spontané', thèse de 3^{ème} cycle, Paris III ;
- " " , (1985), 'Analyse périodique du discours', in *Langue française 65*, p. 62-72.
- MARTINET M., (1979), Grammaire fonctionnelle du français. Ecole Nationale Supérieure de Saint-Cloud, Crédif, Didier.
- MOREL M-A, (1980), 'Etude sur les moyens grammaticaux et lexicaux propres à exprimer une

- concession en français contemporain', thèse de doctorat, Lille III ;
- " " , (1983), 'Vers une rhétorique de la conversation', in *DR.LAI* 29, p. 29-68 ;
- " " , (1992), 'Intonation et thématization', in *L'information grammaticale* 54.
- MOREL M.-A., RIALLAND A., (1992). 'Autonomies, emboîtements et ruptures dans l'intonation française', in Actes du Colloque Cerlico, *la subordination*, Presses Universitaires de Rennes.
- ROSSI M., DI CRISTO A., HIRST D., MARTIN P., NISHINUMA Y., (1981), L'intonation de l'acoustique à la sémantique, Paris, Klincksieck.
- ROULET E. et alii, (1985), L'articulation du discours en français contemporain, Berne-Francfort sur Main - New York, Peter Lang.
- SAUVAGEOT A., (1972), Analyse du français parlé, Paris, Hachette.
- STATI S., (1990), Le transphrastique, Paris, PUF.
- VAISSIERE J., (1989), 'Contribution à l'analyse des phénomènes de parole continue lue', texte préparé en vue de l'obtention du diplôme d'habilitation à diriger des recherches, Strasbourg.
- WAGNER R., PINCHON J., (1962), Grammaire du français classique et moderne, Paris, Hachette.

PLAN LOCUTOIRE ET PLAN DELOCUTOIRE DANS L'ENONCE ORAL FRANÇAIS

Mary-Annick MOREL¹

ABSTRACT. The analysis of spontaneous oral speech and of the F0 tracings leads to distinguish two intonative constituents. The properties of each constituent are relevant of the distinction made by Damourette et Pichon, between a «locutoire» level and a «délocutoire» level of language, and also of the different values of the «co-énonciation» (agreement, discordancy and rupture). The personal markers in the first constituent underline the scales towards the «co-énonciation», whereas in the second constituent, they have to be interpreted as referential indices.

L'examen de corpus variés d'oral spontané en français et de la structuration opérée par l'intonation conduit à distinguer dans l'énoncé oral deux ensembles aux propriétés intonatives distinctes (Morel et Rialland 1992 et 1993).

Pour rendre compte de ces propriétés, j'aurai recours d'une part à la distinction opérée par Damourette et Pichon entre le plan «locutoire» et le plan «délocutoire» du langage, et d'autre part à l'analyse des différentes valeurs de la co-énonciation (consensualité, discordance et rupture) développée par Laurent Danon-Boileau (1992, 1994 et séminaire de DEA 1992-1993).

1/ PLAN LOCUTOIRE ET PLAN DELOCUTOIRE

Nombreux sont les chercheurs contemporains qui connaissent J. Damourette et E. Pichon en tant que précurseurs des théories énonciatives actuelles et qui citent leurs analyses sur le nynégocentrisme fondamental de la langue française et sur la distinction qu'ils opèrent entre le locuteur et le protagoniste- entendre le sujet grammatical- de la phrase. Mais rares sont les travaux qui rendent compte de l'importance qu'ils accordent à la personne de l'allocutaire dans leur description du fonctionnement énonciatif du français. Ils évoquent pourtant à maintes reprises son «omniprésence», tout au long des sept volumes de leur ouvrage: «Il y a toujours un allocutaire présent à l'esprit du

¹ Université Paris III-Sorbonne Nouvelle.

locuteur» (I 70). Mais l'intérêt de leur réflexion réside surtout dans la différenciation qu'ils opèrent entre les trois plans énonciatifs du «locutoire», de l'«allocutoire» et du «délocutoire» (IV 372), et dans la prééminence qu'ils accordent tantôt au locuteur, tantôt à l'allocutaire, selon le plan choisi.

2.1 Au plan locutoire, le locuteur et l'allocutaire sont en rapport direct l'un avec l'autre: Il y a des personnes «dans la plénitude du sens psychologique de ce mot» et il n'y en a que deux (IV 370-371). C'est le locuteur qui a la prédominance et c'est lui seul qui est impliqué dans la représentation du fait que fournit l'énoncé.

«Quand le locuteur, placé sur le plan locutoire, dit "Viens" ou "ouf", il n'accorde à l'allocutaire de réalité qu'en tant que celui-ci est susceptible d'être intéressé à un phénomène dont lui locuteur est le centre. L'allocutaire va avoir une réaction sympathique (positive ou négative) au soulagement exprimé par ouf, ou bien il va, par sa venue, concourir d'une manière en quelque sorte passive à la réalisation du phénomène que le locuteur a conçu.» (IV 308).

D'après Damourette et Pichon, le français contemporain présente un certain nombre d'énoncés qui relèvent du plan locutoire du langage: les énoncés à l'impératif (IV 370 sq), le vocatif (I 591, III 440), l'interjection et certains énoncés nominaux (II 424 sq). La particularité de ces énoncés réside dans le fait que le locuteur et l'allocutaire «sont tellement impliqués dans le fait langage qu'ils n'ont pas besoin d'être exprimés par des termes spéciaux» (DP IV 371). L'allocutaire est cependant explicitement désigné comme «support» du verbe à l'impératif (DP III 153), le français présentant aussi la particularité de permettre au locuteur d'apparaître dans la «personnaison locutoire» en même temps que l'allocutaire (terminaison de première personne du pluriel). Il peut également être plus explicitement évoqué dans l'énoncé à l'impératif, mais il ne peut l'être que sous la forme d'un vocatif, c'est-à-dire d'un nominal sans fonction syntaxique, et jamais sous forme de pronom sujet, ni même sous la forme d'un thème (Danon-Boileau, Morel et Perrin 1992).

2.2 Au plan allocutoire, le locuteur cède la prééminence à l'allocutaire et a une attitude de «soumission» envers lui (IV 625). Si le locuteur est la seule personne dont il puisse connaître lui-même directement la réalité psychique, «la seule par conséquent dont il puisse exprimer directement les émotions et les tendances actives», l'allocutaire

est néanmoins encore une personne: «lui parler, c'est admettre implicitement qu'elle a des émotions et des tendances actives.» Par le recours à l'interrogation, il donne à l'allocutaire un pouvoir actif. Il lui laisse la faculté de compléter le jugement laissé en suspens (IV 307). Damourette et Pichon soulignent toutefois, à propos du plan allocutoire, la dissymétrie qui existe dans le statut des personnes de l'allocutaire et du locuteur. Si dans l'interrogation, le locuteur conçoit bien l'allocutaire comme une «individualité indépendante de la sienne», il ne peut toutefois le faire qu'en la considérant comme un «élément du monde extérieur». Aussi dit-il «Tu viens?» avec le même «strument» tu qu'il emploie dans l'assertion «Tu viens.» (IV 308).

2.3 Au plan délocutoire, au contraire, le locuteur parle du monde et «ne fait qu'exposer par sa parole le développement d'une sorte de spectacle» (IV 307). «Le délocuté n'est pas une personne, c'est une chose. Quand on lui prête des émotions et des tendances actives, on se contente de les décrire spectaculairement, on n'entre pas en rapport direct avec elles.» (IV 308). Ceci a plusieurs conséquences sur la structure de l'énoncé. Il n'y a plus véritablement de personnes «de qui les émotions aient un rôle distinct dans le langage», mais seulement des «substances» intervenant dans le discours comme sujets ou comme compléments du verbe (III 153).

Leur analyse est cependant beaucoup plus nuancée qu'il n'y paraît de prime abord. Non seulement ils voient dans l'existence de formes pronominales distinctes-locutif je / allocutif tu - la preuve qu'il n'y a pas identité totale de fonctionnement entre les pronoms de première et deuxième personnes d'une part et le délocutif (pronoms de troisième personne) d'autre part².

«Le locuteur et l'allocutaire, quand la phrase parle d'eux, conservent en quelque sorte une image spécifique: ils gardent une existence taxinomique qui impose des flexions spéciales et des struments spéciaux. Les deux personnes, quoique traitées en choses, ne sont pas tout-à-fait assimilées à de la chose.» (DP 153).

Mais surtout ils considèrent que certains énoncés du plan délocutoire présentent

² Ce n'est finalement que dans la phrase de type impersonnel («ostension unipersonnelle») que «l'attitude délocutoire est adoptée sans tempérament. Tout est délocutif, c'est-à-dire qu'en somme tout est chose, même le locuteur, même l'allocutaire.» (III 153).

dans leur structure des traces de l'organisation du plan locutoire. Il s'agit d'énoncés présentant des «dislocatures», c'est-à-dire des segments nominaux à l'initiale n'exerçant aucune fonction syntaxique à l'intérieur de la phrase construite par le verbe. A leurs yeux, l'ordre de succession des termes dans la phrase, qui va de pair avec des différences notables dans l'intonation, est capitale pour l'interprétation de la valeur énonciative des différents constituants: «Le premier terme, en effet, étant celui qui jaillit spontanément de l'esprit du locuteur, est celui qui donnera sa couleur à toute la phrase » S'appuyant sur l'exemple «Les paroles, je ne les sais pas», ils notent que, avec cet ordre des mots, on pose tout d'abord «sous l'attention de l'auditeur» le segment les paroles et que «pour le faire, on emploie toujours un registre relativement haut», à tel point que dans certains cas ce segment initial peut apparaître comme une véritable interrogation, à laquelle la suite de l'énoncé apporte une réponse. En revanche, l'énoncé «Je les sais, les paroles» conserve le caractère d'une phrase verbale délocutoire et le segment les paroles prononcé sur un registre bas et uniforme est une glose qui n'a pour but que d'indiquer nettement quelle substance le pronom les représente. En règle générale, tout segment nominal et tout pronom personnel placé à l'initiale, détient la même autonomie que les énoncés du plan locutoire et a pour fonction de préciser le domaine ou le point de vue qu'il faut retenir pour interpréter la suite, comme le montrent les exemples suivants (III 436):

- (1) Céphise- Vous voyez, ma nièce, que je ne suis pas si mauvaise qu'on s'imagine.
Cidalise- Moi, ma tante? Vous êtes la meilleure personne du monde.
- (2) Moi, mon porte-mine, y a une mine qui est pilée dans le truc.

2.4 Damourette et Pichon opèrent donc une distinction tranchée entre les personnes «psychiques» en relation directe dans la situation d'échange, le locuteur et l'allocutaire, seules vraies «personnes» à leurs yeux- qui sont prédominantes respectivement au plan locutoire et à l'allocutoire- et leur «image» linguistique telle qu'elle est «représentée» au plan du délocutoire. Pour bien marquer la différence entre

les plans, ils utilisent des termes différents pour désigner 1) les «vraies» personnes, à savoir le locuteur et l'allocutaire et 2) leur «image» dans l'énoncé verbal qui est apte à marquer un rôle syntaxique, à savoir le locutif je / me et l'allocutif tu / te.

Je voudrais maintenant prolonger les analyses de Damourette et Pichon, à la lumière des analyses récentes développées par Laurent Danon-Boileau sur la valeur du support de la co-énonciation et des recherches actuellement menées à Paris III sur la structuration par l'intonation des énoncés de l'oral spontané.

2/ STRUCTURE INTONATIVE DE L'ENONCE ORAL

L'énoncé oral se construit par emboîtements successifs de constituants intonatifs, hiérarchisés les uns par rapport aux autres par les hauteurs intonatives dont ils sont dotés. La relation entre deux segments intonatifs ainsi hiérarchisés est interprétée comme une relation entre un terme «repère» et un terme «repéré» (Je simplifie volontairement ici la présentation de la théorie des emboîtements opérés par les hauteurs intonatives développée par Annie Rialland et moi-même (Morel et Rialland 1992 et 1993)). Les termes de repère et de repéré caractérisent en fait la relation hiérarchique d'emboîtement instaurée par l'intonation entre deux segments successifs, quelle que soit la nature discursive et énonciative de ces segments. Je le montrerai sur un exemple simple.

(3) pour eux c'est une priorité

- Le premier ensemble intonatif a un mouvement mélodique ascendant et se termine sur une syllabe particulièrement haute (*pour eux*). Il constitue l'ensemble «repère» pour le reste de l'énoncé.

- Le deuxième ensemble se caractérise par une syllabe d'attaque (en général la première ou la deuxième syllabe du premier mot plein qu'il renferme) assez haute, mais

moins haute que la finale de l'ensemble repère³, et par une descente en finale (*c'est une priorité*). Il constitue l'ensemble «repéré».

Ces deux ensembles intonatifs peuvent eux-mêmes se décomposer en constituants distincts (Danon-Boileau et alii 1991), dont je présenterai plus longuement au § 3 le statut énonciatif et discursif. Le premier ensemble comporte virtuellement trois constituants: le ligateur, les indices de modalité et le segment thématique. Le deuxième ensemble constitue le rhème de l'énoncé; il est parfois suivi d'un segment en incise- le postrhème- à valeur d'ajustement portant soit sur le dictum cf. ci-après (22) *la société*, soit sur le modus de l'énoncé

L'ordre de succession des constituants est très contraint. Un segment discursif qui n'est pas énoncé à sa place normale est obligatoirement donné en incise cf. ci-après (6) moi pour moi .

(4) parce que c'est vrai qu'souvent dans le/dans notre courrier on a des gens qui disent...

< lig. > < mod. > < thème > < rhème >

3/ STRUCTURE ENONCIATIVE ET MARQUES PERSONNELLES

L'énoncé oral simple se construit donc selon une dynamique propre, liée à la co-présence des interlocuteurs- aux réactions que le locuteur veut susciter chez son co-locuteur dans l'échange ou qu'il lui voit manifester- mais aussi à la façon dont le locuteur se positionne et positionne son discours en fonction de la pensée qu'il prête à son interlocuteur à ce moment précis de l'échange- positionnement qui relève de la mise en place de la co-énonciation. Il apparaît que, dans une situation d'échange en direct, les premiers constituants de l'énoncé jouent un rôle immédiatement en rapport avec la situation de co-locution et permettent l'installation progressive des relations co-énonciatives. Ce n'est qu'une fois mis en place ce dispositif locutoire et co-énonciatif

³ L'intervalle de hauteur qui sépare la finale du repère (*eux*) de l'attaque du repère («*pri*» de *priorité*) - qui connaît des variations en fonction des locuteurs et des contextes discursifs - est typiquement de l'ordre d'un demi-ton à un ton musical, il correspond au «downstep» qui caractérise, dans de nombreux systèmes prosodiques, un ton haut rabassé par rapport à un ton haut précédent.

que peut être énoncé le rhème.

Je considère que les marques personnelles qui apparaissent dans le premier ensemble de l'énoncé oral - le repère - se situent au plan locutoire tel qu'il est défini par Damourette et Pichon. Elles ont pour fonction non pas de marquer qu'on va dire quelque chose à propos d'une personne (je ou tu ou il / on), mais à souligner sa présence dans l'esprit du locuteur et le rôle qu'il lui attribue dans la construction de l'énoncé

3.1 Le ligateur (ce terme a été choisi par souci d'unification avec la terminologie employée par les chercheurs qui analysent les langues indo-européennes) définit la façon dont ce qui suit s'articule au contexte linguistique cf. (6) *par exemple* et/ou à la situation d'énonciation et d'interlocution cf. (5) *regarde* et (6) *tu vois*.

(5) moi regarde là j'ai un livre qui s'appelle la/ le village fantôme je crois que ça va être bien

(6) tu vois par exemple grégory "moi pour moi" c'est vraiment un ami e: super [...]

Le ligateur fournit en effet un indice de la façon dont le locuteur se positionne cf. (5) *moi* et positionne son interlocuteur par rapport à ce qu'il va dire cf. (5) *regarde*. Le ligateur énonciatif explicite donc l'état des relations que le locuteur cherche à établir avec le co-locuteur.

Les verbes qui ont un statut de ligateur sont donnés à la deuxième personne de l'impératif ou de l'indicatif présent. Ils appartiennent au champ de la perception (tu vois, écoute, regarde, voyez, etc) ou de l'intellection (vous savez, tu comprends, etc). Ils imposent la présence active de l'allocataire, en mettant en jeu essentiellement son regard et son écoute. Ils sont le plus souvent en emploi absolu. Ils n'ont aucun pouvoir constructeur, même lorsqu'ils sont suivis d'un élément nominal - je m'en expliquerai ci-après en 3.3. Ils servent simplement à expliciter le degré d'implication - ou la non-implication - du co-locuteur dans ce qui va suivre.

3.2 Les indices de modalité ont un rôle mixte (Danon-Boileau et alii 1991, Morel 1992). Ils servent d'une part à préciser «qui» parle et «qui» est donné comme le support de la modalité et de la validation du rhème qui suit cf. (6) *moi pour moi*. Mais ils peuvent d'autre part indiquer «qui» est donné comme support des constructions référentielles introduites dans le segment thématique qui suit cf. (9) *j'ai*, (6) *tu es*. Ils

sont alors le plus souvent syntaxiquement et intonativement indissociables de ce thème. J'en reparlerai ci-dessous en 3.3. Ils peuvent toutefois conserver une pleine autonomie cf. (10) *moi*.

(9) *moi j'ai quelqu'un de la nièvre qui pour moi parle extrêmement lentement mais pour lui c'est tout-à-fait normal*

(10) *et puis moi le risque c'est de ressortir avec des erreurs quoi*

(6) *tu vois par exemple grégory "moi pour moi" c'est vraiment un ami e: super parce que tu es avec lui il a vraiment le coeur ouvert envers tout le monde [...]*

(11) *quand t'es touriste y a rien à voir à dakar quoi*

3.3 Le troisième segment représente ce qui est en général appelé thème. Pour nous (Danon-Boileau et alii 1991), le thème est interprétable comme une instruction donnée au co-locuteur de centrer son attention sur la zone sémantique qui va être mise en jeu dans le rhème qui suit cf. (10) *le risque*, (9) *quelqu'un de la nièvre*, (6) *grégory* et avec *lui*, (3) *dans notre courrier*.

Nous avons donc été amenés à distinguer deux types dans ce qui traditionnellement est appelé thème: 1) le thème au sens propre qui sert à délimiter un champ notionnel et référentiel, restreignant l'interprétation de la suite - c'est celui qui peut être syntaxiquement lié aux indices de modalité cf. (12) *dans le livre*; 2) le thème au sens restreint qui est déjà pris dans une relation actancielle avec le verbe du rhème qui va suivre, qui est obligatoirement repris par un pronom atone auprès du verbe et qui est totalement disjoint des indices de modalité cf. (12) *lui*. Nous avons choisi d'appeler «sujet logique» ce deuxième type de thème.

(12) *parce que dans / par exemple dans le livre lui il reste pas comme ça*

Quand ils sont syntaxiquement liés au thème, les indices de modalité ont toujours pour rôle de procéder à l'installation de la co-énonciation. Ils servent, en effet, à se situer par rapport à la pensée qu'on prête à son interlocuteur, à spécifier donc l'état des relations co-énonciatives qu'on instaure à ce moment de l'échange. Le locuteur peut en effet adopter différentes attitudes (Danon-Boileau 1992, Morel 1992). Il peut choisir de se situer dans la consensualité co-énonciative cf. (4) *c'est vrai que*, ou faire prévaloir l'un des deux pôles de l'interlocution cf. (5) *j'ai* (6) *tu es*, ou bien encore se situer en

dehors de l'interlocution et neutraliser les personnes (il y a, on a).

Si la deuxième personne souligne une attitude de conformité avec la pensée prêtée à l'autre, en revanche la première personne signale une discordance dans cet accord préalable. Elle indique toujours le positionnement égocentré du locuteur. Il en va de même pour l'impératif cf. (14) *regarde*

Le locuteur dispose en fait de toute une gamme d'expressions syntaxiques pour expliciter son positionnement: depuis les pronoms personnels toniques (moi, pour moi) jusqu'aux verbes conjugués introduits ou non par la conjonction de subordination si ou quand (quand je vois, si tu prends, etc) cf. (13) *j'imagine*, en passant par les présentatifs existentiels personnels avec avoir (j'ai, vous avez, on a, etc) ou avec être cf. (6) *tu es*.

(13) *j'imagine ton papa strasbourgeois qui était pas trop allé en afrique e: lui il devait être assez repéré vite quoi*

(14) *regarde par exemple l'alcool, il a été prohibé aux états unis, quand on l'a / dès qu'ils l'ont prohibé il y a eu une montée incroyable d'alcoolisme*

3.4 Avant d'aborder la question du segment rhématique, notons encore que si un énoncé ne présente qu'un seul constituant dans l'ensemble repère, il reçoit les valeurs des autres constituants. Ainsi en (3) *pour eux* cumule les valeurs à la fois du ligateur discursif (anaphorique *eux*), des indices de modalité (il précise à qui attribuer le point de vue exprimé par la suite) et du thème (il indique ce sur quoi va porter le rhème qui suit). Notons pour finir que si un énoncé a une valeur purement rhématique, c'est qu'il suppose acquise la consensualité co-énonciative, ou bien qu'il reste placé dans le même cadre modalo-énonciatif que l'énoncé précédent.

4. LES MARQUES PERSONNELLES DANS LE RHEME

Adoptant sur ce point encore la position de Damourette et Pichon, j'interprète les marques de personne données à l'intérieur du rhème comme des marques de fonction syntaxique: le français différencie en effet la fonction sujet (je / tu) de la fonction complément (me / te) cf (15) Il est toutefois remarquable qu'il ne différencie pas entre elles, à la première et à la deuxième personne, les deux fonctions actanciennes de COD

et de COI, alors que des marqueurs différents sont disponibles pour la troisième personne (le / lui). Il est non moins remarquable qu'on ne peut pas conjoindre devant le verbe en français deux pronoms compléments de première et de deuxième personne (cf. *Il me te présente / Il me présente à toi ou Il te présente à moi).

(15) et tu l'as bien accepté et là tu te poses des questions (h) mais pourquoi? moi j'ai/ personnellement je me pose des questions actuellement, j'ai été éduquée de la même façon que toi à peu près (h) et là je me pose des questions

Ainsi, dans le rhème, une fois explicitée la valeur qu'il donne à la co-énonciation, le locuteur peut parler du co-énonciateur en tant que concerné par la prédication. Il conserve toutefois la possibilité de revenir aux deux pôles de la co-locution. Mais il ne peut le faire qu'en recourant à un pronom «datif» de première ou de deuxième personne sans relation avec la valence du verbe. Comme le disent Damourette et Pichon, un «datif éthique» de deuxième personne souligne que le locuteur fait «intervenir affectivement» l'allocutaire. Ainsi dans l'exemple «On vous leur sert de petits intérêts en francs-papiers» (III, § 927), vous est un datif éthique, alors que leur est un datif en relation avec le verbe sert. Je compléterai leur analyse en disant que l'emploi du «datif» de première personne souligne le degré d'intéressement du locuteur lui-même au phénomène qu'il évoque. Il apparaît du reste toujours en liaison avec un impératif ou avec un énoncé de modalité injonctive.

(16) Ferme-moi cette porte / Va me faire tes devoirs tout de suite / Tu veux me lâcher ça.

Le locuteur a également toujours la possibilité de recourir à une incise pour préciser ou rectifier le point de vue adopté dans l'énoncé en cours cf. (17) *moi*, (18) *je pense*.

(17) C'est assommant °moi° les guêpes (DP III 433)

(18) et puis il avait quand même son revenu il avait ses animaux °je pense° qu'il pouvait élever il avait: tout ça hein

5/ SYNTHÈSE

Les marques personnelles dans le premier ensemble intonatif de l'énoncé oral, notamment dans le ligateur et les indices de modalité, relèvent donc du plan locutoire

du langage, qui met en jeu les personnes co-présentes dans la situation d'interlocution, le positionnement du locuteur à l'égard de son allocataire et la représentation qu'il se fait de son attitude et de sa pensée. Quand elles se situent dans le ligateur, les marques personnelles servent à fournir des informations sur la nature des relations interpersonnelles instaurées par le locuteur. Quand elles se situent dans les indices de modalité, les marques de personne informent sur la qualité des supports de représentation (Danon-Boileau 1992 et 1994), soit sur la personne qui prend en charge le point de vue adopté dans le rhème, soit sur l'état de la co-énonciation, c'est-à-dire sur la personne qui est donnée comme étant le support des constructions référentielles effectuées dans le segment thématique.

En revanche, dans l'ensemble rhématique de l'énoncé, les marques de personne ne figurent qu'à titre de marqueurs de fonction syntaxique. Elles sont nécessairement sous la domination du verbe constructeur de l'énoncé et ne sont plus que des images fonctionnelles des personnes de l'interlocution.

L'exemple (6) me semble illustrer très clairement la différence de statut que je vois dans les marques personnelles à l'oral. Après le ligateur personnel *tu vois*, simple appel au co-locuteur, vient dans le deuxième énoncé un indice de modalité *tu es* qui installe le co-locuteur comme support de la construction référentielle du thème *avec lui*. En revanche dans sa réplique, le co-locuteur devenu locuteur à son tour donne à la marque de personne *toi aussi* un statut de support de la prédication qui suit, de sujet logique donc.

(6) A- tu vois par exemple grégory "moi pour moi" c'est vraiment un ami e: super parce que tu es avec lui il a vraiment le coeur ouvert envers tout le monde

B- oui mais toi aussi tu as le coeur ouvert envers lui alors ça marche

Ceci amène à ne pas regrouper des énoncés comportant un verbe suivi d'une complétive introduite par *que*, qui relèvent de l'étude du rhème, et des énoncés présentant un verbe sans complément, qui relève de l'étude de l'ensemble repère. Mon analyse rejoint ici celle de Hanne Leth Andersen (1993), qui distingue nettement deux groupes de verbes d'après le relevé des exemples de son corpus: ceux qui sont toujours suivis d'une complétive introduite par *que* (croire, être sûr, oublier, préférer, vouloir) et

ceux qui peuvent se trouver sans complétive introduite par *que* (se souvenir, se rappeler, voir, dire, savoir, trouver). Ainsi les deux exemples suivants se différencient radicalement tant dans leur structure intonative que dans le statut discursif de leurs constituants. En (19) le segment *vous savez* a un statut de ligateur: il est doté d'une finale haute, plus haute que la montée sur *pas* dans le rhème qui suit. En (20), au contraire, *vous savez* est le verbe constructeur du rhème: la hauteur qui affecte sa finale ne se différencie pas de celle des autres montées de l'énoncé, sur *deux* et sur *maîtrise*. J'explique de la même manière la différence entre (21) *moi c' que j' crois* et (22) *je crois que*.

(19) vous savez elle n'avait pas d'interlocuteur

(20) vous savez que vous avez deux certificats au niveau de la maîtrise

(21) moi c' que j'crois c'est que effectivement à la base il y a toutes les qualités de/de douceur féminine

(22) moi je crois que c'est pas comme ça qu'ça doit marcher 'la société'

BIBLIOGRAPHIE

- Andersen H. L., 1993. Les complétives non introduites en français parlé, *Travaux de Linguistique du CERLICO* 6, Presses Universitaires de Rennes II
- Culioli A., 1991. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Gap, Ophrys.
- Damourette J. et Pichon E., 1911-1940. *Essai de Grammaire de la Langue Française*, Paris, d'Artrey, rééd. 1965. Tomes I, II, III, IV
- Danon-Boileau L., 1987a. *Le sujet de l'énonciation. Psychanalyse et linguistique*, Gap, Ophrys.
- Danon-Boileau L., 1987b. *Énonciation et référence*, Gap, Ophrys
- Danon-Boileau L., 1992. Ce que «ça» veut dire: les enseignements de la psychologie clinique, in *La deixis. Colloque en Sorbonne*, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau dir., Paris PUF
- Danon-Boileau L., 1994. La personne comme indice de modalité, *Faits de Langues* n°3 «La personne», Mars 1994
- Danon-Boileau L., Meunier A., Morel M.-A. et Tournadre N., 1991. Intégration discursive et intégration syntaxique. *Langages* 104. M.-A. Morel coord.
- Danon-Boileau L., Morel M.-A. et Perrin I., 1992. L'impératif en français et en anglais contemporains, *Hermès* 9, Aarhus
- Morel M.-A., 1992. Les présentatifs en français, in *La deixis. Colloque en Sorbonne*, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau dir., Paris PUF
- Morel M.-A. et Rialland A., 1992. Emboîtements, autonomies, ruptures dans l'intonation française, *Travaux de Linguistique du CERLICO* 5, Presses Universitaires de Rennes II
- Morel M.-A. et Rialland A., 1993. L'énoncé oral complexe. Les relatives en *qui*, *Travaux de Linguistique du CERLICO* 6, Presses Universitaires de Rennes II

A POINT-OF-VIEW NARRATIVE STYLE AND THE DUAL VOICE HYPOTHESIS¹

Ștefan OLTEAN²

REZUMAT. - Despre bivocalitatea unui procedeu stilistic narativ. Lucrarea propune o formalizare din perspectiva semanticii modelelor teoretice a bivocalității structurii discursive în stilul indirect liber. După ce prezintă statutul controversat, în cadrul poeziei contemporane, al bivocalității procedurii examinate, lucrarea apreciază că demersul formalizant, prin concretețea demonstrației, poate aduce clarificări importante, contribuind la aplanarea disputei pe marginea acestei chestiuni. Edit Doron (1991) propune, în cadrul unui demers din perspectiva semanticii situaționale, prima reprezentare formală care semnalează dovezi ale bivocalității discursului indirect liber. Articolul nostru încearcă o reprezentare formală a structurii bivocale a procedurii analizate de pe pozițiile semanticii modelelor teoretice, demonstrând pe această cale că discursul indirect liber articulează două voci sau perspective (aceea a personajului și aceea a naratorului).

1. Introduction. This article proposes an account within a framework of model-theoretic semantics, a type of truth-conditional semantics, of the dual voice or perspective associated with free indirect discourse (FID), a discourse mode used especially in literary narrative prose for the representation of verbal events, and of verbal or non-verbal mental events. This issue, which is closely related with the definition of FID (see McHale 1978; Oltean 1993), implies a referential side, since, if FID is not single-voiced, if it also undergoes a marking for the narrator in addition to a marking for the character, then it is about two worlds: a world compatible, e.g., with what the character says, thinks, imagines, etc. (see below), and a world where what the narrator says is actualized. In other words, FID does not express the point of view of the character directly, but through some mediation by another party, the narrator. While

¹ *The first three sections condense some material on the description of free indirect discourse and on the account of its referential aspects from my articles "A Survey of the Pragmatic and Referential Functions of Free Indirect Discourse", Poetics Today, 14: 4, 1993; and "Free Indirect Discourse: Some Referential Aspects", to appear in Journal of Literary Semantics.*

² *"Babeș-Bolyai" University, Faculty of Philology, 3400 Cluj-Napoca, Romania*

the literature on the topic has debated this matter, except for Edit Doron (1991) an "explicit" formulation of the "dual voice position" has not been suggested. Now the present article proposes a formulation of this aspect from the point of view of model-theoretic semantics.

As compared to other modes, FID displays a "blended" structure (Kuno 1986), preserving the original syntax of direct discourse (DD) (it is "free," showing signs of syntactic autonomy, as illustrated in (1) by the subject/ auxiliary-verb inversion), but undergoing tense and person marking in English (past-tense verb forms, third-person pronouns) like indirect discourse (ID). The following is an example of FID:

- (1) Why should the curate's children inevitably take precedence over her own children. ? It was education and experience, she decided. (*The Rainbow*, p. 10)

Its marking in the immediate verbal context can include inquit formulas, parentheticals or controlling predicates: verbs of saying or communication (*to say, to answer, etc.*), inquisitive verbs (*to ask, to wonder, etc.*), various psychological verbs (*to think, to decide, to realize, etc.*), verbs of perception (*to see, to feel, etc.*) "world creating" verbs (*dream, imagine, etc.*), or verbs of exclamation (*exclaim*) (see also Karttunen 1991 [1974] for kinds of complementizable verbs). These expressions are, however, external to the FID structure, being separated from it, as a rule, by commas (e.g. "she decided," above). Such "controlling" predicates can also occur in adjacent sentences, sustaining sentence connectedness and enabling point-of-view interpretation of FID. The parenthetical structures can be dislocated in sentence medial or final position, and as statements or commentary about the represented verbal or mental events they can,

among other things, block the sentence from being interrogative. However, questions are allowed in the FID portion in English (see (3)) (which is evidence of its syntactic autonomy), or can mark the entire sentence if dislocation is in sentence medial position (see (2)). So, parenthetical formulas are not part of the FID¹, but external to it (for further remarks on the question of parentheticals, and for syntactically acceptable and unacceptable FID sentences in English see Oltean 1993, and forthcoming).

(2) What would he think, she wondered, when he came back? (*Mrs Dalloway*, p. 41)

(3) How did she, manage these things in the depth of the country? he asked her₁².

(*To the Lighthouse*, p. 119)

2. Free Indirect Discourse and the Dual Voice Position. The *syntactic characteristics* of FID that are responsible for its blended nature consist (a) in a marking like direct discourse, which may be interpreted as being for the character or protagonist, since it evokes a voice or perspective different from the narrator's (e.g., the occurrence of idiosyncratic lexical elements such as colloquialisms, slangy words, or of lexical items belonging to various (nonliterary) registers, as well as the presence of the indexicals *this, here, now*, of emotive language, of exclamations, or of the interrogative subject/auxiliary-verb inversion), and (b), in a marking like indirect discourse, which

¹ But see Kuno (1986), who, contrasting Japanese "blended discourse" with English "quasi-indirect discourse" ("free indirect discourse"), tends to treat the contiguous contextual indices in English as part of the quasi-indirect discourse. See also Ehrlich's (1990) account of FID, where the role of parentheticals is reassessed from a discourse analytic perspective.

² The subscript letters mark the possibility of co-indexing specific pronominals in the main clause structure with pronominals in the parenthetical structure, i.e., they mark the identity of their referent—a peculiarity allowing the main clause section to be interpreted as FID.

may be taken to be associated with the narrator, at least as a "formal speaker" (Ehrlich 1990: 9) (third-person pronoun with first person deixis, special tense system based on past-tense verb forms with possible present and future time deixis). Suzanne Fleischman (1990: 228) notes that this peculiar tense and person marking indicates the *translation* of the facts "into the discourse of the narrator," but considers that the special blend of linguistic features defines FID as a "subcontext within the narrative, in which certain of the expected grammatical features of diegetic discourse are not found" (ibid.). This might imply that FID sustains a dual voice or perspective.

However, the syntactic perspective cannot furnish an adequate explanation of the dual voice position, since it encourages a conception of FID as *report* of some "original" verbal and mental events (see Oltean 1993), which is counterintuitive, because it implies subsumption of the character's voice or perspective under the narrator's, while a major characteristic of this discourse mode is to signal a point of view distinct from the narrator's. Also, the position according to which syntax plays a determining role in the marking of FID has been questioned.

In a recent work, Susan Ehrlich (1990) restricts the relevance of syntax to the sentence-internal domain, given that it can only signal the "emergence" (p. 17) of another perspective, therefore accounting for the "internally marked" (p. 27) sentences of FID. The major problem is represented, according to her, by the linguistically unmarked sentences in this discourse mode, which is evidence of the insufficient reliability of purely syntactic criteria in determining the FID status of sentences. Ehrlich gives the first global explicit formulation of these aspects, and, since discourse context

is relevant to such an investigation, she proposes a discourse analytic approach which emphasizes those aspects whereby FID can be demarcated and which make it a coherent, distinct text unit or episode¹. The result is a comprehensive account of how FID functions as a semantically and pragmatically distinct textual unit associated with the character's personal perspective on the narrative events², expressing his/her point of view unambiguously. By this claim Ehrlich's account implies a univocal view of FID, even though she is silent on the issue of double-voicedness or polyvocality. The single-perspective view has a rich tradition, and is illustrated, in the last two decades, among others, by S. Y. Kuroda (1976) and Ann Banfield (1973, 1981, 1982), who, in some notable contributions, attribute semantic and pragmatic pertinence to syntactic evidence

¹ Most important among these are the inter-sentential linguistic features of referential linking and semantic connector linking (p. 40-57), temporal linking (p. 58-80), and progressive aspect in English (p. 81-94). The first three facilitate cross-sentential interpretations of FID by explicitly linking sentences that are textually cohesive with discourse containing syntactically marked sentences of FID (explicit coherence or cohesion). The last (progressive aspect), however, while it may also sustain point-of-view coherence in specific contexts, it does so only implicitly, that is, the coherence is not made textually explicit.

² Relevant to this is Ehrlich's contention (1990: 75) that parenthetical verbs of communication and consciousness, as well as parenthetical predicates denoting characters' perceptions or even characters' physical activities (so typical of FID), are character oriented, sustaining sentence connectedness and coherence of point of view.

The following passage contains syntactically unmarked FID sentences that depend for their interpretation on the discourse context. My analysis, which follows Ehrlich's suggestions, is offered as a modest, informal illustration of how FID functions according to her account:

[a] She sat at the window watching the evening invade the avenue...
 [b] Few people passed. ... (Eveline, p. 36)

There is no linguistic feature in this example that would require [b] to be interpreted unambiguously as FID, since, isolated from the context, it might be attributed to the narrator. On closer examination, however, it turns out that [b] is constituted into FID by temporal linking (see footnote 2), across paragraph boundaries, to [a], whose predicate, by designating the character's physical activity and perception, anchors to its reference time the tense of the respective sentence and identifies it as reflecting the point of view of "she", that is Eveline, the protagonist. Besides temporal linking, semantic content is also responsible for the FID interpretation, since the sentence contains information accessible to the character, behaving like a semantic "complement" (ibid.: 67) of the controlling verb.

and propose an account in which FID is viewed as noncommunicative. They equate FID with the unmediated representation of spontaneous, unreflective consciousness, or "echo" of the words in consciousness, when it expresses external speech (Banfield 1973). Banfield (1982) distinguishes, on the basis of the presence or absence of various syntactic and lexical features (e.g., expressive elements, such as exclamations, repetitions, questions, etc., personal pronouns, deictics, tense, particular lexical expressions), sentences of *represented speech and thought* or FID (noncommunicative, expressive) from those of *narration* (noncommunicative, nonexpressive) and *discourse* (communicative, expressive), and labels the first two types "unspeakable sentences." While narration is neither a communicative use of language (i.e., the use defined by the *I/you* relation), nor an expression of subjectivity¹, FID—a literary phenomenon in her opinion²—is "expressive," but speakerless, since the "subjective" elements, or "expressions," are coreferent with a third-person "subject-of-consciousness" (Banfield 1982:18), and not with a speaker, whose marking would have to be an *I*. (For a critical overview of this conceptualization see McHale 1983; see also Oltean 1993 for further comments on Banfield's and Kuroda's conceptualizations.)

For Kuroda, likewise, sentences of FID are noncommunicational, being ascribable to the *constitutive* or *poetic* function of language. Such sentences display a nonassertive structure, since they do not quote or report the discourse (external or internal) of an

¹ See McHale (1983: 19), who indicates that Banfield's pair *narration discourse* is based on a reinterpretation of Benveniste's (1966) distinction *histoire* vs. *discours*

² There seems to exist a consensus among scholars on this point. See also Cohn (1978) and Fleischman (1990), who consider that FID, although not restricted to the literary, is a mode characteristic of narrative fiction.

original speaker, in his opinion, and do not issue from any addresser

Another major position is illustrated by those semantic and pragmatic accounts proposed within the framework of poetics in which FID is viewed as communicative and double-voiced/polyvocal. For Dorrit Cohn (1978) this is implied, among other things, by the term *narrated monologue* used for FID, while for Brian McHale (1978) it is supported by his view of this discursive mode as a major mixed category whose presence depends on the perception of another voice along with the narrator's, that is, on the dialogic and/or polyphonic structure, signalled not only by grammar, idiom and register, but also by intonation, context, and content. The link between FID and irony has also been highlighted, e.g., by Vaheed Ramazani (1988) and Henry H. Weinberg (1981, 1984), in terms of the verbal context's effect on the meaning of specific linguistic elements (e.g., evaluative vocabulary) framed by the "seemingly" diegetic narrative, such that these elements are attributed to the character and the discourse may thereby become double-voiced: it contains another presence in the form of an ironic voice (Weinberg 1984: 770); it entails a fusion of narratorial and figural language (Ramazani 1988: 43). In addition, Moshe Ron (1981) postulates particular types of FID representations of "echo questions," specified as embedded dialogue, which yield two superimposed speech acts—the "reporting" speech act of the narrator and the "reported" speech act of the character—, and thus, two speakers¹.

¹ Ron (1981: 31-32) argues that the sentence "What had kept her?" (an echo question represented in FID in an analyzed example from Henry Miller's *Sexus*) can be reconstructed as a dialogue between the narrator (Henry) and the character (Mara), later embedded in a FID report:

Henry: What kept you?

Mara: What kept me?

Therefore the sentence consists of two distinct superimposed speech acts, by two speakers: a "reporting" (narrator) and a "reported" (character). The latter is presupposed by the former's use of "her," indicating

An example of polyvocality and irony is (4), cited from Ștefan Oltean (1993), where they pervade the representation of external speech through FID (the section in italics):

- (4) They came with their brooms and pails at last; they got to work. *All of a sudden, would Mrs McNabb see that the house was ready, one of the young ladies wrote; would she get this done; would she get that done; all in a hurry. They might be coming this summer.* (*To the Lighthouse*, 162-163)

Here, the housekeeper's (Mrs. McNabb's) external discourse is represented. The polyvocality is inherent in the dramatic irony, expressed by the specific accentuation and concentration of colloquialisms in a condensed version of the speech event, ascribable to the narrator. The verb tenses and the pronouns sustain a distancing effect, which is also associated with the narrator.

However, in order that the controversial issue of dual voice or perspective be settled, a formalization of this feature is required. Doron (1991) is the first to give such an explicit formulation, in a very significant contribution from the point of view of situational semantics. Dissociating point of view as a factor of content from attitude, she argues that some deictic or indexical expressions are sensitive to the discourse situation (e.g., first- and second-person pronouns), some depend on the point of view (e.g., demonstratives, temporal deictics), while others are sensitive to both discourse situation and point of view (e.g., third person pronouns, tense). With regard to the third-person pronouns in FID which function as subjects-of-consciousness (see, e.g., "her" in our

a referent other than himself at the level of the pragmatic context represented in the text—the person who provoked the question.

example (1)), she observes that they contain additional gender information which could not be attributed to the protagonist, since the latter would refer to himself or herself as "I" ("my" in our example). So, these pronouns "are more informative" than "I" (ibid.: 59), she concludes, and considers that the information in question reflects the situation of the narrator (ibid.: 60). This is taken as evidence (among other things) for the dual voice position, since, while the character's voice "emanates" from the point of view, the narrator's voice "emanates" from the discourse situation. However, there is a problem with this demonstration: FID requires a marking in the third person—with which the point of view is associated—, and a language like English cannot avoid gender marking in the third person; so, forms like "she" or "he," "her" or "his" are the only possibilities offered by the language. Consequently, the additional gender information contained in the third-person pronouns might not be decisive evidence for the presence of dual voice. In what follows, after an unpretentious presentation of a framework of model-theoretic semantics, I will propose a formalization of the dual voice position from this perspective.

3. Free Indirect Discourse and the Referential Question. In order to account for the dual nature of literary FID—which I analyze in this paper—, I will consider some aspects relating to its referential side. To this effect, I will briefly address the notion of reference within a type of truth-conditional semantics known as model-theoretic semantics, and will consider versions of this semantics, such as the ones presented in Emmon Bach (1989) or in Gennaro Chierchia and Sally McConnell-Ginet (1990).

Since Gottlob Frege, the notion of reference has been accounted for in terms of a relation between linguistic expressions and their denotata, and such terms have been used as denotation, semantic value or truth-value, the first two being reserved for what a name or some other expression denotes, while truth-value has been used for the reference of sentences, considering that sentences refer to their truth-value (see Bach 1989; and Chierchia and McConnell-Ginet 1990). Basically, the reference or extension of a name is an individual object, while its intension is an individual concept (e.g., the reference of *the morning star* is Venus, and its intension is the concept of the star that disappears last in the morning); the reference of a predicate is a set of individuals, and its intension is some property (e.g., *is tall* refers to the set of individuals that are tall, while its intension is the property of being tall) The reference of a sentence, however, is its truth-value (1 is used for "true," 0, for "false" or "untrue"), and its intension is the "thought" or "proposition" that it expresses. Quite often, the truth conditions of sentences can be specified depending on the referential value of their components in some given situation in the actual world. For instance, a sentence like "Michael Jackson is a rock star" is true, i.e., it has reference in the actual world, if and only if (iff), after assigning semantic values relative to a model M ("world" for the Predicate Calculus or language) and a function g whereby values are assigned to the lexical items, and giving the combinatorial rules, it is possible to evaluate S as true relative to M and g , i.e., iff Michael Jackson is a member of the set that constitutes the extension of the predicate *be a rock star* in the specified situation (or, in formalized terms: iff $\llbracket \text{Michael Jackson} \rrbracket_{M,g} \in \llbracket \text{be a rock star} \rrbracket_{M,g}$, where $\llbracket \cdot \rrbracket$ is the interpretation function through

which truth-values are assigned—see Chierchia and McConnell-Ginet 1990). If these conditions do not obtain, $\|S\|_{M,g} = 0$.

There are, however, many sentences that require an evaluation in circumstances different from the ones in which they are evaluated, e.g., relative to past or future situations, or to possible, nonactual or hypothetical situations, such as the ones below:

(5) John was a student.

(6) John believes that Michael Jackson is the best music star of all times.

Such sentences need to be considered for their extension in *alternative sets of circumstances* or in *possible worlds at different times*, in the case of temporal discourse (Bach 1989: 32; Chierchia and McConnell-Ginet 1990: 209). Reference is thereby treated in *intensional* terms, it consisting in the selection of a world w and/or time t , relative to which propositions are assigned a truth value. Now, the interpretation function $\| \cdot \|_{M,g}$ will look like $\| \cdot \|_{M,g,w,t}$, and, in particular, for predicates taking *that* clauses, such as *believe*, a formula like $V(\text{believe}) \langle w, t \rangle$ will be the extension of *believe* in $\langle w, t \rangle$. Considering this, (5) could be assigned reference relative to a time $t_2 < t_1$ (i.e., some time earlier than the present), while (6), relative to a world w_1 , compatible with what John believes, different from w_0 , the actual world.

The analysis can be extended to narrative fiction, which can be viewed as an alternative system centered in what we might call, following David Lewis (1983 [1978]) and Gregory Currie (1990), a *story world*—a world compatible with the story, where the text of the story or what is explicit in the story is told as "known fact," that is, is taken to be true. Depending on indeterminacies or aspects over which the text is inconclusive,

there are many worlds for any given story, which may differ significantly from one another (for further details on this question see Lewis 1983 [1978], and Currie 1990). Around a story world there are peripheral worlds accessible from the story (see Ryan 1991).

To formalize referential aspects of literary FID, coordinates will have to be defined relative to circumstances in the worlds of the story or in the (peripheral) worlds accessible from the worlds of the story. If $w1$ is a world compatible with the story which replaces the actual world $w0$, and $t1$ is the narrator's speech time, then $w2$ will be a world accessible from $w1$, compatible, e.g., with what the character or protagonist thinks, dreams, imagines, etc., while $w3$ will be a world compatible, e.g., with the reflections of a character featuring in a scene ascribable to the protagonist. The process is recursive. Furthermore, $t2$ will be the reference time¹ or narrative present—"timeline in which fictional events occur" (Ehrlich 1990: 64)—, while $t3$ will be the event time, at which the event or state expressed by the sentence occurs (see Ehrlich 1990: 61 for her Reichenbach-type treatment of time). For instance, in "When I saw him he had finished dinner," $t1$ is the speech or utterance time, $t2$, the reference time (the time of the verb phrase "saw him"), and $t3$ is the event time (the time of the verb phrase "had finished dinner").

4. **Analysis.** The formalization of the dual voice structure of FID that I propose is

¹ I have in view Ehrlich's (1990: 61) Reichenbach-type treatment of time, which employs three notions: speech time (when a sentence is uttered), reference time (time indicated by a sentence), and event time (at which the event or state expressed by the sentence occurred).

within the framework of the model-theoretic semantics modestly and informally presented above, and it is based on an example selected from literary fiction (see (7)). Since the FID is not accompanied by any controlling predicate and since such a parenthetical expression is essential for a rigorous semantic analysis (see, for this question as well as for other observations relating to the semantic analysis of FID, Oltean, forthcoming), I have supplied a predicate (see below) by considering the type of accessibility relation implied by the mental event rendered by the FID. This has yielded an unambiguous description of the referential aspects, allowing the treatment of the FID as a "complement" of the supplied controlling predicate and the subsequent specification of its denotation in a story world and in some world accessible from the story. For the purposes of the analysis I therefore take the FID structure to be extensionally like an "embedded" construction¹, despite syntactic differences from such clauses or semantic distinctions given by the bivocality of the FID, which is both about a world w_2 compatible with the protagonist's reflection and a story world w_1 . The example is also cited by Banfield (1982: 98) and Doron (1991: 53), each, however, in a different context and with a distinct purpose, according to their respective accounts.

(7) Tomorrow was Monday. Monday, the beginning of another school-week! (D. H. Lawrence, *Women in Love*, p. 216)

I will assign values to two of the linguistic expressions in the first FID sentence "Tomorrow was Monday," namely to "tomorrow" and "was Monday," and thus I will demonstrate that it displays a dual voice structure. For an adequate interpretation this

¹ In her account of FID Ehrlich (1990) makes a somewhat similar assumption.

sentence requires the postulation of a parenthetical expression containing a controlling predicate, such as "she thought." Now $\llbracket \text{she} \rrbracket_{M,w1,t2,g} = \text{Ursula Brangwen}$, the protagonist, a formula that says that the value of "she" is assigned relative to a model M , a function g , a world $w1$ compatible with what the narrator says, and a reference time $t2$ (time of the reflection). "Tomorrow," however, is assigned a value relative to a world $w2$, compatible with what the protagonist thinks, and an event time $t3 > t2$. In other words, "tomorrow" is not assigned a value relative to a story world at the time of the protagonist's reflection, but relative to a world accessible through the protagonist's reflection and a corresponding time. So, its value is $\llbracket \text{tomorrow} \rrbracket_{M,g,w2,t3} = \text{Monday}$. A value-assignment for the second expression, however, requires a formula like $\llbracket \text{be Monday} \rrbracket_{M,g,w1,t3}$. So, its time is identical with that of the preceding expression, given that the value of "tomorrow" is "Monday," and $t3$ is the event time, but now it is selected from the point of view of the speech or utterance time; this would explain the past tense form "was" in the English sentence. So, now $t3 < t1$. It follows that "tomorrow" designates a time in a world in which the protagonist's reflection is actualized, while "was Monday," a time in a world compatible with the content of the narrator's sentence. So the FID sentence is both about a world compatible with what the character thinks and about a story world, of which the narrator is responsible.

5. Conclusions. Since the issue of dual voice or perspective is central but, nevertheless, controversial in the literature on FID, a formalization is relevant because, among other things, it can settle the dispute. Doron (1991) gives the first explicit

formulation of the dual voice position, from the point of view of situational semantics. Now the present article furnishes evidence of the dual voice associated with literary FID in English by proposing a formalization of this question within the framework of model-theoretic semantics, a type formal semantics. It demonstrates that FID is a bivocal discursive mode.

REFERENCES

- Bach, Emmon (1989). *Informal Lectures on Formal Semantics*. State University of New York Press.
- Banfield, Ann (1973). Narrative Style and the Grammar of Direct and Indirect Speech. *Foundations of Language* 10, 1-39.
- Banfield, Ann (1981). Reflective and Non-Reflective Consciousness in the Language of Fiction. *Poetics Today* 2: 2, 61-76.
- Banfield, Ann (1982). *Unspeakable Sentences*. London: Routledge and Kegan Paul.
- Benveniste, Emile 1966 *Problèmes de linguistique générale* I. Paris: Gallimard.
- Chierchia, Gennaro and McConnell-Ginet, Sally (1990). *Meaning and Grammar: An Introduction to Semantics*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- Cohn, Dorrit (1978). *Transparent Minds*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.
- Currie, Gregory (1990). *The Nature of Fiction*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Doron, Edit (1991). Point of View as a Factor of Content. In *Proceedings from Semantics and Linguistic Theory*, 1, 51-64. Cornell Working Papers in Linguistics 10.
- Ehrlich, Susan (1990). *Point of View: A Linguistic Analysis of Literary Style*. London and New York: Routledge.
- Fleischman, Suzanne (1990). *Tense and Narrativity: From Medieval Performance to Modern Fiction*. London: Routledge.
- Karttunen, Lauri (1991 [1974]). Presupposition and Linguistic Context. In Steven Davis (ed.). *Pragmatics. A Reader*. New York, Oxford: Oxford University Press, 406-415.
- Kuno, Susumu (1986). Blended Quasi-Direct Discourse in Japanese. Paper presented at the Second SDF Workshop in Japanese Syntax, Stanford University.
- Kuroda, S.-Y. (1976). Reflections on the Foundations of Narrative Theory. In T. A. van Dijk (ed.), *Pragmatics of Language and Literature*, 107-140. North Holland.
- Lewis, David (1983 [1978]). "Truth in Fiction". In *Philosophical Papers* vol. I. New York, Oxford: Oxford University Press, 261-280.
- McHale, Brian (1978). Free Indirect Discourse: A Survey of Recent Accounts. *PTL* 3: 2, 249-287.
- McHale, Brian (1983). Unspeakable Sentences, Unnatural Acts: Linguistics and Poetics Revisited. *Poetics Today* 4: 1, 17-45.
- Oltean, Stefan (1993). A Survey of the Pragmatic and Referential Functions of Free Indirect Discourse. *Poetics Today* 14: 4, 691-714.
- Oltean, Stefan (forthcoming). Free Indirect Discourse: Some Referential Aspects. *Journal of Literary Semantics*.
- Ramazani, Vahced (1988). *The Free Indirect Mode: Flaubert and the Poetics of Irony*. Charlottesville: University Press of Virginia.
- Ron, Moshe (1981). Free Indirect Discourse, Mimetic Games and the Subject of Fiction. *Poetics Today* 2: 2, 17-39.
- Ryan, Marie-Laure (1991). *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press.

Ș. OLTEAN

Weinberg, Henry H. (1981). Irony and 'Style Indirect Libre' in *Madame Bovary*. *Canadian Review of Comparative Literature* 8: 1, 1-9.

Weinberg, Henry H. (1984). Centers of Consciousness Reconstructed. *Poetics Today* 5: 4, 767-773.

LITERARY TEXTS

Joyce, James (1965). *Eveline*. In *Dubliners*. New York: The Viking Press. (First published 1916.)

Lawrence, D. H. (1934) *The Rainbow*. Hamburg, Paris, Bologna: The Albatros. (First published 1915.)

Lawrence, D. H. (1977). *Women in Love*. Harmondsworth, Middlesex, England: Penguin Books. (First published 1921.)

Woolf, Virginia (1932). *To the Lighthouse*. Hamburg, Paris, Milano: The Albatros. (First published 1927.)

IPOSTAZE ENUNȚIATIVE

Elena DRAGOȘ¹

RESUME. Hypostases énonciatives. L'article met en évidence le rôle des marqueurs paradiscursifs et discursifs dans l'individualisation du discours épistolaire écrit dans le roumain des XVI^{ème} - XVII^{ème} siècles. En même temps, on y parle de la transformation des marqueurs ou discursifs métadiscursifs, tels qu'ils apparaissent dans le discours moderne roumain.

0. Oricând relația dintre limbă, cultură și societate a suscitât interes și, dacă e să dăm crezare lui Z. Harris - primul cercetător modern al discursului -, atunci această problemă trebuie să ocupe un loc central, după studiul descriptiv lingvistic al unităților de dincolo de limitele frazei. O astfel de abordare are avantajul de a veni în întâmpinarea "cele mai rentabile atitudini în lingvistica de azi", și anume în locul unui ascetism eroic să se manifeste o deschidere îndrăznească spre discipline înrudite (Kerbrat-Orecchioni 1980: 9) sau spre contexte în care limba funcționează fie ca factor de cultură, fie ca activitate comunicativă indispensabilă.

De aceea monumentele de limbă veche românească din secolul al XVI-lea și al XVII-lea, considerate în dihotomia arhicunoscută: texte originale și traduceri, în afara generării unor cercetări filologice, lingvistice sau de istorie literară, primate în perspectiva unei lingvistici ce se impune tot mai mult, a enunțării, sau a analizei discursului, mai ales de natură pragmatică, ne furnizează noi aspecte, noi raporturi prin care româna modernă și-a stabilit tradiția unei limbi de cultură. Ne vom referi, în special, la textele originale ale scrisorilor (oficiale su particulare), cunoscute sub titlul de Scrisorile de la Bistrița, publicate de Al. Rosseti în 1926 și reeditate în 1944, ca reprezentând, cel puțin pentru sfârșitul secolului al XV-lea și începutul celui de al XVII-lea, eșantioane de limbă vorbită (orală)¹, transpusă în scris cu minime dar necesare operații de textualizare, putând transmite mărturii ale unor strategii discursive de tip argumentativ, unele ajunse pînă azi, altele caracterizînd definitiv această fază epistolară.

¹ *Université "Babeș-Bolyai", Faculté des Lettres, 3400 Cluj-Napoca, Romania.*

În operația de transcodaj² a graiului vorbit, realizată de dieci, pisari etc., putem decela, pe de o parte, imposibilitatea de a mînu o limbă scrisă cu caracter supradialectal, care să nu se confunde cu norma graiului, iar, pe de alta, obstinația de a reda graiul vorbit, cu particularitățile lui din regiunile limitrofe Bistriței, Sucevei, Maramureșului. Intervenția acestui agent insolit, care este diacul, pisarul, logofătul sau uricarul are un caracter formal, el organizînd textual schimbul verbal epistolar, cu notarea parametrilor de contextualizare extralingvistică: locul, timpul, interlocutorii, în formulele de rigoare, uneori transcrise după modele avute la îndemîină. De altfel, în prefața Scrisorilor de la Bistrița, București, 1944, Al. Rosetti precizează că: "textele au caitatea de a reproduce, cel puțin în parte, limba vorbită."³

Pomind de la acest agent auxiliar (actat-martor, după Kerbrat-Orecchioni 1980: 157) și de la autenticitatea limbajului transpus, similitudinea de situații de comunicare cu textul dialectal cules de dialectologi și transmis cu mai multe sau mai puține inadvertențe față de graiul vorbit ni s-a impus. (Nu ne referim la imprimarea pe bandă magnetică a acestor texte, pentru că aici nu mai intervine relativizarea.) Transcodajul, în situația noastră necesită anume forme de textualizare ce merg de la fixarea titlului pînă la "decuparea" enunțurilor în fraze și propoziții, ca și paragrafarea lor. Credem că această textualizare "formală" e comparabilă cu cea anterior descrisă, în cazul discursului epistolar.

Prin urmare textul dialectal și cel epistolar de această natură, cu parametrii amintiți, au la bază condiția intercomunicării, care, după C. Kerbrat-Orecchioni (1980: 15), este un fenomen relativ și gradual, amîndouă fenomenalizări pufînd demonstra oricînd caracterul predominant enunțiativ, de transcriere a discursului oral, poate chiar, cel puțin pentru textul dialectal, imposibilitatea ființării lui altfel decît prin transcrierea activității de enunțare.

Scrisoarea (particulară sau oficială), prin scopul fatic intrinsec, instituie, scriptural, interacțiunea verbală, deci implicit, discursul dialogal, scrisoarea pufînd funcționa fie ca R_1 , fie ca R_2 . Dar pentru că acest fel de interacțiune presupune distanța în timp și spațiu a interlocutorilor, în realitate, se fac observații asupra unui discurs monologal. Remarca e valabilă și pentru discursul dialectal, dispozitivul enunțiativ extraverbal (actantul

enunțării), mai cu seamă, subiectul, cum e numit obișnuit, este lăsat să-și elaboreze discursul narativ, descriptiv etc.

De aceea în ambele ipostaze enunțiative, discursul dialectal și cel epistolar, se pot detecta atât nivelul interacțional (pragmasemantic) cât și cel semantic-referențial, sintaxa acestor discursuri avînd caracteristici acționale, relaționînd acțiuni (verbale) dialogale, dar și caracteristici logice, cauzale etc.

1. Discursul epistolar are cîteva particularități cu repercusiuni în gramatica enunțării, și anume se transmite textualizat, cu formule de debut și de încheiere, cu notarea explicită a destinatorului și a destinatarului, ce ordonează referențial discursul, realul discurs al scrisorii fiind închis între cele două elemente-clîșeu. În aceste clîșee apar parametri pragmasemantici amintiți: "Ġupănuġ Mihaiu hatma[ma]n și pꝛꝛꝛalab de Sučavă, scriu înkinăciune și multă sănătate pꝛia tinilor a noștri, ġupănuġ Buda<k>i la nășu, birăul de Bistriță, și a doisprădzecē pꝛꝛgari a domitale și pꝛꝛcălabului." <formula de încheiere> " : Și să dē domnedzău să fiți domnevostră sănăoși îmă bucurie și cu pace bune, amin." (Scr. 4)

Formulele de debut și de încheiere conservă întreaga stereotipie a formulelor din slavonă sau maghiară, uneori reproducîndu-le în parte sau în întregime, discursul propriu-zis al scrisorilor detașîndu-se net de acestea prin nonconvenționalismul său: Pan Br̃novskii, velikii čašnik, piš em poklon i mnog zivot i zdravie prijatelem naš em dobrim zlublenim i srdnom, pan pꝛꝛkalab ot Bistric ũ i pan birul tiž ot tam." (Scr. 27) sau " † Eto az Dima, pōrtar de čatată Sučevei, scriem multă pače și sănătate". Aceleași scrisori au formulele de încheiere în întregime sau în parte în limba slavonă: "Zaliie daim znaniie gvudovi i da budet zravsdvo o g(ospodi)i, amin." (Scr. 27) și " † Iacob diiac pisal ot grad Sučavscoi, mšca iun 8." (Scr.22)⁴.

1. 1. Datorită formulelor-clîșeu, discursul epistolar ⁵ de acest tip și din această epocă poate ilustra confortabil, prin diferențe de frecvență și densitate, plurinivelarul unei gramatici a vorbirii, și anume nivelul paradiscursiv, cel discursiv și cel metadiscursiv (Pop 1989. 220-221).

Ne vom referi mai întîi la mărcile acestor nivele, pentru că, după S. Stati (1990: 14)

"vu que les textes oraux se prêtent assez peu à une segmentation incontestable en phrases, on leur appliquera la démarche transphrastique sans qu'il soit méthodologiquement nécessaire de les analyser au préalable au niveau intraphrastique. L'analyse des textes oraux est plutôt a-phrastique. ", ceea ce înseamnă și analiza transfrastică, dar și a fragmentelor de frază, de propoziție etc. De fapt, aceste unități ilustrează funcțiile pragmatice și rolurile argumentative care "ne s'expriment pas obligatoirement par de phrases, mais aussi par des séquences de phrases (et par des segments de phrase), leur examen ne suppose pas une distinction tranchante entre phrastique et transphrastique. "(Stati 1990: 18)

1. 1. 1. La nivel paradiscursiv, s-au identificat mărci de ezitare (Pop 1989: 220), ca: ăă, apăi, na (no), ce știu eu, mă rog, dintre care numai unele apar în discursul transcris, chiar cel dialectal, dar nu apar în cel epistolar.

1. 1. 2. Tot la nivel paradiscursiv se manifestă un grup de mărci de insecuritate enunțiativă ("d'insécurité énonciative") (după Guespin 1984), sau de dificultate ilocutorie ("difficulté illocutoire"), existente în discursul epistolar, explicabile pentru începuturile transpunerii în scris a limbii române vorbite⁷. Caracteristica acestor mărci este semantismul temporal încă accentuat, față de mărcile paradiscursive actuale, avînd rol în coerența locală (van Dijk 1985). Totodată aceste mărci pot fi interpretate ca asigurînd coerența funcțională a întregului discurs (van Dijk 1985) sau ca asigurînd continuitatea formală a lui (Goldberg 1977) < cea mai frecventă pare ac̣b mo cu varianta acmu: "Ac̣b mo, noi am înțelesu că ați oprit domnēvoastră să nu îṃble oamēnii de Cămḅpuḷ-luṇgu pre ac̣ele izvoare, vānāndū și hrānindū-să." (Scr. 4) < "Acmu mi să jeluescu neguțātōrii că nu pot înbla de furi și de tālhari dintr'ac̣ele sate, den Vārae și den Feldreu." (Scr. 35).

1. 2. Cu privire la formula de debut, precizăm că, dacă se extinde pe mai multe enunțuri, e posibil ca între ele să apară mărci de caracter implicativ argumentativ. Implicația derivă și dintr-un ușor caracter argumentativ al formulei, care nu pare să fie copiată în întregime după modele. Semantismul mărcii rămîne însă destul de abstract sau ne pare astfel, datorită traducerii încercate: " † Cu mila lui dumnedzāu, eu plecatul vl<ă>d<i>ca Агап on și popa Mitrufan, egumenul dela mănăstira de Molduvițā, scriem

multă pace și sănătaate laa domnĕalui ĉenstitul birău și la tot sfatul Mărie tale deĭ orașul Bistriței. Cătră aĉasta poftem dela pre milostiv domnul dumnedzău să dăruiască bună pace și sănătaate Măriilor vostre, amin." (Scr. 29)⁹.

Formula de debut, atacînd frontal procesul enunțării ce pune accent pe subiect și situația de comunicare (Courdess 1971), are două posibilități de realizare: fie transpunerea sau traducerea formulelor luate ca model¹⁰ fie inovarea lor prin elemente paradiscursive, pentru ca într-adevăr subiectul să-și valideze calitatea de generator de discurs, pentru început, ceva mai modest. Totodată, formula de început, jucînd rolul și de formulă / frază de politețe, conține elementele indiciale ale numelor proprii însoțite de declinarea gradelor ierarhice, părănd a fi indiferentă la cuvintele cu care se realizează politețea (Bronislaw Malinowski, apud Todorov 1970: 4). Totuși s-a degajat o structură retorică de un anumit tip a frazei din scrisorile fără agentul-martor (scrise de egumeni, episcopi, popi etc.), față de cea care îl presupune pe acesta, întrucît formulele funcționează sub formă de clișeu. De aici posibilitatea existenței în chiar formula introductivă și a altor elemente paradiscursive, de exemplu, de tip demonstrativ, care "attireant l'attention de l'interlocuteur sur certain aspects non verbaux, auxiliaires à l'information apportée au niveau proprement-dit discursif" (Pop 1989:221): "† Iată eu egumenul și tōt săbōrŭl de la mânăstirĕ dela Mŭldovițā, scriem ĩkinăĉiune și multă sănătate pria tinului nostru celui iubit, lui Budaki Gașpar, birăŭlui de Bistrițā și tŭtŭror svĕtņiĉilor măriei domnii sale diŭr'acelaș trĕg." (Scr. 1)¹¹. Cu aceeași funcție cu a lui iată, în alte scrisori apare adecă, și în intenția de precizare a protagoniștilor. Așezat în fruntea formulei introductive, adecă nu poate fi decît paradiscursiv, dar prin topica oscilantă, tot mai apropiată de apozitie, tinde să devină o marcă metadiscursivă, ca în româna modernă: "Adecă eu vornicul deĭ Suĉav<a> și șoltujul ĉel armenescu, făĉem ĩkinăĉiune și multă sănătate dumitale ĝupĭne birău deĭ Bisiŭțā" (Scr. 21)< " † Cu mila lui dumnedzău, adecă eu Bylțā Toma, juratul din Maamureș, din vidicul de sus, eu scriu" (Scr. 30)< " † Scris-am adecă noi, birăul cel rumănescu și cu ..." ¹²

1.2.1. Există însă un set de mărci ce apar numai după formula introductivă. Nefiind justificate decît din punctul de vedere al coerenței locale, ele atrag atenția asupra unei departajări fundamentale dintre clișeu și discursul propriu-zis, conducînd la ceea ce T.

A. van Dijk (1985) spunea despre discurs, că: "nu e numai un set de propoziții, ci o secvență ordonată cu construcții convenționale, cu ordonări posibile." Asemenea mărci instituie legătura dintre două acte de vorbire ce apar constant în stilul epistolar: actul de prezentare (al destinatarilor și destinatorilor) și cel de narare din discursul propriu-zis " ... lui Budaki Gașpar, birăului de Bistriță și tuturor svētnicilor mării domniei sale diŭtr' acelaș tręg. După ačA stA dăm știre d'ōmniilor voastre că mainte vreme aț tremis carte la nōi ..."(Scr. 1) < "Scriem înkinăciune și multă sănătate domnului Budaki lA nxl.u, birăul de țetata Bist<r>iței și pręgarilor și pręcălabului și la tot svatul domniale. După ačē ne rugăm domnilor voastre să faceți bine să nu sã oprească ōamenii și neguțatori prin pren datorii..." (Scr. 3)

1.2.1.1. Formula de încheiere, proprie a ceea ce E. Benveniste (1970) numește intimation, formată din acte de vorbire expresive, cum ar fi urările, de exemplu, nu poate lipsi, fiind realizată stereotip, cel puțin din punctul de vedere al conectivului și, cu valențe paradiscursive, după ce în discursul propriu-zis fusese narativ: "Si să de dumnedzâu să fiți sănătos, amin." (Scr. 3) < "Si să de domnedzâu să fiți domnevoastră sănătoși îm bucurie și cu pače bune, amin..." (Scr. ')

Și în formula de încheiere se inovează, în sensul în care apare în locul lui amin o marcă modalizatoare (pragmatică înseamnă modalizare!) de întărire, realizată prin adevăr (substantiv devenit adverb), ce ocupă ultimul loc în enunț și se referă la întregul act de discurs: " ... milostivul d<u>mnezeu să dăruiască dumat<e> bună pač<e> și sănătate întru ai mulți, adevăr." (Scr. 40) "Până ato<n>če vom ște mai bine< șe să fiț sănătoș, adevă<r>." (Scr. 41) Substituirea lui amin prin adevăr se poate interpreta și ca o încercare de laicizare a scrisorilor, pentru că în altele nu apare nici amin, nici adevăr > "Dăruiască-vă dumnedzâu pac<e> și sănătate" (Scr. 45) sau ca o desprindere de modelul slavon.

1.2.1.2. Unele mărci paradiscursive, avînd semantică graduală, de la păstrarea sensului etimologic la semantisme vide, pot să anunțe operații informative, cea mai des întîlnită în astfel de scrisori fiind: dăm știre, cu variantele: dăm știri, de veți ave a ști: "Alta, dămș știre dumiilor vostre de rănîndulș čestui fečorș, anume Ghiōrghie, că l-am trimis cu čelș solș de l-au petrecut până în Rodna." (Scr. 16) "Dăm știri dumiilor voastre de

rândul veștilor: cu mila lui dumnezău avem vești bune și pațe<e> de toate părțile" (Scr.17) "Al <ta>, de veștăve a sti Măria voastră de rândul veștilor de Moldova, cum iaste, c-au străgat la Hotin..." (Scr. 45), formule comprimate azi în: știi că, să știi că, sau, simplu, știi¹³. Față de celelalte, marca aceasta instituie deja dialogul marcat desinențial, deși nu se așteaptă decît virtual confirmarea / infirmarea verbală din partea interlocutorului.

1.2.1.3. În fapt, fie că funcționează ca R₁ sau ca R₂, discursurile cercetate dovedesc o strategie cu acte de vorbire ierarhic interrelate. Astfel, mărcile paradiscursive (de ezitare, de selecție expresivă, de anunțare a unor operații informative sau demonstrative) se aglomerează în sau în preajma formulelor introductive și de încheiere din discursul epistolar. Am putea risca ideea că formulele înseși au valori paradiscursive, într-o viziune nivelară, în cazul în care ordinea e substituită nivelului (Dubois 1969), sau au valori prediscursive, într-o viziune lineară a discursului. Faptul că există mărci care separă net formula de discursul propriu-zis, atrăgînd atenția asupra unei anticoerențe marcate (Stati 1990, Dragoș 1991), este un aspect frecvent în discursul epistolar, aparținînd unei anume perioade (vezi supra p.7, 1.2.1.): "... să dănuiască m<i>|<o>stivul dumnezău să te avle <a>iastă puțină scrisoare noastră sănătos și vesel pre Măria ta și toată casa Măriei tale. Altă, dăm știre Măriei tale de rândul celor tălhari ..." (Scr.13) "... scriem bună pațe și sănătate dumiitale birău de țetate Bistriței și a tot cinstit svatul dumiitale. Alta, dăm știre dumiilor vostre de rănădulă cestui fečor, ..." (Scr. 16)

Această marcă pragmatică consolidează ideea existenței în discursul de acest tip a ordinii șirului, în sensul în care într-un discurs scris, actele de discurs (Dragoș 1985), formate din acte de vorbire, se pot departaja datorită specificității acestora din urmă. De exemplu, în formule, actul dominant e cel expresiv (de urări, de adresare politicoasă), iar în discursul propriu-zis apar numai acte reprezentative, directive sau comise, cu forțe ilocutionare schimbate: în formule predomină imperativele sau conjunctivele cu valoare de imperativ, în discursul propriu-zis se subînțeleg verbe, ca: a afirma, a insista, (în actele reprezentative), a cere, a solicita, a sfătui, (în actele comise). În felul acesta, actele de vorbire au posibilitatea de a polariza discursul propriu-zis de formulele de debut și de încheiere, cu alte cuvinte, de a polariza actele de discurs narative, descriptive

etc. de acte de discurs introductive sau finale.

1.3. În discursul propriu-zis al epistolelor, mărcile discursive și metadiscursive susțin aspectul logico-argumentativ între care conectivele gramaticale interpoziționale joacă și rol de liant interenunțiativ. Unele dintre acestea funcționează cu rol de conective pragmatice. Este cazul lui deci care apare anaforic, ceea ce atrage coeziunea discursului, dar, prin frecvența mare din unele scrisori, poate fi interpretat și ca element paradiscursiv, "specializat" numai pentru discursul propriu-zis, avînd sens conclusiv-argumentativ: "Deç noi am mârșu la vlădica al nostru la mitropolitul, la Sučavă, și la toț preuții de acole den Sučavă, și am întrebat. Deçe au aflat la pravila noastră cum morte nu sâ cade a façe, că, de arx muri cîțiva vinovați pentru unul çel uçis, pre dînsul nu l-arx mai învie. Deç am lăsat noi să nu piiră acel om ce iaste la dumneevostă <in>închisoare..." (Scr. 20) Cu aceeași valoare conclusiv-argumentativă funcționează și derept aci: "...noi avem uricb̄ ică de la Alexandru Vodă çela b̄n̄ul, și spune: pre Suhardb̄ pânâ la Coșna și câ și îca mai (i)colo și de cându-i uricul sânt 200 anii. Drept aça rugăm pre domnia voastră" (Scr. 1)¹⁵.

1.3.1. În discursul propriu-zis, apar numeroase conective semantice (Gruică 1980), care funcționează pragmatic, fie paradiscursiv fie discursiv, cu următoarele sensuri:

- limitativ: "...vă dăm a ști că au fos a lui Corneș, o mie [o mi<e>] de omyr̄b̄ năimiți î ban<i>. De altă latură acmu nu știm, că au fos doi omyr̄ a noștri î țara lēș̄a scă ..." (Scr. 2),

- argumentativ-cauzal: "... au adus Iliș, ġuratul din Iad, la noi, 80 de fârtar<e> de fâină și 2.650 de pită făcută. Pântru açeia dăm știre domiitale." (Scr. 7);

- argumentativ-atributiv: "Açč̄a dăm de știre și ne rugăm domilor vostre" (Scr. 12) "Dēaiasta scriem și dăm știre Mării tale ..." (Scr. 13). Acest conectiv, fiind plasat în enunțul premergător formulei de încheiere, se referă la întregul conținut al scrisorii, comprimat în forma neutrală a pronumelui demonstrativ, precedat sau nu de prepoziție.

1.3.2. Celelalte mărci discursive sînt coincidente cu conectivele narrative, de tipul lui ce, iar (cu variantele îră, erb̄, iară), și, întreținînd nota ușor polemică a discursului¹⁶: "... că, de nu u vor lăsa să fie ca mainte, multu val să va face Çe ne rugăm forte de açč̄esta să façeț, că știm că domia sa Vodă ... va lăsa pre loc ră<va>ș. (Scr. 12) "Ară

deca-u trecut⁵ în ȝos, Mărie⁶ vostra a⁷i oprit drumurile, să n⁸ū să sco⁹ă marh¹⁰ă." (Scr. 16)
 " : Ș-au mai luat¹¹ a so¹²ții ȇelui ucis l socman și gug¹³l¹⁴ă, l topor, l cum¹⁵ănac." (Scr. 16).

2. Din cele prezentate credem că a rezultat faptul că discursul epistolar are înscrisi în sine parametrii contextuali în care apare, precum și condițiile de funcționare, reprezentate prin mărci, dintre care unele polarizează părți ale discursului, altele construindu-și polifuncționalitatea. Analiza acestor mărci reclamă existența unei sintaxe transfrastice, în afara căreia sensul lor logico-argumentativ nu ar reieși.

De asemenea, în cazul discursului epistolar dintr-o anumită perioadă a culturii noastre, s-a putut observa funcționarea unor unități de discurs (acte de discurs) "socialmente preformate" (Kerbrat-Orecchioni 1980: 183), care nu mai poartă, decît în parte, amprenta enunțiatorului, ci mobilizînd anumite mărci, în special paradiscursive, se constituie în secvențe prediscursive sau postdiscursive.

Prin analiza și demonstrația încercată credem că s-au identificat două ipostaze de la o extremă a actului enunțării, scrisoarea de acest tip și textul dialectal transpus în scris.

NOTE

1. "Scrisorile sînt concepute, în mod curent, drept un mijloc de a vorbi cu un interlocutor aflat la distanță. De aceea, prin anumite caracteristici, aceste texte se apropie de cele orale." (Ionescu-Ruxăndoiu 1991: 78).

2. J. Polh (apud Kerbrat-Orecchioni 1980: 22, nota 26) identifică diferite tipuri de intermediari umani, ca: mesager, scriitor public, secretar, agent de telegraf, interpret, traducător, vulgarizator etc.

3. Am utilizat ediția Al. Rosseti, Scrisori românești din arhivele Bistriței (1592-1638). Casa școalelor, București, 1944.

4. Și discursul dialectal, care închide o narație, de exemplu, poate utiliza formule introductive și de încheiere, coincidente cu cele ale basmelor, ca fiind cele mai frecvente: "O fost odată ũ zoc Ț satu d'ȝemultu, ..." și "Ș-o și făcūt lócu d'ȝe t'pătră

ca murúna. Locu Murúni să z î șě." (pl. Mihai-Viteazul, jud. Turda). S-a utilizat Texte dialectale. Culese de Emil Petrovici. Suplement la Atlasul Lingvistic Român II (ALRT), Sibiu-Leipzig, 1943.

5. În fapt, considerînd global discursul scrisorii, formulele de debut și de încheiere funcționează ca enunțuri enunțate, iar discursul propriu-zis ca enunțare enunțată. Astfel se consolidează ideea mai multor nivele de enunțare sau de parcursuri diverse de construire semiotică a subiectelor (Sbisa 1983). Enunțul enunțat este un obiect cu valoare circulatorie, iar încercările enunțatorilor de a interveni cu exprimări personale reprezintă totațitea elemente de subiectivizare a discursului (Hammad 1983).

6. Acestea apar mai ales pe bandă magnetică. Unele sînt însă transcrise: " No, puni-ce pă iele! (p. 121); "O adúc ʒ'dila cîmp ... cîn_trec așa pi lîngă fint_ĩ n', ápăi, pún'e cunúna după cap..."(p. 111). Faptul că apăi, (ș-apoi) este o marcă de ezitare, iar nu adverb temporal, îl demonstrează apariția înaintea unei sintagme temporale, deși limbajul popular operează adesea cu pleonasme: "Apăi, după áia, tăd_mai șerb_ĩ n_ĩ)" (p. 112); " : Ș-apoi după á_ĩ a o dúșem la válie ș-o spălăm_ũ " (p. 118).

7. Discutăm de limbă vorbită pentru că ea nu are o realitate empirică în afara fenomenalizărilor ei: " La <langue> n'est rien d'autre qu'un mosaïque de dialectes, de sociolectes et d'idiolectes, et la linguistique se doit de rendre compte de ces différents lectes, quitte à les intégrer, mais dans un deuxième temps, en un objet abstrait que l'on appelle parfois <diasystème>" (Kerbrat-Orecchioni 1980: 6).

8. Variantele regionale de azi sînt amu, amuș, ce leagă enunțuri, iar nu secvențe discursive: "Amú dácâ sâ carâ, mai făci și arătúrâ di párinâ " (p. 170).

9. Conectivul cătră acesta (cu variantele cătră časta, cătră ačě) apare și imediat după formula introductivă, ceea ce-i conferă calități coezive cu discursul propriu-zis: "La ce<n>s<ti>tolșe măreț de dumnedzeu, la birăul de Bistreț șe la tot <s>fatol d<o>mneei sale. Cătră ačěsta dau ște<re> d<o>mnie tale de ră<n>dul veștelor" (Scr. 37).

10. În mod constant apar: " Eu [...] scriem ikinăciune și multă sănătate la birăul de Bistrița ... " (Scr. 12)< "Az pam [...], deregătorul... de Cămpulo<n>g, sc<r>iu

îkinăciune și mulțită sănătate dumitale, birău diî Bistriță" (Scr. 11).

11. Retorica de care aminteam ține și de o enunțare cu numeroase elemente apreciative antepuse, unele în stil bisericesc: " † Smeritul egumen Andonie și tot săborul de la sv<â>nta m<ă>n<ă>st<i>re de la Moldoviță, multă smerenie și îkinăcune scriem la ței mult nedejdut<ori> și iubit ai noștri bun<i>, la birăul și la toț domnii svatul<ui> din Bistriță." (Scr. 26).

12. Cu funcții metadiscursive definitive apare adverbul anume (cu varianta anome): " † Scriu viață și sănătate dōmilōr voastre, anume la Sabatu Gurgu, la birăul den Bistriță" (Scr. 33) < "Eu vl<ă>dica Agaa on de țara Moldoveei, anome de Moldoviță" (Scr.28).

13. Stii apare dialectal: " O aduc dila cîmp, ști, acasă ș-apoi, cîn, trec așa " (p. 111).

14. Alta (altă) apare și în discursul propriu-zis, cu aceeași funcționalitate de notare a anticoerenței: "Altă, dăm știre Mării tale de rândul celor tâlhari [...]. Altă, dăm știre Mării tale ca au venit carte de la Măria sa de la Vodă ..." (Scr. 13).

15. G.Gruică (1980) consideră pe drept aceea (varianta modernă a lui derept aca) conectiv semnatic causal.

BIBLIOGRAFIE

- | | | |
|--------------------|------|---|
| Benveniste, Émile, | 1970 | L'apareil formel de l'énonciation , în "Langages", 17: 12-18. |
| Courdess, Lucile, | 1971 | Analyses d'énoncés , în "Langue française", 9: 22-33. |
| Dijk, Teun A. van, | 1985 | Levels and Dimensions of Discourse Analysis , în "Handbook of Discourse Analysis", vol.2, Dimension of Discourse, Edited by T.A. van Dijk, London-New York : 1-11. |
| | 1985 | Semantic Discourse , în "Handbook of Discourse Analysis", vol. 2, Dimension of Discourse , Edited by T.A. van Dijk, London-New York: 103-136. |
| Dragoș, Elena, | 1985 | Relations between discourse units and speech acts (in narrative discourse) , în RRL, 30, 5: 421-426. |
| | 1991 | Sintaxă și pragmatică. Puncte de vedere privitoare la unii conectori (sub tipar). |

- Dubois, Jean, 1969 **Énoncé et énonciation**, în "Langages", 13: 100-110.
- Goldberg, Geneviève, 1977 **Syntaxe et types d'énonciation**, în "Langue française", 35: 77-85.
- Gruică, Gligor, 1980 **Conectiv gramaticale - conectiv semantică** în L.R, 29, 6: 597-604.
- Guespin, L., 1984 **Interaction verbale et categorisation dans l'entretien**, în "Langages", 74: 47-92.
- Hammad, Manar, 1983 **L'énonciation: procès et système**, în "Langages", 70: 35-46.
- Ionescu-Ruxăndoiu, Liliana, 1991 **Narațiune și dialog în proza românească**, Editura Academiei Române, București.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1980 **L' énonciation. De la subjectivité dans le langage**, Librairie Armand Colin, Paris
- Pop, Liana, 1989 **Vers une grammaire de marqueurs pragmatiques** (domaine roumain-français), în RRL, 34, 3: 217-224.
- Sbisă, Mariana, 1983 **Actes de langage et acte d'énonciation**, în "Langages", 70: 99-106.
- Stati, Sorin, 1990 **Le transphrastique**, Presses Universitaires de France, Paris.
- Todorov, Tzvetan, 1970 **Problème de l'énonciation**, în "Langages", 17: 3-11.

PASSAGE DU CODE ORAL AU CODE ECRIT PENDANT LE SOUS-TITRAGE DES FILMS DE FICTION

Teresa TOMASZKIEWICZ¹

REZUMAT. Se discută consecințele lingvistice ale rezumării în procesul de traducere a dialogului filmic în cursul subtitrării. Autoarea consideră că operația de transfer a dialogului original în dialog tradus/reduc se aseamănă cu transferul oral/scriș, implicând aceleași distincții fundamentale dintre ordinea orală și cea scripturală.

1. Traduction au cinéma

Le message au cinéma est transmis par deux voies: la bande image et la bande son. L'image est modelée à travers les différentes techniques cinématographiques, telles que: jeu de plans, angles, relations entre champ et hors champ, focalisations, lumières, etc. La bande son se compose de bruits, de la musique et du verbal. Ce n'est que ce dernier élément, c'est-à-dire les dialogues, qui est à transmettre au spectateur étranger, tous les autres étant transférés dans leur totalité.

Or, les contraintes techniques - prenant en compte la possibilité humaine de lire en un temps donné une portion de texte, mais aussi de percevoir le côté esthétique de la présentation de l'image - sont telles que pendant le sous-titrage le texte doit être réduit de 30 à 50%.

En plus, la présentation des dialogues oraux en forme de sous-titres suppose le passage du code oral au code écrit, ce qui implique des changements importants quant à la forme. Ce passage se fait toutefois d'une manière discrète pour laisser au spectateur l'impression d'authenticité des dialogues.

Ainsi, l'activité de sous-titrer suppose d'une part la condensation du texte, et donc l'application de techniques résumatives et, d'autre part, le passage d'une langue naturelle à une autre.

Le rôle des sous-titres définis de la sorte serait de faire comprendre au spectateur le sens de la situation présentée à l'écran, ce qui nécessite la prise constante en compte des

¹ Université A.Mickiewicz, Institut de Philologie Romane, Poznan.

interrelations se tissant entre la situation d'énonciation et les énoncés mêmes.

2. Techniques de résumé appliquées au dialogue

L'obligation de raccourcir le texte demande l'application de techniques résumatives. Comme le sous-titrage, elles n'ont pas encore trouvé de descriptions théoriques suffisantes:

"Il semble que le résumé ne constitue pas, en tant que tel, un objet théorique construit et défini dans le champ de la linguistique. En témoignent l'absence de références bibliographiques spécialisées sur la question, la multiplicité des définitions qui ont pu être tentées à son propos /.../ et enfin, la manière dont on en parle: le résumé, des résumés; le résumé du texte narratif ou expositif; le résumé pour qui? ou quoi?, comme si, en définitive il ne pouvait être déterminé que par la variété de ses usages."
(Schneidecker, 1991).

Si nous admettons que le sous-titrage est un type de résumé social, il faut qu'il observe les principes suivants:

- le principe de fidélité;
- le principe de l'économie discursive;
- le principe d'hierarchisation de l'information;
- le principe d'exploitation de la stabilité des signifiés en mettant en œuvre la mobilité des signifiants.

Cependant, nous pensons que l'activité de sous-titrage diffère sur quelques points des autres activités résumatives:

a) La hiérarchisation de l'information a, dans la majorité des cas, une portée locale: elle ne dépasse pas la dimension d'un échange, se limitant souvent au niveau d'une seule intervention, tandis que dans d'autres résumés elle a une portée plus globale, mettant en œuvre l'opération de conceptualisation.²

b) La compréhension qui préside à n'importe quelle activité résumative a le plus

² Cf. à propos de l'opération de conceptualisation la définition qu'en donne G. Vigner dans *Pratiques* 72, 1991.

souvent une portée générale; pendant le sous-titrage elle opère, par contre, au niveau local: on doit juger si un sous-titre est compréhensible par rapport au contexte immédiat (le sous-titre précédant et suivant), ainsi qu'au contexte visualisé à l'écran. A la différence d'autres techniques résumatives, cette nécessité de la prise constante en compte des données contextuelles est bien propre au sous-titrage.

c) Dans les résumés sociaux il est important de sauvegarder les enchaînements entre les parties successives, ce qui n'est pas vrai pour le sous-titrage, la continuité y étant assurée, en large partie, par l'image.

d) Enfin, dans le cas des résumés sociaux nous avons affaire à une réécriture interlinguale, tandis que dans les sous-titres, à une traduction intralinguale.

Malgré ces quelques différences, il faut admettre que l'opération de sous-titrage est fondée sur des techniques résumatives qu'on peut ramener à deux opérations de base:

- La suppression³ d'éléments de moindre importance, ce qui demande une hiérarchisation des informations:

- La transformation condensatoire, qui suppose des opérations aux niveaux lexical et morpho-syntaxique.

Or, la spécificité de la matière que nous analysons - à savoir **la forme dialogale** et le fait que **le verbal soit toujours déterminé contextuellement** - ne permet pas de trouver des critères homogènes pour supprimer ou transformer les formes originales: ces décisions relèvent de trois niveaux différents d'analyse :

- un niveau discursif
- un niveau énonciatif
- un niveau phrastique.

Il existe des éléments supprimés ou transformés qui se laissent analyser à chacun des ces niveaux séparément, en fonction de leur rôle dans l'organisation du discours, de leur portée énonciative et de la structure phrastique dans laquelle ils sont insérés. Toutefois, nous ne pensons évoquer ici que quelques phénomènes relevant de l'analyse des interactions conversationnelles, sans développer les deux volets de la problématique

³ G.Vigner (1991) utilise le terme d'effacement pour la même opération.

mentionnée ci-dessous.

3. Suppressions

Pour pouvoir supprimer certains éléments dans la conversation humaine, il faut juger de leur fonction secondaire pour la transmission du sens.

S.Laks (1957) dans son ouvrage concernant la pratique du sous-titrage a dit "*qu'il est impossible d'énumérer tous les cas où une réplique peut se passer de sous-titrage*" (p.24), mais il donne comme règle de "*ne jamais expliquer au spectateur ce qu'il sait aussi bien sans explication*" (p.25).

Ce qui nous intéresse surtout dans cette présentation, c'est de savoir sur quels critères le spectateur est-il plus ou moins capable de reconstruire mentalement les parties manquantes ou, au cas où il ne les reconstruit pas, pourquoi les juge-t-il moins importantes du point de vue de la loi de l'informativité⁴.

La réponse à ces problèmes est partiellement fournie par les recherches menées depuis une quinzaine d'années par de nombreux linguistes, dans le domaine de l'ethnométhodologie. Nous pensons qu'il faut retenir de ces recherches quelques principes dont l'influence sur la façon d'amputer le texte dialogal sous-titré est indéniable:

a) Premièrement, il s'agit de la constatation que:

"Plus manifestement qu'un texte écrit, la conversation est un processus qui se déroule au fur et à mesure que les participants échangent des énoncés verbaux. Dans la conversation, l'interaction entre les participants est manifeste; il y a réciprocité et coopération dans la production du <<texte>>, la conversation est une construction commune des participants" (Gülich, 1990, 77).

Il faut donc admettre que le contenu qui est transmis au spectateur à l'aide des dialogues filmiques est construit progressivement par les participants à l'interaction. Cette **élaboration commune du sens**, par étapes - qui assure la bonne intercompréhension des locuteurs d'une part, mais aussi l'aboutissement à un accord

⁴ Cf. à ce propos H.P.Grice, 1975.

commun grâce à des négociations avec l'autre - , permet au sous-titreur de procéder à certaines suppressions pour ne donner que la version finale du sens élaboré ensemble.

b) La deuxième constatation concerne une certaine logique de l'organisation conversationnelle, la nécessité d'observer l'ordre des interventions que Sacks H., Schegloff E.F. et Jefferson G. (1974) ont appelé **paire adjacente**: dans celle-ci, l'appartenance du deuxième membre de la paire est hautement prédictible, en raison de la loi de l'implicativité; d'où la possibilité de sa suppression. Roulet E. et al. (1987) parlent de la structure tripartite de l'échange minimal. Nous pensons que, d'une manière générale, la structure de l'échange, socialement dictée, donne lieu à la suppression d'au moins une intervention. Pour ce qui est des échanges hautement ritualisés, dont la place dans la conversation est stable, cette suppression peut être totale.

c) Troisièmement, nous pouvons faire appel aux **lois de la politesse**, théorie développée par Brown P. et Levinson S. (1978) qui ont mis en lumière les stratagèmes auxquels ont recours les interlocuteurs pour ménager leur face positive et négative, et garantir le bon déroulement des interactions interpersonnelles et/ou sociales. Même si nous admettons que la codification de cette politesse n'est pas la même dans toutes les langues, elle est exigée pour atténuer la portée menaçante des actes. Nous pouvons donc parler d'une certaine universalité des lois de la politesse et de la possibilité de supprimer nombre des éléments qui l'expriment.

Ces principes que nous avons repris aux recherches concernant l'organisation des interactions verbales serviront donc de règles à certaines opérations de suppression se faisant, au niveau discursif, lors du processus de sous-titrage. C'est intéressant d'observer que les amputations ne concerneront que certains actes de langage, d'autres n'étant par contre nullement ou très peu concernés.

E.Gulich et T.Kotschi (1987:24) admettent avec Motsch/Pasch (1986) qu'on peut discerner au moins cinq catégories d'actes verbaux:

- a) des actes illocutoires, p.ex. demander, promettre;
- b) des actes perlocutoires, p. ex. amuser, réjouir;
- c) des actes verbaux qui réalisent une espèce de "superstructure" du texte, p. ex. raconter, argumenter;

d) des actes verbaux déterminés par la nature dialogale d'un texte comme p ex. répondre, répliquer, réfuter;

e) des actes verbaux qui établissent des formes particulières de composition textuelle, comme justifier, expliquer, compléter, répéter, paraphraser, résumer, accentuer.

Dans le cas du sous-titrage, ce ne sont que les actes appartenant aux deux dernières catégories (d) et (e) qui peuvent subir des suppressions totales. Commençons donc par la dernière catégorie que Güllich et Kotschi (1987: 25) appellent "les actes de composition textuelle". Nous leur avons réservé l'appellation plus technique de **reprises-reformulations**⁵.

3.1. Reprises

D'une manière générale, nous pouvons parler d'**autoreprises**, accompagnées le plus souvent d'**auto-interruptions**, quand le sujet parlant est à la recherche d'un terme convenable, soit à cause d'un trou de mémoire, soit à cause de son hésitation sur la façon de poursuivre ses dires. Dans les dialogues authentiques, l'intentionnalité des simples reprises du même terme est sujette à caution⁶; dans les dialogues filmiques elles sont pourtant sûrement intentionnelles, dictées soit par les lois de la politesse - et notamment de la modestie (on hésite en cherchant un terme ou une forme convenable) - , soit par les lois de l'interactivité (on attire l'attention de l'interlocuteur, on veut assurer sa bonne compréhension, on augmente l'expressivité). Cette forme de reprise - typique surtout pour l'oralité (mais sa valeur de figure stylistique ne peut pas être niée) - a la faculté de disparaître dans les sous-titres.

M: Look, look, Carol, Carol!

C: *What?*

⁵ Nous adoptons ce terme dans la signification qui lui a été attribuée par M.M. de Gaulmyn (1987), à savoir, il s'agit des actes qui assurent, par le fait de reprendre ou de reformuler certains éléments, l'organisation discursive à laquelle participent les interlocuteurs ayant pour but leur bonne intercompréhension.

⁶ D.Coste (1986) a remarqué à ce propos: "*Quand il y a une modification dans la reprise, on peut parler d'un contrôle du sens de la part du locuteur, ce qui prouve un certain niveau de conscience de l'exécution par ce locuteur. Par contre, quand on ne constate qu'une simple répétition de forme grammaticale, l'intentionnalité est plus difficile à prouver*".

M: Look at Delores, look at Delores! What a tramp!

sera traduit par:

-Regarde Delores. Quelle traînée!

La même remarque concerne les **hétéro-reprises**, soit auto-initiées, soit hétéro-initiées⁷ qui relèvent le plus souvent d'opérations métadiscursives: on recherche la signification des termes utilisés par le locuteur pour assurer ainsi la bonne intercompréhension entre les interlocuteurs. Ainsi:

A: Je t'ai fait de la réclame!

B: De la réclame?

A: Façon de parler! Parce que d'abord, c'est pas moi, c'est lui qui a commencé. Il m'a dit du bien de toi, très spontanément! (...) Moi, j'en ai profité pour renchérir et t'accabler d'éloges.

devient:

A: Je t'ai fait de la réclame!

D'abord c'est lui qui a commencé de dire du bien de toi (...) J'en ai profité pour te faire des éloges.

Toutes les reprises qui assurent l'intercompréhension entre les interlocuteurs ainsi que celles à valeur expressive sont sujettes à des suppressions quasi constantes.

3.2. Reformulations

Si on ajoute à cette série de phénomènes la suppression, dans les sous-titres, de toutes sortes de reformulations en forme de **rephrasages, corrections et paraphrases**⁸ relevant des "*techniques conversationnelles, d'une méthodologie des interactants pour construire leur conversation et pour résoudre leurs problèmes communicatifs*" (Gülich, Kotschi, 1987: 80), nous pouvons déjà constater que la traduction ne fournit au spectateur que la forme finale des propos, sans le laisser accéder au travail progressif de la production du sens dans le texte dialogal.

Ces actes de composition textuelle s'accompagnent souvent d'éléments typiques pour

⁷ Nous adoptons des termes appartenant à M.M.de Gaulmyn op cit.

⁸ Pour la définition de ces termes voir E.Gülich, T.Kotschi (1987).

l'oralité, tels que ruptures, inachèvements, hésitations, bégaiements, chevauchements qui rompent d'une certaine manière le continuum de la parole. Il est évident que toutes ces marques de l'oralité disparaîtront dans les sous-titres, en s'ajustant une forme plus rapprochée de la forme écrite.

3.3. Actes verbaux déterminés par la nature dialogale du texte

La deuxième catégorie de suppressions est déterminée par deux critères fondamentaux:

a) une grande ritualisation de certains échanges, qui leur assure une place stable dans la conversation;

b) la structure bi- ou tri-partite, ritualisée aussi, d'où la grande prédictibilité du type d'intervention dans l'échange. Ces deux critères déterminent deux tendances principales:

a) Plus l'échange est ritualisé, plus il a des chances de disparition totale. Nous pensons notamment à des échanges du type: **salutations, félicitations, clôtures** etc., bref, à des échanges confirmatifs. Cependant, leur reconstruction mentale par le spectateur peut être facilitée aussi bien par leur place stable dans la conversation, que par les données visuelles (**le mimo-gestuel**).

b) Quand l'échange est moins ritualisé, la suppression peut concerner au moins une intervention; c'est ce qui se passe dans certains échanges réparateurs dont la structure est généralement bi- ou tri-partite: initiative - réaction - clôture.

Prenons l'exemple de l'**invitation**. Quand elle est suivie de la réplique préférentielle (**acceptation**), la dernière a la tendance de disparaître.

Il n'empêche que dans la pratique conversationnelle les choses sont beaucoup plus compliquées. L'acte d'invitation est précédé d'un **pré-pré**, dicté par la loi de la politesse, tandis que l'**acceptation** - qui n'est pas directe non plus, mais médiatisée par la transaction d'insistance conformément aux mêmes lois de politesse - est suivie à son tour d'un **remerciement**, pour aboutir enfin à un acte de **minimisation**.

Ce qu'on remarquera dans les sous-titres, c'est une simplification maximale de cette structure complexe qui prendra alors la forme soit d'un échange simple de deux actes (**offre-acceptation**), soit un seul acte d'**offre**.

Pour le cas de la réplique non préférentielle, par ex. **le refus**, la conservation de la **justification** qui l'accompagne presque obligatoirement se révèle plus importante, mais

pas toujours nécessaire. Ainsi, l'échange suivant:

-Il fait beau et au niveau du vent c'est aussi intéressant. Je vais faire de la planche. Si tu as un peu de temps libre tu peux venir.

-Oh non, merci, je ne peux pas, j'ai encore des courses à faire.

-C'est pas grave. Alors, à la prochaine fois.

-A la prochaine.

peut devenir dans le cas extrême:

-Je vais faire de la planche. Tu peux venir avec moi.

Le deuxième membre de cette paire adjacente s'exprime par le mouvement négatif de la tête de l'interlocuteur et la séparation des deux qui joue le rôle de clôture.

Nous ne voulons pas dire là que ces suppressions soient toujours maximales. Pour juger ces éléments du texte dialogal comme secondaires, donc susceptibles d'amputations, les sous-titres comptent sur le savoir du spectateur concernant l'organisation hiérarchique des conversations, les types de répliques préférentielles en accord avec les lois de la politesse etc.

3.4. Marqueurs de l'articulation du discours

Un autre lieu de suppression très important concerne les éléments articulatoires du discours. Nous pouvons les diviser, suivant les travaux de l'école de Genève⁹, en trois catégories principales:

- a) marqueurs métadiscursifs
- b) marqueurs de structuration de la conversation
- c) connecteurs interactifs.

Tous ces marqueurs subissent des suppressions importantes dans les sous-titres, mais les conséquences en sont différentes.

a) La suppression des **marqueurs métadiscursifs** entraîne deux conséquences fondamentales:

- au niveau structural, le relâchement de la connexité entre les propos;

⁹ Cette classification a été le mieux présentée dans E.Roulet et al. (1987) "L'articulation du discours en français contemporain".

- au niveau interprétatif, l'effet d'une violation des lois de la politesse. En effet, ces marqueurs métadiscursifs servent d'annonces aux actes qui suivent, et en diluent la portée menaçante pour la face de l'interlocuteur¹⁰. Ainsi, dans les sous-titres disparaîtront les annonces introduisant les actes de type **requête**(*Tu peux me rendre service?*), **question**(*Je peux te demander quelque chose?*), **critique**(*Je peux te faire une remarque?*), **invitation**(*Tu es libre ce soir?*) etc.

Remarquons au passage que ces introductions diminuant la portée des actes menaçants peuvent prendre d'autres formes de procédés additifs d'adoucissement¹¹, qui, eux aussi, disparaissent dans les sous-titres; par ex.: **excuses**, **justifications**, **désarmeurs**, **minimisateurs**, **amadoueurs**, **appellatifs tendres**, **modalisations**, **hésitations**. Leur disparition dans la traduction est une manifestation supplémentaire du gommage des traits de l'oralité dans la version sous-titrée.

b) Les conséquences de la suppression des **marqueurs de structuration de la conversation** sont doubles:

- Quand ils fournissent des indications concernant l'enchaînement local ou global, leur absence oblige le spectateur de les reconstruire en fonction des rapprochements des contenus. C'est le cas par exemple de **alors**, **ben**, **pis**. Il en résulte cette impression générale d'avoir affaire à une structure beaucoup plus linéaire que dans l'original.

- Quand la suppression porte sur des éléments marquant l'activité de l'interlocuteur - qui participe ainsi aux propos tenus par le locuteur, du type: **uhm**, **c'est vrai**, **d'accord** -, on ne perçoit plus cette élaboration en commun des dires; ceux-ci se verront ainsi attribués à un seul énonciateur. Toutefois, ce manque d'information peut être compensé par la bande image où l'on peut récupérer les régulateurs non verbaux (**regard**, **hochement de tête**, **rire** etc.).

g) Quant aux **connecteurs interactifs**, nous avons pu observer de nombreuses amputations là aussi, avec certaines limites cependant.

Beaucoup d'études ont bien prouvé que la présence des connecteurs n'est ni suffisante

¹⁰ Cf. à propos des actes menaçant la face, P. Brown et S. Levinson (1978).

¹¹ Nous empruntons ce terme à C. Kerbrat-Orecchioni (séminaire de DEA 1992, Lyon).

ni nécessaire pour qu'une séquence soit perçue comme cohérente. Ainsi l'idée de causalité est facilement déductible des contenus, comme dans l'exemple suivant:

-Je n'essaierai pas de te refiler Alexandre parce que lui... encore moins ton genre!

qui a été rendu dans le sous-titre par:

-Je ne te refilerai pas Alexandre. Pas ton genre!

D'une manière générale, nous pouvons admettre que si le contexte et le cotexte sont, les deux, suffisamment sélectifs pour l'interprétation de la relation entre les énoncés, la suppression de l'articulateur interactif se révèle possible.

4. Transformations condensatoires

La deuxième technique qui est exploitée par les sous-titres afin de présenter la même information d'une manière plus concise consiste à trouver des formes plus économiques au niveau lexical et morpho-syntaxique. Ces transformations condensatoires opèrent le plus souvent au niveau phrastique, en exploitant des techniques du type:

- nominalisations, adjectivisations, adverbialisations, pronominalisations;
- remplacement d'une construction passive par l'active, et de la négative par l'affirmative;
- introduction de deux points pour rendre compte d'une relation causale etc.

Ces changements morpho-syntaxiques s'accompagnent d'opérations lexicales: globalisations, généralisations et conceptualisations¹².

Ceci n'empêche que les transformations condensatoires peuvent être exploitées au niveau discursif. Elles concernent surtout un cas particulier de paire adjacente - question-réponse -, qui est d'ailleurs la plus exploitée dans les conversations filmiques.

a) Le plus simple est le cas des **questions totales** auxquelles la réponse attendue est **oui ou non**.

- La confirmation, donc un **oui**, est constamment supprimée.
- La négation, qui peut être suivie d'une **justification**, disparaît en faveur de la dernière.

¹² Pour la définition de ces opérations voir G. Vigner (1991).

- La troisième possibilité est justement l'exploitation de la transformation condensatoire qui consiste à ramener l'échange à une seule intervention:

- *Tu viens demain?*

- *Non, je ne peux pas. J'ai du travail à faire.*

qui devient:

- *Je ne viendrai pas demain. J'ai du travail à faire.*

Dans le cas de la confirmation, la transformation se présente ainsi:

- *Vous travaillez aux grands magasins?*

- *Oui, oui, c'est ça.*

devient une simple affirmation:

- *Vous travaillez aux grands magasins.*

b) Le but des **questions partielles** au cinéma est de compléter le savoir du questionneur, mais aussi, dans beaucoup des cas, du spectateur même. La finalité d'un fragment de dialogue filmique se composant d'une question partielle et d'une réponse est la production interactive du sens. La transformation condensatoire consiste à ramener l'échange:

- *Où vas-tu?*

- *A Paris.*

à une assertion:

- *Je vais à Paris.*

Cette technique est encore plus abondamment exploitée dans les cas où nous avons affaire à la suite **Q-R** qui mène à la construction progressive du sens:

- *Alors, on se voit où?*

- *Disons, devant l'entrée du parc.*

- *A quelle heure?*

- *A dix heures, cela te va?*

- *Peut-être à dix heures et demie, d'accord?*

- *Oui, ça va.*

Cet échange peut se ramener à une seule intervention, qui est en quelque sorte le résultat final de la transaction:

- *Alors, à dix heures et demie, devant l'entrée du parc, d'accord?*

c) Mentionnons finalement les questions à portée métadiscursive ouvrant des échanges enchâssés. Cette structure offre aussi la possibilité aux éléments de cet échange de fusionner dans l'échange directeur. L'exemple:

- *L'éclairage?*

- *Presque arrangé.*

- *Qu'est-ce que cela veut dire presque?*

- *La télévision doit nous envoyer encore quelques projecteurs.*

donne dans la version sous-titrée:

- *L'éclairage?*

- *Presque. La télé nous envoie encore quelques projecteurs.*

Ainsi, la précision métadiscursive sollicitée par l'interlocuteur se voit-elle incorporée dans l'acte principal de réponse.

5. Conclusions

Nous n'avons mentionné que les principales opérations de suppression et de transformation condensatoire accompagnant le processus de sous-titrage au cinéma, au niveau de l'analyse discursive. Les conséquences en sont multiples, mais, faute de place, nous tâcherons d'en présenter les plus importantes:

a) Tout d'abord, le changement, voire la simplification, de la structure hiérarchique des conversations, qui se manifeste par le passage des structures d'un rang supérieur à un rang inférieur. Ainsi,

- Une incursion se composant de l'ouverture, de l'échange de transaction et de l'échange de clôture peut devenir un simple échange. N'oublions pas toutefois que les ouvertures et les clôtures existent dans la matière filmique, sur la bande image (p.ex. la rencontre et la séparation des protagonistes).

- Un échange complexe, se composant de l'acte directeur et de l'acte/des actes subordonné(s), peut devenir un échange simple.

- Une intervention qui se compose d'un acte directeur et d'actes subordonnés prend souvent la forme d'un seul acte directeur.

- Finalement, ces transformations entraînent des changements de nature (dialogale, monologale, par ex.) pour certains actes réalisés par les interlocuteurs. Par exemple, en faisant fusionner l'acte initiatif de question avec l'acte réactif de réponse, on obtient une seule assertion dont la nature n'est plus dialogale.

b) Une autre conséquence de la suppression d'éléments dans la structure hiérarchique est souvent le passage de la forme dialogale à la forme monologale; là, le sens n'est plus construit interactivement, dans une transaction, mais sera présenté dans sa forme finale.

c) La suppression des marqueurs d'enchaînement donne l'impression d'un relâchement des connexions entre les interventions qui se suivent et non moins de la progression dans l'élaboration des contenus.

d) Comme les amputations concernent souvent des éléments dont l'emploi est dicté par les lois de la politesse, leur conséquence en est un sentiment de violation constante de ces lois, avec un effet de brutalité des propos et de non-respect du déroulement coopératif des interactions.

e) Finalement, la disparition dans les sous-titres d'éléments tels que reprises, reformulations, ruptures, inachèvements, hésitations, bégaiements, chevauchements et régulations de l'interlocuteur ôte à ceux-ci les traits typiques d'oralité.

Ceci dit, nous aimerions souligner, pour conclure, que parmi les conséquences découlant de l'application des opérations résumatives aux dialogues filmiques pendant le processus de sous-titrage, celle qui nous paraît fondamentale c'est le **rapprochement de la version traduite** - beaucoup plus que de l'original - **du code écrit**, où bien par le gommage ou bien par la transformation des éléments participant à l'organisation dialogale du texte source.

BIBLIOGRAPHIE

- Brown, P., Levinson, S. (1978) "Universals in language usage: Politeness Phenomena", in "Questions and politeness strategies in social interactions", Ed. by E.N.Goody, Cambridge University Press: 56-289.
- Coste, D. (1986) "Auto-interruptions et reprises", in DRLAV 34-35: 127-139.
- de Gaulmyn, M.M. (1987) "Reformulations et planification métadiscursive" et "Les régulateurs verbaux: contrôle et récepteurs", in Cosnier, J., Kerbrat-Orecchioni, C. "Décrire la conversation", PUL: 167-199.
- Grice, H.P. (1979) "Logique et conversation", in "Communications" 30.
- Gülich, E., Kotschi, T. (1987) "Les actes de reformulation dans la consultation *La Dame de Caluire*", in "L'analyse des interactions verbales. *La Dame de Caluire: une consultation*", Ed. Bange P. et al, P. Lang: 16-81.
- Gülich, E. (1990) "Pour une ethnométhodologie linguistique. Description de séquences conversationnelles explicatives", in: Charolles, M., Fischer, S., Jayez, J. "Discours. Représentations et interprétations": 71-109.
- Laks, S. (1957) "Le sous-titrage de films. Sa technique, son esthétique" (Propriété de l'auteur).
- Roulet, E. (dir.) (1987) "L'articulation du discours en français contemporain", Berne, P.Lang.
- Sacks, H., Schegloff, E., Jefferson, G. (1974) "A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation", in "Language", 50: 696-735.
- Schneddecker, C. (1991) "Résumer: gammes d'activités", in "Pratiques", 72: 55-91.
- Vigner, G. (1991) "Réduction de l'information et généralisation: aspects cognitifs et linguistiques de l'activité de résumer", in "Pratiques", 72: 33-55.

RECENZII

LE FRANÇAIS PARLÉ. ETUDES GRAMMATICALES, par Claire Blanche-Benveniste, Mireille Bilger, Christine Rouget, Karel van den Eynde, *Editions du CNRS*, Paris, 1990.

La procédure inductive et descriptive des études réunies dans ce volume du GARS (Groupe Aixois de Recherche Scientifique) se propose de "trouver une théorie qui permette d'absorber des données du français parlé sans un a priori sur le système à découvrir". La caractérisation en ces termes appartient, dans la *Préface*, à Dominique Willems, professeur à Rijksuniversiteit de Gand.

Le premier chapitre, *MODES DE PRODUCTION DE L'ORAL*, s'occupe de ce que les auteurs appellent "la production du langage en train de se faire" (17) (tels la recherche des bonnes expressions, les commentaires sur ce que le locuteur est en train de dire etc.). Il semble s'agir d'une revalorisation du concept de *paradigme* en syntaxe, qui, d'une notion essentiellement morphologique et lexicale, prend ici une valeur syntaxique et sémantique plus vaste (cf.10). L'axe syntagmatique est celui des unités à analyser dans leur successivité, cet ordre successif correspondant à l'ordre de l'analyse syntaxique. Mais le déroulement syntagmatique est brisé en plusieurs endroits (l'"énumération" par ex., exploite une seule et même place syntaxique). Sur l'axe paradigmatique, divers phénomènes sont à l'oeuvre: certains qui sont involontaires (bredouillages, hésitations, maladresses, reprises) et d'autres, volontaires (répétitions intensives, variations stylistiques, énumérations). Dans cette perspective, la progression syntagmatique de l'énoncé a une partie d'avancée syntagmatique (sur l'horizontale) et une partie d'exploitation paradigmatique (sur la verticale).

Ex.: *On faisait aussi des bals
des petits bals populaires*

Dans la lignée d'autres études effectuées par Claire Blanche-Benveniste, il est montré que pour mettre en place l'ordre de déroulement prévu, le locuteur

effectue sur l'axe syntagmatique des allées et des retours (afin de retoucher, corriger, enrichir le syntagme etc.). Le but de ce procédé n'est jamais celui d'appauvrir un énoncé, mais de l'enrichir, l'auditeur retenant ce que l'auteur appelle "la séquence maximale" - dans l'exemple cité ci-dessus: *on faisait aussi des petits bals populaires*. Dans le discours naturel encore, le travail de dénomination s'accompagne souvent de commentaires explicites: voulant savoir s'ils ont employé "le bon mot", les locuteurs insistent sur la bonne adéquation du mot choisi par un jeu de dénégation, approbation ou approximation lexicale (*tout..., tout ça, comment dire, comment ça s'appelle* et), la "pause lexicale", un très joli terme pour désigner le classique "lapsus".

Toute frontière est ici niée entre locuteur et interlocuteur, les auteurs parlant d'un locuteur unique, appelé "locuteur collectif". Ainsi, il arrive au locuteur de se "démultiplier" en plusieurs personnages ou de se prendre lui même pour interlocuteur, un dialogue pouvant souvent être assumé par une seule personne:

Ex.: *Je me demande mais qu'est-ce que tu (=je) avais dans la tête...*

La solution proposée pour l'analyse grammaticale de ces productions est celle de négliger le changement de locuteur. Dans les transcriptions, les signes de ponctuation sont supprimés, ainsi que la notation de l'intonation.

Dans le deuxième chapitre intitulé *SYNTAXE*, contestant le statut d'unité de base à la phrase, les auteurs sont amenés à poser la nécessité d'une *macro-syntaxe*, se structurant en une syntaxe verbale et une syntaxe nominale. A l'intérieur de la réaction verbale, par ex., sont distingués le verbe en tant que "recteur" et les éléments qu'il organise, appelés "éléments régis", tels le sujet, les compléments etc.). Pour désigner les types de réaction, on prend en considération les *proformes* (avec leurs pronoms clitiques, pronoms relatifs, pronoms indéfinis, adverbes). Par exemple:

je parle à son frère > *je lui parle*

est une rection de type **lui**. Le rôle des proformes est celui d'identifier des "**places de rection**", chaque verbe n'ayant qu'une place de rection, d'un type donné: une seule place de type **lui**, une seule de type **ainsi**. Cette place peut être instanciée à plusieurs reprises:

- dans le double marquage de la rection par un pronom et une réalisation du lexique: *je lui apprenais à lire à sa mère*, ou

- dans ce qu'on appelle "**une liste**", qui n'est autre chose qu'un axe paradigmatique de réalisations lexicales:

<i>mon père</i>	<i>apprenait</i>	<i>à lire</i>
<i>ton frère</i>		<i>à écrire</i>
<i>tout le monde</i>	

On distingue ainsi entre **rection** et **valence**, par les éléments (formulations) de valence, respectivement constructions minimales du verbe. Les éléments sont nécessaires mais non indispensables, pouvant avoir une réalisation "zéro":

Ces femmes fument + a.

Les différents arrangements possibles entre le verbe recteur et ses éléments sont appelés "**dispositifs de rection**" et on en distingue ici des **directs**, **d'extraction**, des **pseudo-clivés**, ou **servant de supports** etc.

Pour ce qui est des "**associés**", ce sont les éléments ayant parfois l'apparence de compléments régis par le verbe, mais qui ne le sont pas en réalité. Ce sont les expressions figées *en somme*, *de toute façon*, *en tout cas* etc., ainsi que les syntagmes introduits par *quant à...*, *puisque...*, *bien que...*, *ne...que...* Les "**associés**" ne sont pas structurés en paradigmes comme le sont les éléments de valence et de rection, aucun pronom ne pouvant les représenter: ils ne peuvent donc entrer dans les dispositifs de la rection verbale. Pour ce qui est des verbes auxiliaires/de formulation, d'aspect, de dispositif et des verbes modaux, ils sont considérés des verbes non recteurs. Enfin, les **modalités** seraient organisées en trois couples: **négative/non négative**, **interrogative/non interrogative**, **restrictive/non restrictive**. Les modalités de **relation**, quant à elles, peuvent affecter une construction verbale dans son

ensemble:

il a pu

ne pas (modalité négative)

La modalité des termes a une portée bien définie: elle se place auprès du terme sur lequel elle porte:

Jean n'a parlé que de cela.

Dans le chapitre consacré à la **MACRO-SYNTAXE**, le troisième, la démarche et les critères utilisés sont partiellement différents de ceux utilisés précédemment. Pour expliciter les rapports de dépendance et d'interdépendance, sont proposés des critères intonatifs et des interprétations sémantiques.

Pour l'équipe du GARS, la macro-syntaxe représente un domaine à part: "*il s'agit des relations qu'on ne peut pas décrire à partir des rections de catégories grammaticales*" (113). Quelques aperçus sont donnés, avec un appel à la notion de **noyau**, défini comme "*l'unité minimale de macro-syntaxe qui permet de former un énoncé autonome*" (114). Par analogie avec la structure du mot, où l'on reconnaît un radical, des préfixes et des suffixes, un "**macro-concept**" nous est proposé pour analyser les éléments à l'intérieur de cette macro-syntaxe, celui de **préfixe-noyau-suffixe**. On introduit ainsi la notion de **noyau complexe**, qui est "*la réalisation où les deux noyaux sont liés par la forme de réalisation de leur valence*" (118), ce qui fait des "**valences siamoises**" et des "**noyaux attelés par leurs valences**".

L'unité minimale ne peut pas être définie, mais il est par contre possible d'envisager des regroupements très compliqués entre un noyau et un grand nombre de préfixes, suffixes et postfixes.

D'autres concepts faisant l'objet de l'étude sont: les **noyaux spécialisés**, les **éléments préférentiellement préfixes** et les **éléments préférentiellement suffixes**. On propose également quelques conditions nécessaires pour une possible étude de la combinatoire des séquences pouvant graviter autour du noyau.

L'étude a en vue deux cas particuliers d'application de la macro-syntaxe: les **parenthèses** et les **prospections**. Les chercheurs du GARS appellent parenthèse "*une construction verbale noyau, avec ou sans regroupement, qui interrompt le déroulement d'une autre construction verbale*" (147), les

projections étant définies à leur tour comme "des structures apparentées aux "listes"", manifestant la "propriété paradigmatique de répétition" (157).

Le quatrième chapitre, sur l'INTONATION, offre la possibilité d'identifier les marques intonatives, appliquant comme méthode de travail un système descriptif qui propose toutes sortes de formes et de combinaisons possibles. On y définit l'intonation comme une suite de tons, chacun étant attaché à une syllabe. Dans l'intonation sont également comprises: la mélodie, l'accentuation, la longueur syllabique et les pauses. Faute d'un système unique de transcription, les auteurs choisissent des notations selon le schéma suivant: au premier niveau l'énoncé est transcrit en orthographe, au niveau central il y a la transcription auditive (elle ressemble à une portée musicale), enfin, au troisième niveau, la notation se fait en signes intonatifs.

L'étude propose comme type d'analyse la description de la courbe mélodique, accordant plus d'importance à l'accentuation. On distingue quelques étapes importantes dans cette analyse: le découpage de l'intonation en segments plus petits; la description de la mélodie à partir d'intervalles mélodiques séparant les syllabes; la segmentation des courbes intonatives, à plusieurs niveaux. Il en résulte un inventaire de formes, combinées ensuite dans le groupe intonatif. Plusieurs concepts sont utilisés, celui de niveau de hauteur (quatre y sont distingués), de courbe mélodique, d'accent final et d'accent d'insistance. Leur distinction pourrait se résumer à la possibilité ou à l'impossibilité d'un allongement sur l'accent. L'étude recourt au concept d'appendice: celui-ci se trouve intégré au groupe intonatif comme élément optionnel après l'accent final et accompagne des parties de l'énoncé à statut syntaxique différent.

Par l'intermédiaire de l'intonation on peut procéder à un regroupement: quand le ton du premier groupe est hiérarchiquement inférieur au ton du deuxième groupe, il y a inclusion du premier dans le deuxième; dans le cas contraire, on a un effet de non-inclusion, de juxtaposition.

Du point de vue du rapport entre l'intonation et la syntaxe, les analyses attestent que les suffixes et les

préfixes fonctionnent comme des constituants syntaxiques et que si les marques syntaxiques et lexicales font défaut, l'organisation interne est réalisée par des liens intonatifs. L'intonation a également la fonction de souder les parties d'un noyau complexe. Les incises, quant à elles, sont accompagnées d'un changement du registre intonatif.

Dans le cinquième chapitre est introduite la notion de configuration, qui est vue comme organisation s'étendant au-delà des unités de macro-syntaxe et structurant des unités équivalentes à des "paragraphes". Sont mentionnés trois phénomènes: les répétitions lexicales, le déplacement du lexique et les répétitions de structures, leur effet étant soit de contraste, soit d'entassement. Il s'agit bien de configurations formelles qui semblent être à la portée de tout locuteur.

D'autres applications sont proposées en fin de volume: recherches distributionnelles, analyses nouvelles, comptage et bilans sur des phénomènes parfois considérés comme disparus du français parlé; pour les analyses distributionnelles, deux types sont proposées: l'analyse des associés et celle des marques de restriction, auxquelles est attachée une nouvelle analyse pour le "verbe-nominal" et pour les sujets postposés.

Malgré la difficulté de présenter des résultats chiffrés, cette recherche offre quelques "quantifications provisoires" sur la fréquence des adjectifs et des subjonctifs. Très intéressant nous semble aussi le paragraphe consacré à l'accord du participe passé en français parlé et celui consacré au futur simple et au futur périphrastique.

L'étude est exclusivement fondée sur l'observation de l'oralité, imposant, de ce fait, la confrontation entre deux sortes de descriptions: la description de la grammaire qui est à la disposition des Français lorsqu'ils parlent et l'étude d'un certain nombre de comportements de langage. Un fait s'y confirme, que les locuteurs n'utilisent pas tous, sinon dans des proportions et situations très inégales, les potentialités que leur offre leur grammaire.

Les hypothèses qui sont formulées aident mieux à comprendre les disparités entre les deux cadres de

description: 1) l'une portant sur la distinction entre une "grammaire première" et une "grammaire seconde"; 2) l'autre concernant la "langue de dimanche".

L'étude utilise des analyses "en grille", dont les principes sont fondés sur les "modes de production de l'oral"; on tend par là de visualiser les résultats des analyses, en utilisant l'axe syntagmatique, l'axe paradigmatique et la relation de proportionnalité, tout en prévenant qu'on ne les a pas conçues comme une "analyse du discours". Bien qu'on puisse imaginer, sur ces bases, d'en développer une. Pour ce qui est de l'analyse en grille, il s'agit de "la représentation graphique d'une analyse grammaticale qui intègre les phénomènes d'élaboration des textes (bribes, anticipations, hésitations etc.)" (214).

Dans le dernier chapitre sont exposés *ONZE EXTRAITS DE CORPUS*, avec l'intention déclarée de fournir diverses caractéristiques des locuteurs, des situations et des sujets abordés, ainsi que les conventions du GARS pour la transcription des textes.

MIRELA DONE
ANCA MARIA ISAILA
ADRIANA MARCU

Langages no. 104, déc. 1991: **INTEGRATION SYNTAXIQUE ET COHERENCE DISCURSIVE**, par Mary-Annick Morel.

Comme elle le déclare dans la *Présentation* du numéro, Mary-Annick Morel s'est proposé un exploit encore peu évident, celui de "définir ce qui ressortit de l'intégration syntaxique locale (du type argument-prédicat), telle qu'on la connaît à l'écrit, et ce qui ressortit de l'intégration discursive globale (du type question/réponse), telle qu'on la connaît, entre autres, à l'oral" (5).

Dans *Réflexions sur la notion d'intégration en syntaxe* ou: qu'entend-on par l'expression X est plus ou moins "intégré" à la phrase (7-21), Danièle Clément de l'Université de Wuppertal discute un problème mal résolu jusqu'à présent, celui de savoir

où, dans ce qui est expression verbale, pourrait-on situer les frontières de la grammaire, et comment - autrement que de façon intuitive - décider de l'intégration/non-intégration syntaxique de certaines séquences.

Passant en revue presque tous les problèmes épineux de la syntaxe - adverbess de phrase, vocatifs, marqueurs interrogatifs, incisives, appositions, relatives, constructions absolues, constructions comportant des verba dicendi, détachements à gauche et à droite, la coordination etc. - l'auteur se déclare conscient de la nécessité d'un critère homogène pouvant rendre compte du degré d'intégration de "cas-problèmes". Procédant principalement par intuition, Danièle Clément propose pour autant comme principe de contrôle l'enchâssement, notion plus claire à son avis que celle de subordination, et qui est définie "au niveau de la structure syntaxique, pas de la réalisation superficielle" (15). Il faut vraiment apprécier l'intuition de l'auteur qui va assez loin, sans pour autant oser s'attaquer à quelques concepts mal définis dans les grammaires; nous pensons notamment à ceux de subordination, de valence (obligatoire et facultative) etc. qui pourraient ouvrir certaines voies à la définition d'un non-grammatical, et ceci afin d'en essayer une intégration. Le test par la négation ne peut rendre compte que de ce qui est obligatoire ou facultatif dans la structure de l'énoncé, ne pouvant nullement distinguer entre grammatical et non grammatical. Tout en "sentant" les grandes solutions, Danièle Clément ne fait, dans cet article, que les frôler. Elle ne prétend d'ailleurs ici qu'à un "bilan" provisoire.

Quant à Guy Serbat de l'Université de Paris VI, auteur, entre autres, d'un livre remarquable sur les cas et les fonctions, il discute l'intégration à la phrase latine d'un groupe nominal sans fonction syntaxique (le "nominativus pendens")(22-32). Il s'agit de certains groupes nominaux non marqués, détachés "en tête d'une phrase" et dépourvus, de par ce manque de marquage - dit l'auteur - de la fonction syntaxique "sujet" "prétendue inséparable de la forme de nominatif" (22). Dans des exemples pris au latin écrit - réputé pour la perfection de sa construction

syntactique - les lecteurs découvrent ce qui était considéré n'appartenir qu'à la langue plus relâchée de l'oral: des séquences en rupture avec le reste de ce qu'on appelle "phrase", marquées ou non par détachement et/ou reprises-ratrapages. L'auteur y voit ce qu'il considère dorénavant un composant sémantique non intégré à la charpente syntaxique de l'énoncé. Il propose, pour la phrase latine, le schéma d'organisation: P-SE+p (situation d'énonciation - énoncé), où p se diviserait à son tour en un composant sémantique nominal non intégré + des constituants ordonnés selon les règles de la syntaxe (cf.31). Pour intéressante qu'elle est dans sa partie dépouillement du latin, la solution théorique de Serbat n'est peut-être pas suffisamment convaincante pour expliquer la dynamique de deux concepts de base qui restent à définir: la phrase et l'énoncé.

L'article de Mireille Ruppli de l'Université de Reims s'intéresse surtout à l'incidence de l'organisation énonciative sur la structure syntaxique, et ceci du point de vue du thème. Affirmant que les phénomènes de thématization et de coordination dépassent le cadre de l'énoncé isolé et contribuent à la structuration du discours, Mireille Ruppli soutient indirectement une opinion encore assez timidement manifestée dans les études linguistiques, celle qui assignerait à la coordination un statut non grammatical. Une chose serait encore à ajouter, que les mots-outils et, mais ne sont des mots "coordonneurs" que dans un nombre limité de cas (v. les analyses détaillées qu'en ont faites O. Ducrot et les "conversationnalistes" de Genève). Autrement, cette étude - intitulée *Thématisation et coordination* (46-61) - fournit une typologie utile des thématizations à l'œuvre dans le discours (fût-il monologique ou dialogique), avec une préférence évidente pour le genre argumentatif.

Un problème complètement ignoré par les grammairiens en général est celui des relations intersubjectives impliquées dans la définition de certains "connecteurs". C'est l'élément qui peut, d'après Martine DeCola-Sekali (Université de Poitiers), mieux distinguer entre *because*, *since* et *for* en anglais (62-78).

Décrire *now* et *then* avec leurs fonctions autres que temporelles est le but de l'article de Nathalie Brunaud (Paris III). "*Dans la deixis discursive, then exprime une suite logique ou chronologique, alors que now constitue au contraire une nouvelle étape entre des éléments qui s'opposent, entre des épisodes différents*" (91), assurant une succession argumentative, de type interne, différente de la cohésion temporelle externe au sein de l'énoncé.

Intitulant sa contribution *Le temps, outil de cohésion: deux ou trois choses que je sais de lui* (92-110), Jacques Bres (Montpellier III) tâche de démontrer que "*la suite des propositions narratives d'un récit trouve sa cohésion dans l'ascendance temporelle*" et que "*certain trouble de la cohésion (phrastique, interphrastique) disparaît dès lors que l'on fait intervenir le temps d'actualisation*" (92). Utilisant la triade *temps de l'à-dire, temps du dire, temps du dit*, l'auteur soutient l'idée de leur fonctionnement non pas en succession linéaire, mais en superposition décalée. A l'aide de concepts comme *ascendance* et *descendance temporelle*, le récit est défini comme "*une mise en ascendance du temps*" (94). Ses perturbations/brouillages seront rattrapé(e)s par le contrôle de l'à-dire sur le dire, manifeste dans des reprises, itérations etc. *Parce que* y est surpris dans sa fonction "*d'expliciter la rupture temporaire de la mise en ascendance du temps raconté (régression)*." Les rectifications feront travail de neutralisation sur les perturbations, représentant "*les traces de la parole en acte de récit*" (104). De la *divalence du système*, J. Bres passe à la *divalence narrative*, suggérant, même s'il ne les nomme pas, des oppositions non sans importance dans ce type d'études: valence grammaticale vs valence discursive, linéarité vs simultanéité.

Enfin, Laurent Danon-Boileau, André Meunier, Mary-Annick Morel et Nicolas Tournadre (Paris III) abordent ensemble le problème de la délimitation du grammatical et du discursif dans *Intégration discursive et intégration syntaxique* (111-128). Plusieurs dichotomies sont censées structurer le sujet: *cohérence locale* vs *cohérence discursive*, *monologue* vs *dialogue*, *subordination* vs

coordination, thème vs sujet, thème vs code. les marqueurs discursifs pris en considération dans cette étude n'étant que des **marqueurs intonatifs**. La structure tripartite **thème-rhème-postrhème** est posée comme structure fondamentale de l'énoncé oral, à chaque ensemble correspondant une intonation spécifique (montante, variable, basse)(115). Une analyse détaillée est effectuée sur les trois types de séquences constitutives de l'énoncé. Les auteurs passent peut-être trop vite sur ce qu'on appelle **incises** et n'appuient pas suffisamment sur la distinction **marqueur syntaxique vs marqueur discursif**. (Même s'ils parlent d'une part de "marqueurs purement grammaticaux" (**quant à, pour**), et d'autre part, d'"introduceurs complexes" du type **au niveau de, point de vue, en ce qui concerne, sur le plan de, question** etc.)(cf 20). Du plus grand intérêt est le fait qu'ils touchent à ce qu'ils appellent **ajustement**: la discussion apporte des solutions à un problème plus général, qui est celui de la **grammaticalité** des séquences, et à un problème particulier, celui des **réparations grammaticales** à effectuer sur les énoncés syntaxiquement mal formés, incohérents. En dehors des marques syntaxiques réparatrices dont parlent les auteurs, un point semble pourtant rester à éclaircir, celui du statut grammatical et/ou discursif, sémantique et/ou syntaxique des séquences en question. Et ceci pour une plus évidente intégration des phénomènes discutés dans une théorie linguistique plus forte.

La thématique de ce numéro, très incommode pour la description linguistique en général, incite à l'étude de ce qui actuellement apparaissent comme de vrais **problèmes** pour la recherche. Quelques solutions y sont déjà données.

LIANA POP

STRUCTURATION DU DIALOGUE ORAL, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III, 1993.

Le **Centre de Recherche sur le Français Contemporain** qui fonctionne dans le cadre de

l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III, et qui bénéficie de la collaboration de noms déjà consacrés dans la sphère des publications de spécialité, tels que : **Mary-Annick Morel, Dominique Delomier, Suzanne Lafage, Laurent Danon-Boileau et André Meunier** - vient de publier un recueil remarquable autant du point de vue de la "consistance" de son sommaire - dix vastes études - que de celui de la qualité de l'analyse linguistique, appliquée à un corpus de textes impressionnant.

La diversité des études que réunit ce recueil intitulé **Structuration du dialogue oral**, peut quand même s'organiser autour de trois niveaux de préoccupations:

- a) la structure du dialogue finalisé
- b) le statut des incises dans l'énoncé oral
- c) la cohérence du discours oral

Peuvent se circonscrire à la première sphère les articles: **L'opposition Thème/Rhème dans la structuration des dialogues** (Mary-Annick Morel), **Structuration du dialogue par l'ellipse** (D. Delomier, A. Meunier et M.- A. Morel), **Distribution des présentatifs dans des dialogues finalisés** (M.- A. Morel), **Attitudes énonciatives et choix des formulations linguistiques dans des dialogues finalisés** (M.- A. Morel).

Quelques aspects du problème des incises sont traités dans deux études, intitulées:

Caractéristiques intonatives et syntaxiques des incises (D. Delomier et M.- A. Morel) et **Le rôle des incises dans l'interaction** (D. Delomier), tandis que la cohérence du discours oral fait l'objet principal des études: **"Sur" et "pour", indices de cohérence discursive** (L. Danon-Boileau et M.-A. Morel) et **Intégration discursive** (L. Danon-Boileau, A. Meunier, M.- A. Morel et N. Tournadre).

Le recueil se clôt sur un article qui se propose de dresser l'inventaire des éléments constitutifs de l'énoncé de type oral: **Les constituants de l'énoncé oral** (A. Meunier et M.- A. Morel)

Dans le premier article, écrit par Mary-Annick Morel et traitant de l'opposition thème/rhème dans l'organisation du discours oral, les deux notions - **thème** et **rhème** - sont exploitées à partir d'un corpus d'énoncés attestés, et considérées d'un double point de

vue:

1) dans le cadre de la grammaire descriptive du français

2) dans le cadre de l'étude de la structure des dialogues finalisés.

L'auteur cherche à voir, premièrement, si ces notions permettent d'affiner la description et la classification des différents types de phrase du français et, deuxièmement, à voir comment elles peuvent rendre compte de la façon dont se structurent les énoncés dans les dialogues et dont s'organise syntaxiquement la propagation dans un contexte interactif.

C'est pourquoi l'objectif de M.- A. Morel dans cette étude n'est pas de remettre en cause, ni de chercher à unifier les définitions divergentes données de ces deux termes dans les différentes théories linguistiques, mais d'observer quelques marques stables des processus de thématization et de rhématisation en français contemporain, à savoir, entre autres:

-l'intonation (variations dans la courbe mélodique et accent d'intensité) et, plus rarement, la prosodie (pause)

-la position des différents constituants de la phrase
-les marqueurs spécifiques de la thématization et de la rhématisation.

Cet article analyse un très grand nombre de constructions syntaxiques, dont il est possible de rendre compte en recourant à la dichotomie thème/rhème. Elle permet également de circonscrire un certain nombre de cas comportant un recouvrement des deux opérations de thématization et de rhématisation, qui, de ce fait, jouent un rôle irremplaçable dans la structuration des dialogues: soit en assurant une liaison rhématique avec les interventions précédentes, tout en soulignant le changement de cadre du discours, soit en soulignant le constituant rhématique de l'énoncé, tout en maintenant la liaison thématique avec le contexte précédent.

Outre les processus de thématization et/ou de rhématisation, l'ellipse joue, elle-aussi, un rôle fondamental dans la structuration des dialogues finalisés, voire du dialogue en général.

C'est ce qui cherchent à démontrer D. Delomier, A.

Meunier et M.- A. Morel dans l'article **Structuration du dialogue par l'ellipse.**

Définissant, au départ, l'ellipse comme une opération de "mise en mémoire", les auteurs de l'étude tiennent compte dans leur démarche analytique de la différence existante entre:

1) la structure informationnelle du dialogue, qu'ils traitent au niveau thématique et qui permet d'identifier des blocs d'interventions liées par les mêmes données thématiques

2) et la structure énonciative qu'ils ont dissociée en deux niveaux - syntaxique et interactionnel - afin de clarifier la présentation des données du corpus.

C'est cette différence qui déterminera finalement les auteurs de l'étude de saisir, dans la structuration de l'ellipse à l'intérieur des dialogues, deux niveaux distincts:

1) le niveau du traitement de l'information, comportant le stockage des données thématiques, leur mise en mémoire et leur explicitation, nécessaire ou facultative, selon le point de déroulement du dialogue concerné.

2) le niveau de l'énonciation et de l'interlocution, impliquant un projet commun de construction des échanges:

-qui entraîne en permanence l'intégration et l'ajustement mutuels des productions des interlocuteurs

-qui permet à chaque interlocuteur d'explicitier son attitude modale et de s'assurer de sa bonne compréhension du dire de l'autre.

La conclusion vers laquelle tendent les idées exprimées dans cet article est qu'"il ne peut pas exister de dialogue sans ellipse"(p. 91).

Dans l'étude **Distribution des présentatifs...**, Mary-Annick Morel prend en discussion cinq présentatifs, qui ont en commun le fait de comporter dans leur forme un constituant spécifiant un renvoi à la situation créée par le dialogue.

Il s'agit de **c'est, il y a, j'ai - nous avons, vous avez, on a.**

Ces cinq présentatifs se dissocient toutefois formellement en deux groupes - considère M.-A. Morel - **c'est**, d'une part, et **il y a, j'ai - nous avons, vous avez, on a**, d'autre part.

La dissociation s'effectue en fonction du verbe (être ou avoir) et également par la présence du pronom démonstratif *c'*, qui apparaît comme un indice hybride, au croisement entre l'opération de deixis et la relation d'anaphore.

L'objectif que M.-A. Morel se propose - et qu'elle atteint - dans cette étude est de déterminer quels sont les facteurs contextuels et situationnels qui imposent l'emploi exclusif d'un des cinq présentatifs à un moment déterminé du dialogue.

C'est toujours M.-A. Morel qui, dans l'article *Attitudes énonciatives et choix des formulations linguistiques...*, essaie de continuer l'étude sur les distributions des cinq présentatifs dans des situations dialogales concrètes; plus précisément, d'expliquer les différences dans l'emploi des présentatifs cités, lors de la transmission téléphonique par une opératrice à la demande d'un correspondant.

L'article est donc fondé sur la comparaison de plusieurs corpus de demandes de renseignements:

- (1) Corpus SNCF
- (2) Corpus AIR FRANCE
- (3) Corpus INRIA
- (4) Corpus CIO

Cette étude de la distribution des présentatifs dans des dialogues semble révélatrice des deux types d'attitude que peut adopter l'opératrice lors de la transmission d'une information:

1) dans un cas, elle privilégie l'interlocution et l'un des deux pôles de la communication: le centrage s'opère sur la transmission, qui prévaut alors sur la nature de l'information à transmettre (*j'ai* ou *vous avez*)

2) dans l'autre cas, elle privilégie la construction de l'information: l'objectif informatif est alors présente par l'opératrice en dehors du plan énonciatif de l'interlocution.

Elle effectue ses repérages:

- soit à partir du discours antérieur (dans le cas où les références temporelles sont précises ou lorsqu'il s'agit d'une répétition),

- soit en dehors de la situation, dans un contexte atemporel (fait général et permanent)

Elle tient compte aussi de la nature de l'information

à transmettre:

- selon qu'il s'agit de poser l'existence d'un fait,
- ou de spécifier les propriétés distinctives d'une donnée, elle utilisera *il y a* ou *c'est*.

En ce qui concerne le rôle des incises dans la structuration du dialogue, le premier article qui lui est consacré s'occupe surtout des problèmes liés à l'intonation et à l'organisation syntaxique des incises (v. titre).

Les deux auteurs, D. Delomier et M.-A. Morel, prennent en discussion le phénomène suivant: alors qu'un énoncé E_1 est en cours d'énonciation, un autre énoncé apparaît, E_2 , qui n'est pas au même niveau intonatif que lui. La structure intonative de E_2 est caractérisée par un faisceau de traits conjoints:

- une rupture dans la courbe mélodique
- une intonation montante
- une accélération de débit
- des pauses de nature diverse.

Certains de ces traits peuvent ne pas être présents, mais, s'ils sont isolés, ils ne sont pas significatifs du phénomène observé.

Le phénomène intonatif remarqué - appelé "intonation d'incise" - confirme, selon l'opinion des deux auteurs, l'hypothèse d'une structure énonciative distincte de la structure syntaxique, en remettant en particulier en cause les notions de subordination et de coordination, telles qu'elles sont définies dans les grammaires de l'écrit

Les deux auteurs se proposent donc de faire une présentation générale des énoncés correspondant à cette "intonation d'incise", de préciser leurs caractéristiques intonatives et de dégager les traits lexicaux et syntaxiques qui leur sont spécifiques.

L'article de D. Delomier, *Le rôle des incises dans l'interaction*, se situe dans la suite immédiate de celui que nous venons de présenter. En reprenant la définition du phénomène appelé "intonation d'incise" et la description de ses traits spécifiques, D. Delomier essaie de définir et d'expliquer en détail le rôle des incises dans l'interaction.

Dans ce but, il analyse

- la place de l'incise dans l'échange
- les deux niveaux de prise en compte des incises:

le niveau extralinguistique (manifestations non-verbales en liaison avec les incises) et le niveau linguistique (manifestations verbales contenues dans les incises ou liées aux incises).

Les articles "Sur" et "pour", indices de cohérence discursive et Intégration syntaxique et intégration discursive étudient la cohérence du discours oral.

Dans le premier, les deux prépositions analysées sont considérées comme de vrais facteurs actifs dans l'organisation cohérente du discours: car *sur*, correspondant à un égocentrage du locuteur, permet de construire un bloc syntaxique dense et d'opérer, dans les échanges, des focalisations ou des topicalisations contrastives; *pour*, fondamentalement lié à l'interlocution consensuelle, même s'il laisse toute liberté au locuteur pour introduire de façon lâche et en successivité les constituants de l'énoncé, a pour rôle essentiel d'assurer la liaison thématique des interventions.

Le deuxième article traitant de la cohérence du discours oral avance le concept de "pluralité de cohérences", affirmant qu'à la cohésion discursive s'ajoute une autre, syntaxique.

En analysant ces deux aspects, les auteurs de l'étude arrivent à conclure que dans la structuration d'un dialogue il y a deux ordres de cohérences: une cohérence locale, définissant l'intégration d'un segment au sein de l'énoncé et, en opposition, une cohérence discursive lisible au niveau de l'ensemble du discours.

Enfin, le dernier article du recueil, appartenant à André Meunier et M.-A. Morel, représente un passage en revue des constituants et des sous-constituants de l'énoncé oral, chaque élément étant défini et illustré par un exemple.

La complexité du champ thématique abordé, la qualité et la pertinence des analyses et, surtout, la modernité des recherches font du recueil *Structuration linguistique du dialogue oral* un "document de travail" remarquable, dont la valeur est garantie premièrement par les noms qui le signent.

GABRIELA BAICA

Sorin Stati, *LE TRANSPHRASTIQUE*, P U F, Paris, 1990.

Dacă fraza a constituit, în gramatica tradițională, unitatea maximă, în limitele căreia obiectivele analitice păreau a se epuiza, iar teoria textului orientează cercetarea spre dimensiunea comunicativă, dialogică, a limbajului, transfrastica își propune să găsească o unitate intermediară care să satisfacă atât exigențele gramaticale ale frazei, eventual prelungite în text, cât și cele comunicative, deci semnificative, ale textului. Cu această finalitate credem că se constituie un nou câmp de cercetare pe care cartea lui S.Stati o mărturisește nemijlocit.

Cum această dimensiune e aproximată mai cu seamă prin valențele ei semnificative, e firesc ca acestora autorul să le dea câștig de cauză, având în vedere că atenția e concentrată asupra conținutului frastic (semantică), asupra funcțiilor pragmatice (ce înseamnă intenție comunicativă, cu forța ei ilocutionară care e o parte din sens) și asupra rolurilor argumentative care pot sau nu pot să însoțască funcțiile pragmatice, deci sînt facultative, aceasta depinzînd de caracteristica unității dialogice luate ca etalon.

Renunțînd la frază ca unitate de lucru, dar conservînd-o în denumirea noțiunii pe care dorește să o impună - *transphrastique* -, Sorin Stati sesizează, în fapt, valența comunicativă a ei, fără însă a o mai actualiza¹.

Prin urmare efortul e canalizat spre a găsi acele mecanisme, diferite de ale frazei, dar care, prin antrenarea ei, să ducă la impunerea transfrasticii ca obiect de cercetare, deoarece aceasta poate fi privită și ca studiul contextului în care apare o frază, un enunț. E firesc ca un astfel de demers să fie interdisciplinar, întrucît teoria enunțării, semantică, teoria actelor de vorbire, lingvistica limbii pot furniza metodele necesare identificării unor mărci (indici verbali) ce să precizeze funcția pragmatică de la baza unității dialogice, de exemplu. De altfel, aceasta pare să fie metoda adoptată de autor, în ideea unei integrări a pragmaticii cu gramatica (p. 25-27).

Și pentru că unitatea minimală comunicativă se

poate constitui din succesiunea a două replici (R1 și R2), pe baza acestora se discută factorii esențiali ai transfrastici și anume funcțiile pragmatice și rolurile argumentative.

De altfel, acestea sînt "des facteurs sémantiques relativement semblables, dans la mesure où ils concernent les buts poursuivis par le locuteur, ses intentions communicatives." (p.16-17) și mai departe: "L'étude de ces deux couches du signifié des phrases pourrait servir comme définition de la pragmatolinguistique."

Precizînd că funcția pragmatică nu coincide cu actul de vorbire, autorul distinge nouă funcții pragmatice și o hiperfuncție, cărora le identifică mărci și procedee sintactice. De exemplu, funcția expresiv-emoțională dispune de o sintaxă expresivă: construcții nominale, clichee, izolări, anacolul, proiecții etc. Remarcînd că, în acest caz, interesul transfrastic e aproape nul. Recunoaștem printre funcțiile pragmatice unele funcții general comunicative ale limbajului, ca: funcția asertivă ce ne amintește de cea referențială, funcția epistemică - de cea conativă de la receptor, funcția expresiv-emoțională - de cea emoțională de la emițător și funcția fatică ce e coincidentă. Desigur că celelalte funcții: erotică, directivă, comisivă, performativă sau funcția de "ecou" conțin disimulat funcțiile metalingvistică și poetică din schema arhicunoscută a lui R. Jakobson. Prin urmare e firesc ca unele funcții pragmatice să ia denumirea unor acte de vorbire, ca, de exemplu: funcțiile directivă și comisivă, iar cea asertivă să funcționeze sinonimic cu cea reprezentativă. Mecanismele provizorii detectate duc la ambiguitate pragmatică care e înregistrată mai adesea la receptor, ceea ce are drept consecință, uneori, eșecul pragmatic - decodare imperfectă sau greșită.

Rolurile argumentative însoțesc funcțiile pragmatice luînd forma unor relații între un argument și o concluzie, instituind noua retorică a comunicării. Cum aceasta are ca obiectiv eficiența comunicării, funcțiile retorice, ca: explicația, specificația, comparația și contradicția, după T.A. van Dijk, se regăsesc printre rolurile argumentative următoare: asentiment, confirmare, adeziune; justificare, probă; concesie; rectificarea, obiecție; contestație; dezacord; critica,

acuzatie, reproș; teză, concluzie.

Argumentarea fiind indispensabilă polemicii, se decelază patru concepte de bază ale teoriei formale a dialogului: propunător - oponent; apărare - atac. De fapt, argumentarea e intrinsecă emunțării și deci și dialogului, iar acesta ca să se deruleze trebuie să aibă la bază o contradicție, de aceea credem că "dialog argumentativ" (p. 67) e mai degrabă o tautologie. Se impune deci a se face o deosebire între dialog și conversație, pentru a sublinia caracteristicile intrinseci ale dialogului.

Și rolurile argumentative au mărci lingvistice formate din propoziții, secvențe de propoziții, conjuncții și adverbe - cunoscuții conectori argumentativi - unele dintre aceste mărci funcționînd ca indici ai funcțiilor pragmatice (p.69).

Un capitol aparte e dedicat reacțiilor verbale, adică existența unei fraze în calitate de reacție la o altă element transfrastic prin excelență, totodată și hiperfuncție pragmatică. Se sesizează, pe lângă varietatea de reacții, și posibilitatea congruenței unora, dar schema generală e cea a opunerii reacțiilor: cooperativă și conflictuală la diverse tipuri de fraze: asertive, directive sau la alte fraze ce conțin diverse funcții pragmatice. Absența pe care o remarcăm la început, dintre funcțiile pragmatice, a celei metalingvistice și poetice este anulată aici, deoarece există; se discută o reacție metalingvistică și una față de propozițiile neexprimate, aducîndu-se, cu această ocazie, în prim plan, importanța presupuzițiilor legate totdeauna de cotext.

Între relațiile sintagmatice, situația stimul - reacție e fundamentală, dar de o importanță cel puțin egală se dovedește a fi coerența transfrastică, ce ține de logica succesiunii ideilor, autorul propunîndu-și să studieze mărcile semantice ce seamănă cu cele sintactice, ținînd seama că între fraze predomină relațiile semantice, logice. S. Stati le clasifică în:

- relații sintactice: coordonare, subordonare și altele apropiate de coordonare;
- relații pragmatice: funcțiile pragmatice sînt preponderente;
- relații argumentative: se evaluează raportul dintre argument și concluzie.

De aici rezultă un studiu amănunțit al mărcilor ce indică relațiile de coordonare, de reformulare, de explicitare, exemplificare, specificare, relațiile cauzale, cronologice sau de concluzie. Coerența joacă aici rolul de criteriu de evaluare, sub raport semantic, al frazei de reacție, autorul putînd departaja reacțiile în: coerente, noncoerente, incoerente; cooperative, conflictuale, neutre; congruente și incongruente, semnăind și fenomenul de noncoerență (p. 155-156).

Mărcile transfractice se identifică adesea conectorilor pragmatici. De aceea ni se pare interesantă propunerea autorului de a sesiza coerența pe baze pur semantico-lexicale, procedeele acestea fiind comune cu realizarea izotopiei textuale, și anume:

- reluarea unui lexem;
- reluarea unui lexem din aceeași familie;
- reluarea unui lexem în contiguitate referențială;
- lexeme în relație paradigmatică;
- concordanță axiologică, astfel încît aspectul interpretativ semantic devine preponderent în transfractică.

Credem că întreaga carte accede la această concluzie: pragmasemantica, alături de transfractică, ce e o pragmasintaxă, aduce un nou orizont de cercetare lingvistică, din care ies îmbogățite atît semantica, cît și sintaxa. Remarcăm, în finalul acestor rînduri, acuratețea aplicării principiilor, dar regretăm lipsa unor concluzii, care însă ni se impun subtextual.

BIBLIOGRAFIE

Pușcariu, Sextil, Limba română, Ed. Minerva, București, 1976.

ELENA DRAGOȘ

¹Accastă valență este în atenția lingviștilor de mult timp. C. Svedelius (apud S. Pușcariu 1976:127) remarcă faptul că fraza e o unitate de comunicare; ceea ce face o frază e intonația. Fraza nu trebuie să aibă în mod necesar forma unei propoziții ...căci ea nu are nimic a face cu gramatica. Totuși structura frazei - indiferent dacă enunșă, răspunde sau întreabă ceva - ca:ă sa se modeleze după calapodul propozițiunii.

John MOWITT, TEXT. THE GENEALOGY OF AN ANTIDISCIPLINARY OBJECT. POST CONTEMPORARY INTERVENTIONS. Series Editors: Stanley Fish and Frederic Jameson. Durham and London: Duke University Press, 1992.

Any attempt to systematize the problems of text theory must have, as its starting point, the genealogy of the term (implicitly that of the concept) and must pursue, as far as possible, the consequences of its existence. The emergence of a new concept is strictly linked with the perspective shift regarding the already-existing concepts, which are considered as inaccurate for defining a reality which has always existed but was ignored or rather regarded from a different point of view.

It is largely known that the term text is not a creation of the past few decades of research. What must be pointed out is that the shift from the study of phrase as a maximal unit of language to text (only if it is accepted as a superior level in the hierarchy of the structural units of language) actually meant a huge change of perspective. The ways the concept has been defined are numerous, starting from identifying it with the discourse or concentrating upon it in terms of its productivity or its existence as a linguistic representation of discourse together with the communication act itself, in other words of the effective process of meaning creation. It was also seen from the point of view of its possible membership to the semiotic system of language or, more generally, as belonging to another system of reference, the cultural one. No matter of the definition, there is a unifying feature for all of them: text is regarded as the superior unit of verbal communication. As it is shown in the following, another shift of perspective takes place nowadays, because the verbal field, the 'natural' area of text functioning, is left behind.

The concept of text (and implicitly that of textuality as a characteristic of the verbal object which enables it to function as a text) has long ago transcended - as the present book undoubtedly proves it - the borderline

of linguistic studies, becoming a common place - should we say a very controversial one? - of several academic disciplines. The study we intend to discuss refers - as we have already said - to this particular phenomenon of text emergence and to the way this concept imposed itself as a category which apparently overlaps the traditional ones, phenomenon which has focussed the attention as being rather specific. What is surprisingly new in John Mowitt's book is the fact that, apart from other theoretical works which attempt to produce a synthesis of the problems of text emergence and development, this one doesn't simply describe the cultural environment that enabled the appearance of the French textualist movement and doesn't impose as its own limit the study of the literary text.

Even though it refers to a large number of problems, John Mowitt's work focusses on the following ones:

Introduction: the Two Texts

I. 1. Textuality and the Critique of Disciplinary Reason

2. The Text Goes Pop

II. 3. The text *tel quel*: Derrida's play

4. The Text *tel quel*: Kristeva's Productivity

5. The Text *tel quel*: Barthes's pleasure

III. 6. The Textual Analysis of Film

7. Towards the Textual Analysis of Music

8. Conclusion: Textual Politics

The preliminaries, the notes and the index complete the above-mentioned list of problems.

From the very first reading it is easy to observe that the author's not explicitly stated intention is to provide a large scale synthesis. The first aim is thus to emphasize out the existence of any criteria which enable us to define the text (not especially the verbal one). If the first part, mainly devoted to the verbal text (literary, to be more specific), deals with the problems of the Text Quel movement, the second part is an attempt to place the concept within a broader frame (i. e., finding certain features of a film which allow speaking about filmic textuality). In other words, the

result of such a synthesis should be the identification of text as the title term, detailed in hyponyms such as *verbal text*, *filmic text*, *musical text*, which proves to be much too ambitious for the actual stage of research. One can hardly talk about such a global way of defining text because, as John Mowitt notices, the verbal text itself has always been the starting point, all the other fields having only a transplanted terminology, a pattern which doesn't take into account the specificity of the raw material.

Starting from such premises, the author tries to dissect the specific mechanisms of analysis in order to undoubtedly prove the theoretical viability of the concept. Regarding the two other fields of study, the demonstration intends to show the way the possible relations among these disciplines were put under interrogation, as well as the very disciplinary reason of the cultural logic. For example, filmic analyses have always been performed in terms of image, without taking into account the soundtrack. Taking film as a unit, the separation of image, sound and verbal components can only be a methodological one, and each of them must have a special place in analyzing the whole.

It is obvious that, in order to discuss the way the concept can be used for the filmic and the musical study, it is necessary to proceed in the way we have already pointed out; a great section of the volume is, indeed, devoted to the problem of the literary text, starting from Oswald Ducrot and Tzvetan Todorov's text definitions, as given in Dictionnaire encyclopedique des sciences du langage; here, text is defined as a token of the end of the sociotechnological epoch of book as a finite object. Paradoxically, this kind of theories cannot be seen as finite themselves, as the epoch of the book seems to prolong. Anyway, the object to be studied is the semiological text, as it was defined by the Tel-Quel theoreticians (mainly Roland Barthes and Julia Kristeva); a clear cut distinction is operated between what John Mowitt calls *the two texts* - the narrow, philological and linguistic one and the endless, semiologic one. While reading this book, all

references must be understood as pointing to the latter, and that is why semiotic overlapping appears as inevitable. The analyses of French textualist points of view start from discussing the well-known hedonism of Roland Barthes from Le Plaisir du texte to defining text from the productivity angle, as Julia Kristeva does.

I do not intend to focus very much very much on this part of the book, which was presented mainly to make sure that the coherence of the main steps of Mowitt's demonstration is preserved.

I considered the arguments regarding musicology and filmology as being more interesting, especially because, starting from the traditional way of defining text as a verbal product, one can easily follow the characteristics which enable the profitable use of the concept in other fields. As we have already stressed before, this is definitely an attempt to redefine the concept within a larger frame. This extension is clearly connected with *Tel Quel*, an important part in the process of filmic textualization was played by the intellectual atmosphere of the epoch; the subjects were mainly the so-called 'narrative' films, and it is quite easy to provide examples: Propp's narrative functions were discovered in a Hitchcock movie and studies were performed to compare filmic and verbal narrative aspects or filmic coherence.

John Mowitt mainly focusses on the theoretical problems of exploring filmic textuality; his starting point can be found in the following: Chr. Metz, Language and Cinema; Raymond Bellours, L'analyse du film and Marie Clare Ropars Wuilleumier, De la littérature au cinéma. We intend to deal especially with the way these papers have contributed to the elaboration of a new definition of text. It is mentioned that a film can 'become' a text by the simple fact of being quoted, thus linking textuality to quotability; in such contexts, states John Mowitt, the 'motion picture' quality, specific for a film seems to be sacrificed. Anyway, the general tendency is to differentiate between literary and filmic *writing* (one shouldn't

ignore the fact that writing and text were used synonymously in a certain period).

In spite of the attempts to get rid of the terminological ballast of the literary text, analogies seem impossible avoid. In Le texte divisée (1981), Ropars defines text as a "*frontier space, that is, a negation of proper spaces, a piece of tension and encounter where writing, traditionally confined to the linguistic domain, and cinema, too frequently defined by the image and sound, can exchange, without confusing, their specific demands*", definition which closely reminds us of Barthes' methodological field. What John Mowitt points out is that Ropars' filmic analyses lack something; better said, they ignore the musicological aspect. This way of dealing with things is in fact a tendency to use textuality as a way of localizing the confluence of certain processes which redirect the cultural codes according to a well-defined set of disciplinary preoccupations.

We have inquired upon the relevance of text for such problems. Is it a simple terminological pattern, projected onto another kind of raw material? Is this concept useful because of its multipurpose value? One can state that the existence of the text offers us the right way to conceptualize the struggle to make sense of a particular artifact and the struggle to transform the more general conditions under which the construction takes its cultural value. The pattern of textuality proposed to us by John Mowitt does not attempt to reify the differences, but rather to put them in contact in a way that empowers them to start altering each other.

November 1993

DANA BUCERZAN

S.E. Nikitina, USTNAJA NARODNAJA KUL'TURA I JAZYKOVOE SOZNANIE (Cultura populară orală și conștiința de limbă), Moscova, 1993, 188p.

Serafima Evghenievna Nikitina este un nume cunoscut în rîndul lingviștilor și folcloriștilor. Studii

ca: *Despre dicționarul folclorului cântecului rus* (1975), *Subiecte comune în folclor și în arta populară* (1976), *Cultura populară orală ca obiect lingvistic* (1982), *Dicționarul limbii folclorului* (1982), *Elemente comune în textul științific și folclor* (1982), *Interacțiunea formelor orale și scrise în cultura populară* (1989) și multe altele au intrat de mult în circuitul științific și sunt citate frecvent de către specialiști. Multe dintre ideile lucrărilor amintite și-au găsit expresia în cartea de față. Prezenta monografie este dedicată problemei descrierii conștiinței de limbă având ca bază materialul oferit de textele orale tradiționale ale culturii populare ruse, cu precădere a rușilor de rit vechi.

Lucrarea este secționată în două părți. Fiecare parte se compune din câte trei capitole, iar capitolele se împart în paragrafe. Prima parte, *Conștiința și conștiința de sine în cultura populară verbală* (5-60), descrie viața textelor și rolul lor în cultură. S. Nikitina concepe cultura populară orală ca o totalitate a textelor orale, colective și individuale. Textele colective adesea sunt tradiționale, cele individuale reprezintă înaintea de toate vorbirea cotidiană, și textele individuale pot realiza subiecte culturale tradiționale. Noțiunea de "cultură populară orală", pe lângă folclor, include și domeniul vorbirii dialectale, precum și limbile profesionale secrete (argouri). În cultura populară urmează să se delimiteze textele de metatexte (texte despre texte), fapt foarte important pentru cercetarea textelor culturale. Cultura orală se află într-o strânsă conexiune cu cultura în general. Însă, în timp ce cultura scrisă este orientată către trecut, cea orală este îndreptată către viitor.

Orice cultură populară verbală și tradițională este prin excepție sau cu precădere orală. În receptarea auditivă participă cel puțin două canale: cel verbal și cel melodic sau prozodic. Ultimul include și intonația, timbrul, registrul, agogica. La acestea se poate asocia și un al treilea canal - cel vizual. Descrierea răspândirii textelor tradiționale se poate realiza și fără a se ține seama de personalitatea purtătorilor. Purtătorul contemporan nu întotdeauna cunoaște simbolul folclorului, nici nu înțelege până la capăt textul. Textul folcloric poate purta în sine pecetea

perceperii lui de către interpret. Este adevărat că, de obicei, comentariile interpretului au o anumită importanță la perceperea textului. Majoritatea textelor folclorice se însușesc, probabil, inconștient în contextul ritual.

Conștiința de limbă se realizează în exercițiul comportamentului vorbirii. În acest sens se impune a avea în vedere acele trăsături ale comportamentului de vorbire care sunt definite de situația comunicativă, de statutul cultural și de limbă, de apartenența socială, sex, vârstă, tip psihologic, concepție, de trăsăturile biografice, precum și de alți parametri, constanți și variabili, ai personalității. Conștiința de limbă este întrucluparea concepției populare despre lume în forma sa lingvistică, în stereotipurile limbii din care se construiesc texte ale genurilor folclorice, mari și mici, care participă la comunicarea verbală. Astfel, analiza lingvistică a textelor folclorice și funcționarea lor intră în sfera cercetării conștiinței despre limbă. Perceperea textelor tradiționale în cultura populară este inseparabilă de înțelegerea limbii și a formelor ei, și într-un caz și în altul, avem a face cu perceperea comportamentului verbal.

Etimologia populară, considerată neștiințifică de către specialiști, se dovedește a fi un izvor de adânci divertismente în înțelegerea cuvintelor în creația populară, care dobândește funcțiile productive ale procedeelelor de organizare a textului mitopoetic și ritual-magic, având posibilitatea transformării într-un neobișnuit aspect al magiei.

Începând cu secolul al XVII-lea, în cultura populară rusă are loc o îmbinare originală a două forme - cea scrisă și cea orală - care continuă să trăiască și să se dezvolte în mediul de rit vechi. Ritul vechi este acel tip ar al culturii populare unde formele, cea scrisă și cea orală, ale culturii acționează în conștiința purtătorilor înșiși de rit vechi, ca două întruclupări ale regulilor creștinești ale vieții ce se competează reciproc.

Versurile biserceșu, spirituale (conștient uitate în epoca sovietică) sunt definite ca opere epice cu caracter religios sau opere populare pe teme religioase. Versurile bisercești nu aparțin unui gen. În popor sunt numite versuri bisercești textele cu caracter religios

unite funcțional. Ele se interpretează în situații neliturgice și sunt legate de calendar. Se admite să fie cântate în zilele de post, când se interzice interpretarea altor cântece, precum și în timpul posturilor. Repertoriul lor diferă de la o regiune la alta. Versul spiritual bisericesc este considerat o punte, un intermediar, mediatorul dintre două lumi - lumea învățăturii creștine și lumea culturii populare tradiționale. O funcție analogă au îndeplinit-o apocrifile orale, legendele. Versurile bisericești și-au excerptat conținutul din izvoare livrești. Acestea sunt subiecte din Noul și Vechiul Testament, adesea în interpretarea scriitorilor creștini (credincioși). O puternică influență în acest sens au avut-o icoanele și frescele.

Versurile religioase (bisericești) la cei de rit vechi au fost o înfrumusețare poetică a istoriei și a învățăturii lor, o interpretare a reformei lui Nikon, distrugerea și închiderea mănăstirilor. În aceste versuri, au fost elogiate actele de vitejie și suferințele eroilor lor. Autorii acestor texte au încercat o îmbinare a lumii cărților religioase cu lumea reprezentărilor populare, pe de o parte, precum și o prezentare mai simplă a textelor complexe, într-o limbă înțeleasă de popor. La rușii de rit fără proși (bespopovții), aceste versuri înlocuiesc într-o anumită măsură predicile. De aceea, la ei, versurile bisericești se învecinează cu textele liturgice. Versurile bisericești dispun de o bogată încărcătură de simboluri care adesea necesită cercetări speciale în descifrarea lor. Aceste texte circulă în mai multe variante și textul unui vers poate servi la explicarea altor texte. Problema interpretării textelor versurilor bisericești este strâns legată de descrierea semantică a limbii populare poetice.

În partea a doua, *Modelul lingvistic al lumii folclorice* (61-155), se descrie viața cuvântului în texte, cu alte cuvinte "sunt descrise textele în lume și lumea în texte". În calitate de material factual, autoarea utilizează texte ale folclorului poetic tradițional și texte ale versului bisericesc aparținând cu precădere tot tradiției orale.

Noțiunea de "limba folclorului" a avut accepțiuni diferite în decursul istoriei. Lingviștii au considerat "limba folclorului" ca o formă artistică supradialectală

a limbii. Folcloriștii au înțeles prin ea totalitatea formulelor poetice și a regulilor lor de îmbinare, fiind denumite adesea *gramatică poetică*. Autoarea analizează această "limbă a folclorului" în plan lingvistic, acceptând drept unități cuvintele și idiomurile folclorice, adică sintagmele indestructibile după sens. În această accepțiune, "limba folclorului" poate fi privită ca un plan stilistic aparte, ce se opune limbii literaturii artistice, precum și diferitelor stiluri. Teritorial, se poate vorbi de dialecte folclorice care diferă de la o regiune la alta în sensul paradigmelor textuale dialectale.

Autoarea susține ideea noastră în privința elaborării dicționarului folcloric (cf. Romanoslavica, 1983). Întocmirea dicționarelor folclorice este foarte dificilă pentru că textul folcloric reprezintă un mod complex de comunicare codificată. Lumea folclorului este limba simbolurilor. Cultura populară este în general profund semiotică și simbolică. Pentru exprimarea unui sens folcloric profund, se poate utiliza o multitudine de cuvinte-simbol. Unul și același cuvânt poate exprima diferite sensuri simbolice. Majoritatea simbolurilor folclorice există nu la nivelul cuvintelor, ci la nivelul motivelor, fapt pentru care pot fi reprezentate numai într-un dicționar de tip aparte. Pe parcursul celei de a doua părți, sunt reproduse diferite eșantioane de articole de dicționar, presupuse în vederea elaborării dicționarului folcloric. În același scop se explică numeroase simboluri din folclorul bisericesc.

Cercetarea culturii bisericești a grupurilor etnoconfesionale poate duce în final la elaborarea diferitelor tipuri de dicționare. Cel mai important va fi, desigur, dicționarul conceptelor culturale. Conceptele culturale trebuie să fie prezentate în dicționare atât ca elemente ale textelor culturale, cât și ca elemente ale percepției individuale a celor mai importante noțiuni ale culturii.

Cum se poate deduce, în ambele părți sunt analizate noțiunile culturii populare orale, mentalitatea populară, conștiința populară, personalitatea - colectivă și individuală - a limbii, comportamentul vorbirii, axiologia populară, tabloul veridic al lumii. Însăși autoarea consideră că lucrarea sa aparține extralingvisticii, descrierii mentalității

populare prin intermediul limbii și al textelor culturii populare. Întreaga monografie este o îmbinare reușită a cercetătorului lingvist modern cu a folcloristului actual. Autoarea pune în discuție o sumedenie de probleme ce își așteaptă rezolvarea. Suntem de părere că lucrarea va însemna un eveniment important în mai multe domenii.

ONUFRIE VINȚELER

În cel de al XXXVIII-lea an (1993) *Studia Universitatis Babeş-Bolyai* apare în următoarele serii:

matematică (trimestrial)
fizică (semestrial)
chimie (semestrial)
geologie (semestrial)
geografie (semestrial)
biologie (semestrial)
filosofie (semestrial)
sociologie-politologie (semestrial)
psihologie-pedagogie (semestrial)
ştiinţe economice (semestrial)
ştiinţe juridice (semestrial)
istorie (semestrial)
filologie (trimestrial)
teologie ortodoxă (semestrial)
educaţie fizică (semestrial)

In the XXXVIII-th year of its publication (1993) *Studia Universitatis Babeş-Bolyai* is issued in the following series:

mathematics (quarterly)
physics (semesterily)
chemistry (semesterily)
geology (semesterily)
geography (semesterily)
biology (semesterily)
philosophy (semesterily)
sociology-politology (semesterily)
psychology-pedagogy (semesterily)
economic sciences (semesterily)
juridical sciences (semesterily)
history (semesterily)
philology (quarterly)
ortodox theologie (semesterily)
physical training (semesterily)

Dans sa XXXVIII-e année (1993) *Studia Universitatis Babeş-Bolyai* paraît dans les séries suivantes:

mathématiques (trimestriellement)
physique (semestriellement)
chimie (semestriellement)
géologie (semestriellement)
géographie (semestriellement)
biologie (semestriellement)
philosophie (semestriellement)
sociologie-politologie (semestriellement)
psychologie-pédagogie (semestriellement)
sciences économiques (semestriellement)
sciences juridiques (semestriellement)
histoire (semestriellement)
philologie (trimestriellement)
théologie orthodoxe (semestriellement)
éducation physique (semestriellement)

43 871

Lei 1200